La femme de l'écrivain

Un roman signé Junain Lavillet

L'écrivain Col Ravieri a disparu et sa compagne est entendue par la police. Et si c'était l'occasion pour elle de raconter enfin l'histoire de Col Ravieri alias Loïc Ravier, personnage désabusé et idéaliste ? Sa femme passe à la narration et raconte par là même sa propre vie, elle qui n'a toujours été après tout qu'en dehors des histoires de Loïc… Et si elle détenait les clés de sa disparition ?

Première Partie : réalité et rêve

1

Le commissariat se situait un peu à l'écart de la ville, j'y pénétrai par un portillon et me présentai devant le sas d'entrée. Comme l'indiquait une feuille sur la porte, l'interphone était hors service et je dus frapper sur le verre pour attirer l'attention d'un policier qui semblait un peu s'ennuyer derrière le comptoir de l'accueil. Il vint m'ouvrir, je découvris face à moi un véritable colosse : gras, la lèvre inférieure légèrement tombante, cela lui donnait l'air un peu idiot. Le policier marcha devant moi, m'ouvrant la voie et je remarquai chez lui une légère claudication qui ne faisait qu'accentuer son côté pataud.

Je pris une grande inspiration en franchissant la

deuxième porte, les choses m'échappaient, comme s'il y avait le monde des livres, où tout était écrit d'avance et maintenant cette réalité où l'on ne maîtrise plus rien.

En me présentant devant Gros Bébé qui était réapparu magiquement derrière le comptoir, je remarquais quelques bleus en uniforme qui plaisantaient grassement dans une petite pièce attenante au hall. Il n'y avait que moi à attendre là, lorsqu'ils s'aperçurent de ma présence, l'un d'eux décida de refermer la porte de la salle pour continuer ce que j'imaginais comme étant les récits de la patrouille de nuit.

Je pris la convocation que je venais de sortir de mon sac à main. Le flic la laissa où je l'avais déposée, se contentant de la tourner vers lui. Il fit un aller-retour du regard entre la feuille et mon visage, avec l'air de se

demander quel pouvait être le lien entre les deux. « Asseyez-vous Madame, quelqu'un va vous recevoir », me dit-il enfin arrivé au bout de son interrogation. Je pris place dans un coin de la pièce, là où étaient regroupées des chaises métalliques accrochées les unes aux autres.

Je patientais avec mes seules pensées pour compagnie. Je pensais à Loïc, à la littérature et puis à toutes ces autres choses qui n'ont pas leur place dans un commissariat. Si on avait été dans un roman de Loïc, m'amusais-je à penser, l'heure de l'épilogue venait d'arriver. Si tel était le cas, Gros Bébé derrière son comptoir, les autres à côté que j'entendais encore rigoler n'étaient que des personnages secondaires, la volonté d'un auteur s'était déjà exprimée et désormais chacun devrait subir les quelques courtes lignes qu'on réservait à

son rôle. Je me rappelai soudain pourquoi j'étais là; mes pensées se dirigèrent de nouveau vers Loïc qui n'avait pas son pareil pour raconter de bonnes histoires.

2

Je me souvenais de la première fois où j'avais vu Loïc. Je pensais qu'il était comme tous les autres garçons. Nous étions jeunes, je n'avais pas su repérer chez lui, ne serait-ce qu'une once de sensibilité artistique. Il était bête, il me trouvait coincée, c'est pourquoi nous étions prêts à connaître une parfaite histoire d'amour. Parfaite, car improbable, et les bonnes histoires, comme Loïc me l'apprit plus tard, commencent avec des personnages que tout oppose. Dire qu'à l'époque la littérature n'était encore qu'un jeu innocent pour lui…

Je le revois jeune homme grattant des poèmes sur un coin de table. Je voulais lire par-dessus son épaule et il m'en empêchait. « Qu'est-ce que tu écris ? », lui demandais-je. « Rien du tout », me répondait-il, un peu sèchement tout en masquant sa feuille à l'aide d'une autre.

Loïc avait un don qu'il ne maîtrisait pas vraiment. Un don qui au début ne se manifesta que par intermittence. Il n'était pas encore prêt. J'avais chipé les textes de Loïc quelquefois, je les lisais face à lui juste pour l'embêter… Il ne me disait rien, parce qu'il m'aimait, mais je voyais alors tout son visage se renfrogner et il prenait l'attitude d'un gamin pris en faute.

— Je trouve ça vraiment bien ce que tu fais, lui avais-je dit en lui rendant ses textes, ça te vient d'où toute cette inspiration ?

— Je n'en sais rien, ça vient comme ça… se contentait-il de répondre.

Loïc n'était pas vraiment à l'aise avec son don pour la littérature quand plus tard il ne le serait que bien trop. Je crois qu'il se serait contenté de quelque chose de moins embarrassant qu'un talent artistique et une personnalité

qui va de pair.

Ses écrits ou ses lectures faisaient partie des choses qu'il préférerait garder pour lui.

Loïc ne voulait pas être un intellectuel, même une fois devenu un écrivain confirmé, il rejetait toujours avec force ce qu'il voyait comme une accusation : « Je ne veux pas être un intellectuel, ça sonne à mes oreilles comme un job à plein temps, intelligent oui... ce qui me laisse encore le loisir d'être bête» …

Loïc avait toujours tenté de dissimuler qui il était vraiment et avait toujours fini par se trahir ; il était déjà brillant quand je l'ai rencontré, et écrivait d'une façon que d'autres n'atteindraient sans doute jamais. C'était facile, il possédait l'étincelle première, celle qui devient feu sacré si jamais on lui donne les moyens de l'alimenter correctement. On ne peut pas échapper à sa

nature première. Écrivain, cela avait toujours été l'objectif de Loïc, même quand il ne le savait pas encore.

Au lycée, ses connaissances livresques étonnaient, on le regardait comme une bête curieuse, « Comment tu sais tout ça ? », lui demandait-on dans un sentiment mêlé de jalousie et de fascination. Il n'avait pas trop d'amis. Longtemps, il avait été plutôtsolitaire. Il lisait beaucoup et était boulimique de toute sorte de savoirs.

En réalité, il consolidait son art, nourrissait son esprit, qui savait bien avant lui, que pour narrer l'imaginaire, il faut avoir une connaissance poussée des choses du réel. Il voulait savoir tout sur tout, le savoir était comme une sorte de drogue pour lui avec les mêmes effets pervers, lorsqu'il se transforme en cette substance abrasive qui ronge les neurones. La connaissance, qui peut porter si

haut, peut aussi plonger son détenteur dans des abîmes, cet état où la clairvoyance devient hallucination, l'exaltation...désespoir, la création...folie. À 34 ans Loïc connut l'overdose.

Les écrivains de la trempe de Loïc ne devaient pas avoir une vie facile, c'était écrit, jusque dans les linéaments de ses livres. Il l'avait accepté, certains diront que c'est même une nécessité, que dans la vie on n'obtient rien sans rien et que pour arriver au meilleur, il faut parfois accepter d'endurer le pire.

Seule dans la salle, à attendre je ne sais qui, je me disais que le pire était maintenant là, sous une forme terrifiante et définitive.

3

Un homme arriva face à moi. Même s'il ne s'était pas présenté, j'aurais pu deviner que ce flic-là était d'une tout autre trempe que les autres. Il ne portait pas l'uniforme comme ses collègues, mais cela ne nuisait pas à son charisme, il dégageait quelque chose de dur et de puissant à la fois. Ses yeux scrutateurs s'agitaient nerveusement, il jetait des regards dans toute la pièce. Ses traits étaient tirés et il avait la mine de quelqu'un qui avait veillé toute la nuit.

Je le suivis dans un dédale de couloirs à l'étage. Je n'aimais pas son attitude, prévenante et pourtant grossière. Il y avait trop de certitudes en lui. Lorsqu'il marchait, posant ses grosses mains sur ses flancs dodus, je sentais qu'il le faisait uniquement pour m'impressionner.

— Après vous, me dit-il en me laissant pénétrer la première dans son bureau minuscule.

En entrant, j'eus l'impression désagréable d'être sa prisonnière et je sentis mon ventre se nouer un peu.

— Café ? me proposa-t-il alors que je venais tout juste de m'asseoir face à lui.

J'acquiesçais.

J'étais peut-être un genre de « client spécial » pour lui. J'imagine qu'il devait lui aussi lire les brèves des journaux. Col Ravieri venait de disparaître, pas un obscur plumitif. Le flic cherchait à préserver la réputation de son service, ce qui expliquait sûrement ses ambivalences.

Le flic après avoir étudié le fond d'une tasse me servit un café noir. Le café était chaud. En jetant un regard sur la cafetière posée sur un meuble bas à deux portes et la ribambelle de tasses plus ou moins propres qui l'accompagnait, je ne pus m'empêcher de penser que cela devait être toujours le cas ici.

L'entretien démarra. Le flic arborait maintenant un léger sourire qui ne manquait pas de m'agacer, comme s'il croyait avoir compris quelque chose, que sous son bureau il rédigeait déjà mes aveux qu'il s'imaginait inévitables. J'eus envie de sourire à mon tour, parce quoiqu'il puisse comprendre, il serait toujours à cent lieues de la vérité. Pour l'instant, je distillais mes mots au compte-gouttes.

Le flic pensait que c'était un nouveau jeu qui commençait ; il adorait ça. Cela semblait même l'exciter

un peu d'avoir une femme comme moi, sous son emprise, dont il attendait les faveurs sous la forme de mots, mes confidences, une sorte de prostitution verbale. Je le fixais droit dans les yeux, pour lui montrer que je ne le redoutais pas. Le problème, c'est que je sentais que tout au fond de moi un torrent grondait. Je n'étais pas aussi forte que ce que je voulais afficher. J'avais peur que mes pensées trahissent les vœux pieux de mes mots et transforment mon chaos mental en paroles dégoulinantes.

Écrire est un défi, mentir est un art.

4

Loïc avait du talent, c'était une chose certaine. Il avait donc raison de chercher à le développer. D'autres grattent du vide, ignorant qu'il n'y a rien à espérer dans les ramifications de l'acquis si le bulbe de l'inné est stérile. Loïc avait du talent, il pensa donc que tous les sacrifices pour le faire émerger étaient légitimes.

J'ai plein d'images qui me reviennent aujourd'hui où je vois Loïc un livre à la main. Moi, je lisais pour me distraire, lui dans la lecture, semblait toujours rechercher quelque chose de plus.

Il m'avait décrit sa chambre d'ado, avec son clic-clac, ses posters aux murs. Elle aurait pu ressembler à n'importe quelle chambre d'adolescent s'il n'y avait pas eu cette grande bibliothèque qui croulait sous les livres. Les livres qu'il lisait gamin, il m'en parlait tout le temps.

Beaucoup avaient été fondateurs pour lui. Adulte, Loïc avait gardé la passion des bibliothèques, il aimait leur aura de mystère et d'érudition. C'est ce que j'avais remarqué en premier, la première fois que je m'étais rendu dans son appartement. Il y avait des livres partout. « Je ne savais pas que tu étais autant fan de lecture», lui avais-je dit de manière anodine. Je ne pouvais encore m'imaginer à quel point. Près de sa table de nuit, d'autres livres retournés sur le sol, comme des oiseaux morts attendant de ressusciter dans les mains de Loïc.

J'avais parcouru des yeux les étagères de sa bibliothèque. Par curiosité, disons, mais il y a toujours un intérêt à savoir quelles sont les lectures d'un homme. Mes doigts couraient sur les tranches des livres, à l'occasion j'en retirais un, si le titre me plaisait. Loïc possédait beaucoup d'ouvrages sur le français, il voulait

tout connaître de sa langue : ses secrets, ses subtilités, ses grands noms, son histoire et s'en emparait comme on s'empare d'une légende. Loïc lisait, il ne faisait pas que lire, il décortiquait les mots, en isolait la substance, en brisait les idées sous-jacentes jusqu'à ce que la moindre petite pièce qui les composait devienne sienne. Cela faisait de lui un compagnon intéressant, il avait toujours un savoir en réserve. Bien sûr que ça me plaisait.

« Je lis pas mal, m'avait-il dit alors qu'on se trouvait dans son lit. Il venait de remettre sur la table de nuit un bouquin qu'on avait fait tomber durant nos ébats. On venait de faire l'amour pour la première fois. Je compris rapidement que c'était un original. Il se leva à poil et attrapa un livre au hasard dans sa bibliothèque : « Tu savais que livre étymologiquement se rattache au mot liberté ? me dit-il »

Il m'est arrivé de penser que Loïc connaissait trop de choses, sa quête d'érudition semblait l'avoir emmené trop loin, ses préoccupations étaient déjà tellement différentes des miennes... Sur son visage, je captais parfois, un regard triste et lointain lorsqu'il regardait ce monde qui lui paraissait parfois si las. On peut dire que Loïc de façon générale s'ennuyait souvent. Il souffrait d'être comme ça. Trop intelligent, diront certains, mais trop sensible surtout… Il avait ses phases… Je le compris assez vite. Dans l'une d'elles, il prétextait la bêtise, se comportait comme un idiot, ou un gamin. C'était sa façon de colmater ses trous à l'âme. Il était capable de me faire pleurer en un seul poème ou de m'ignorer jusqu'à me mépriser...

Amoureux, il était parfait, mais est-ce que Loïc avait vraiment aimé autre chose que ces foutus bouquins ?

Avec moi, il s'ouvrit. Il ne pouvait rien me cacher. J'ai perçu la mélancolie chez lui, j'ai perçu la sensibilité… des choses que devant d'autres il tentait de combattre avec des comportements grotesques. Je m'aperçois maintenant qu'il était déjà dans la dualité…

Je ne crois pas que notre première nuit fut magique. Loïc était un amant assez maladroit. Le sexe, ça avait été un simple échange de consentements, il me voulait pour de mystérieuses raisons et moi, pour percer ses mystères.

Ensuite je suis devenue une spectatrice privilégiée de sa vie. Dans les premiers rangs de son existence. J'ai été la première à prendre toute la mesure de son talent. J'étais là aussi pour assister à la naissance du mythe, à la naissance du monstre.

5

« Bien Madame Ravier, je vais vous demander de confirmer ces quelques renseignements, pour le rapport, me dit le flic en commençant à tapoter derrière son ordinateur. Vous êtes donc Madame Ravier Laure, épouse de Monsieur Ravier Loïc et nous sommes ici dans le cadre d'une enquête préliminaire suite à la disparation de ce dernier. Monsieur Ravier, connu également sous le pseudonyme de Col Ravieri écrivain de profession, c'est bien ça Madame Ravieri ? »

Depuis toute petite, je détestais les personnes qui se sentaient obligées d'accoler mon nom ou prénom à la fin de chacune de leurs phrases comme si sous une apparence de respect, c'était une façon de vouloir me posséder toute entière. Le sentiment d'hostilité que j'éprouvais pour le flic n'avait de cesse de s'accentuer. Je

répondis à ces questions avec toute la condescendance que me permettait mon statut de femme d'écrivain célèbre. Ma volonté s'affermissait, je me sentais tendue sur ma chaise prête à lui sauter au visage. Le flic en était encore à l'échauffement, il prononça d'autres phrases avec lassitude, pour avoir dû les répéter cent fois. Je l'écoutais à peine.

Mon appréhension avait laissé place à une certaine forme d'excitation. Ce combat était le mien, mais c'est Loïc qui avait mené tous mes entraînements. On ne peut pas vivre toutes ces années avec un auteur sans être quelque peu affecté par son univers.

Avant moi, la première étape du changement pour Loïc s'était déroulée à l'université, c'est là-bas que son intelligence avait enfin pu gambader joyeusement, décontractée, quand il commença à s'assumer et à

formuler ses premiers vœux.

Loïc avait réussi à s'y faire quelques amis. Ils traînaient dans le bureau des étudiants, allaient rarement en cours. Ils venaient ici pour boire un café à quelques dizaines de centimes et se vautrer dans de larges canapés usés par des générations d'étudiants mous ou rêveurs. Les plus ambitieux révisaient. Il avait gardé peu de potes de cette époque. La célébrité probablement… Mais tous se souvenaient de lui, car il commençait à être impressionnant. C'est là-bas que Loïc avait commencé à prendre goût à la provocation, à se démarquer : le syndrome post-traumatique des gens restés trop longtemps dans les rangs qui découvrent sur le tard la joie procurée par une pensée autonome. On m'avait raconté la fois où il était monté sur le bureau d'un prof pour haranguer tout un amphi. Les autres l'avaient écouté

avec attention. Loïc quand il était lancé, pouvait beaucoup parler et pouvait emporter quiconque dans la ronde séduisante de ses mots. L'orateur aime s'entendre parler, tout comme l'écrivain aime s'écouter écrire. Les mots avaient toujours été les alliés de Loïc. À la fac, au-dessus d'éléments_disparates éparpillés, Loïc avait vu enfin la logique cachée, comment il devrait les assembler pour se construire une personnalité, mais en réalité un personnage.

Lorsqu'on a tant d'excès comme Loïc le découvrait, qu'on peut se montrer si brillant, si exalté, si égocentrique, on n'est plus une personne, mais bel et bien un personnage. Plus, il aurait été détestable.

Loïc passa le reste de ses années à l'université à peaufiner ce personnage nouvellement créé, savant, excentrique, provocateur. Je l'avais connu comme ça. Un

choix qui n'avait rien d'anodin quand on savait que toute son adolescence Loïc s'était abreuvé d'une littérature abondante dont les auteurs étaient eux-mêmes affublés de ces qualités réelles ou fantasmées dans l'esprit de Loïc…Il écrivait déjà beaucoup, mais n'osait pas envoyer ses écrits à des maisons d'édition. Il avait encore des scories de son enfance à se débarrasser. Je l'ai poussé à le faire. « Écrivain », il ne disait même pas le mot, comme si c'était tabou, mais c'est ce qu'il était depuis toujours. Je ne pense pas qu'il s'agissait d'une véritable profession pour lui, je crois qu'il voyait ça plutôt comme un titre honorifique, une sorte de distinction hors du commun. « Écrivain », il avait placé ça tellement haut, un piédestal gigantesque qui faisait se confondre l'être de chair avec le mythe aérien qui l'entoure. Pour lui, tous les écrivains étaient fous, drogués, névrosés, bordéliques et

iconoclastes. Après le bovarysme, Loïc avait été frappé d'idéalisme littéraire, mal étrange, tombé amoureux du mythe de l'écrivain maudit et de son univers de romantisme noir. Voilà le genre d'écrivain que Loïc rêvait d'être : un génie sauvage et exalté ; c'était son modèle, son idéal, le cap qu'il voulait suivre pour toute une vie. Tout le monde se foutait d'être écrivain et surtout de cette engeance-là, lui ne rêvait plus que de ça.

Depuis que je me trouvais face à ce flic idiot, je ne pouvais m'empêcher de penser que les écrivains dont Loïc rêvait tant n'avaient jamais existé, si ce n'est sous la forme de quelques images vieillies, déformées dans le prisme d'idéalisation par lequel il voyait le monde... Idiote que j'étais, j'allais maintenant participer à un jeu qui l'avait lui-même dépassé.

6

— Madame Ravieri ?

Le flic vint sectionner le fil de mes pensées.

— Je vous prie de m'excuser, j'ai eu un petit moment d'absence…

— Je comprends que ce soit difficile pour vous, Madame et je ne cherche pas à vous mettre dans l'embarras, cet exercice est un peu rébarbatif, mais répondez simplement à mes questions, me dit finalement le flic d'un ton compatissant, mais ferme. Je vous le répète donc : savez-vous où pourrait se trouver votre mari aujourd'hui?

Le flic faisait des efforts remarquables, mais s'y prenait mal. La question n'était pas de savoir où était

Loïc, mais qui était-il ? Loïc était un écrivain comme on n'en fait plus.

J'ai souvent regardé Loïc écrire. À l'époque, nous partagions nos journées entre son appartement et le mien. La passion du début nous faisait passer beaucoup de temps au lit. S'il me quittait après l'amour, c'était pour aller écrire. Au moins, je connaissais le nom de toutes ses maîtresses… À peine rhabillé, il glissait du lit en silence, me laissant étreindre son empreinte. Il se plaçait devant sa machine et se mettait à taper avec frénésie. C'était une scène d'un certain érotisme. Je me levais quelques instants plus tard, ayant parfois succombé au sommeil ; il tapait toujours. Je m'approchais doucement, lui m'avait entendu me lever, mais ne disait rien. J'admirais la rapidité avec laquelle ses doigts couraient sur le clavier. On aurait dit qu'il suivait un mystérieux fil rouge, que

quelqu'un lui soufflait à l'oreille tant cela paraissait facile de le voir écrire. L'inspiration lui venait comme par magie, « magique », il employait souvent ce mot pour évoquer son travail, comme si l'écriture était un processus plein de mystères et qu'il n'était qu'un réceptacle pour des idées en provenance d'un monde supérieur.

Quand notre passion amoureuse se refroidit que les jours nombreux eurent bientôt fait de la rafraîchir comme s'ils l'avaient fait trop fait rouler entre leurs mains, Loïc s'en trouva quelque part libéré.

Au bout d'un an, il n'attendait plus que je m'endorme pour écrire, mais écrivait tout le temps. C'était devenu un besoin compulsif, presque une maladie et si sa précieuse machine n'était pas à portée, il griffonnait sur n'importe quoi. Au restaurant, il se servait des serviettes en papier,

dans le métro, d'un petit calepin, glissé dans sa sacoche qu'il gardait avec lui. Il écrivait tout le temps , aiguisant son esprit autant que sa plume. Il avait besoin de coucher sur le papier l'assemblage des mots nés dans sa tête, comme s'ils pouvaient trop grossir au risque d'endommager quelque chose; alors, il les évacuait, il n'y avait que comme ça qu'il arrivait à se tranquilliser et notre histoire pouvait enfin éclipser ses histoires. J'aurais dû me méfier, ce besoin si important d'écrire aurait dû m'alarmer, écrire c'est toujours vouloir se défausser de quelque chose…

Je ne disais trop rien. Au début, je le trouvais exalté et ça me plaisait, je lui accordais d'emblée l'indulgence qu'on prête si facilement aux artistes concernant leur folie douce.

Un matin, il s'était levé du lit, littéralement excité, me

racontant une histoire incroyable que lui avait inspiré son rêve de la nuit. Son cerveau, en perpétuelle tension, même la nuit, lui refusait le calme du repos. Il passa la matinée à retranscrire le contenu de son rêve. Lorsqu'il me permit de lire son texte, je lui fis remarquer les divergences avec ce qu'il m'avait raconté le matin même : « je prends ce qui vient… », m'avait-il répondu.

Il avait toujours cette envie de croire que l'écriture était quelque chose d'exceptionnel, de divin et lui aurait été plus qu'un simple réceptacle...un prophète.

Un jour, je finis par m'apercevoir que l'accouchement des mots de Loïc sur le papier devenait douloureux et je compris alors qu'écrire pour lui était le symptôme et non la maladie. C'est une maladie qui l'avait poussé à écrire, mais en écrivant il entretenait son mal, s'abîmant davantage, chutant sur le papier en même temps que ses

mots. Il paraissait si triste parfois. Ses yeux verts, autrefois pleins de vitalité, sombres et soutenus, mystérieux...une forêt lorsque la nuit arrive, étaient passés presque pâles, noyés dans la mélancolie, n'étant plus que le reflet de sa douleur intérieure. Loïc, très jeune, avait nourri des pensées trop profondes qui l'avaient trop tôt usé. Tout en creux et en bosses, il ne tolérait plus le réel, le monde devenait une charge trop importante pour lui. Que se passait-il quand il écrivait ? Dans quelle parcelle dangereuse du monde ou de sa tête s'était-il rendu pour revenir aussi torturé ? Il avait de grandes inspirations vissées au cœur, mais le monde n'y faisait nullement écho, comme s'il n'y avait plus rien à vivre, plus de grandes quêtes à accomplir. Son bateau ivre était malade. Le naufrage était proche, on le devinait, lorsque déjà, si sensible, les moindres petites vibrations

de l'existence au quotidien lui étaient difficiles. Même au plus mal, il continua à écrire. J'ai cru que c'était là son seul plaisir, mais non ; le plaisir n'était plus là, perdu lui aussi dans ses ténèbres. Loïc ne devait connaître que la douleur. L'écriture n'avait plus rien de libérateur pour lui, elle parachevait son œuvre destructrice, l'esquintant davantage, le changeant à jamais. Une douleur qui le rendait fou.

Un jour, je suis tombée sur un brouillon lui appartenant, j'y trouvais toujours cette même écriture malhabile et infantile qui le complexait tant. C'était incompréhensible, des mots posés sans liens, il n'y avait pas de phrases, sa pensée débridée rendait sa main essoufflée. C'était chaotique, j'imaginais un peu sa tête pareille... Les histoires qu'il écrivait au début de notre rencontre étaient très noires, belles, mais sombres, comme la flamme

d’une bougie que le souffle de la nuit aurait fait vaciller… Les personnages qui les peuplaient ? Seuls, névrosés, antihéros dans un monde désabusé ; la dépression de Loïc dura 3 ans.

Et après quoi ? Le flic allait me demander si Loïc était malade ? Il était décidément trop prévisible…

7

Loïc s'en est sorti une fois. À 35 ans nous habitions encore ensemble, les épreuves passées avaient formé une croûte épaisse sur laquelle nous comptions bien bâtir une vie nouvelle, même si nous gardions en tête que cette base solide et inégale n'était que le résultat d'un agglomérat de plaies cicatrisées. À sa sortie de l'hôpital, un peu perdu, encore sous le coup des cocktails médicamenteux, Loïc était timoré, affaibli, j'avais été sa béquille. Ses angoisses avaient disparu, mais son envie d'écrire aussi et c'était un dégât collatéral inacceptable pour lui. Il ne pouvait y avoir de guérison sous ses conditions. Un jour l'écriture réapparut pourtant discrètement dans sa vie, car l'écriture faisait partie de son ADN.

Je sus qu'il allait mieux, en le lisant. Ses textes avaient changé, son écriture autrefois à vif, viscérale, portée par un mal-être qui ronge, se faisait plus apaisée, plus tranquille, comme si pour un temps, il avait su se réconcilier avec la vie et n'avait plus besoin de souiller des pages blanches. Écrire est un acte intime, quoi que l'on puisse raconter, on parle toujours de soi. Loïc allait mieux, me suis-je mis à penser. J'y croyais avec force et espérais que ces années noires ne resteraient qu'une parenthèse dans le cours de nos vies tranquilles. Loïc arrivait maintenant à se désincarner de ses personnages, une distance qui le sauvait, le moi était expurgé de ses œuvres, elles en devenaient plus belles. La distance atténuait la souffrance qu'il y mettait et sauvait ses lecteurs de la suffocation.

J'avais décidé de rester avec Loïc. Privé de son poison,

il ne pourrait plus me faire de mal, m'étais-je imaginé. Ça pouvait paraître lâche, mais au plus mal de sa maladie, j'avais été tentée de le quitter. La dépression est contagieuse, ce n'est pas lui que je voulais quitter, mais le monde de noirceur qu'il avait bâti tout autour de nous, là où la terre était aride, et la vie sans sève. Pour moi qui avais été là pour l'aider, cela avait constitué un autre type d'épreuve, j'en sortais affaiblie. J'étais essoufflée d'avoir pendant des mois dû me battre pour deux, parfois pour lui, parfois contre lui, pour redonner les couleurs perdues aux fresques de son monde. Je voulais seulement être heureuse avec lui. Mais c'était mon écrivain, je ne voulais pas le lâcher, je croyais l'aimer comme ça.

J'ai fait le choix de Loïc, c'était une gageure. La dépression reviendrait, c'était une évidence. Chaque jour, je m'efforçais de retenir son âme éthérée au niveau du sol

pour l'empêcher de suivre ses démons_. De ce point de vue, rien n'avait changé, je continuais à être son point d'ancrage dans le réel, dans le présent même. Le tenir dans le présent ? Un pari impossible, pour lui qui n'était même pas ancré dans son siècle. L'écriture, lorsqu'elle était revenue à lui, l'avait de nouveau accaparé. Il devenait alors impossible d'avoir son attention pendant qu'il écrivait et encore quelques dizaines de minutes après, comme s'il lui fallait du temps pour qu'il s'acclimate de nouveau à la réalité. En revanche, si lui me parlait d'un quelconque projet littéraire je devais l'écouter immédiatement et ne pas perdre ma concentration au risque de le voir s'agacer.

L'écriture était au plus profond de lui, si ce vieux mécanisme un peu grippé s'agitait de nouveau, d'autres suivraient, m'étais-je persuadée. Ce fut pénible de le voir

pendant longtemps si mou, lui que j'avais connu si exalté, mais j'avais tenu bon et parfois non :

— Tu pourrais un peu t'intéresser à notre vie, lui avais-je dit un soir. On dirait que tu te fous de tout, même de l'achat de la maison.

Malgré moi, les larmes m'étaient montées aux yeux en disant ça.

— Ce n'est pas que je m'en moque, je ne le fais pas exprès, c'est juste que je n'arrive pas à y trouver de l'intérêt... C'est tout.

Je lui avais pardonné encore et encore. Plus tard, il leva enfin les yeux vers moi, quittant sa vieille Selectric, j'étais là depuis des heures à ses côtés, mais c'est comme s'il m'apercevait pour la première fois. Il m'avait dévisagé arborant son air enfantin qui me faisait fondre :

— Salut toi.

Ses yeux avaient retrouvé leur couleur d'avant. Il m'aimait, c'était déjà bien.

8

Loïc plus tard, pensa avoir trouvé la parade pour marquer le point final de sa guérison : Col. Pour le meilleur comme le pire. Je ne pourrais jamais oublier :

— Regarde, me dit-il un soir, si je prends toutes les lettres de mon nom et prénom ça fait…

J'avais lu par-dessus son épaule sur son bloc-notes.

— Il y a écrit quoi ? lui avais-je demandé.

— Col Ravieri, m'avait-il dit au comble de la satisfaction.

À ce stade-là, il était inutile de lui faire part d'une quelconque critique, si lui était emballé il ne me laissait que le seul choix de l'adhésion. Il avait trouvé son nom d'auteur, une trouvaille qui bouleversa sa vie à jamais. Il

s'appelait Loïc, Loïc Ravier, il venait d'inventer Col Ravieri. Est-ce que c'était étonnant ? Pas vraiment. Depuis son adolescence il inventait des personnages. S'il venait enfin de poser un nom sur celui-là, il avait commencé à le façonner depuis si longtemps déjà que ça n'ajoutait rien de plus à l'œuvre.

Col fut l'occasion pour Loïc de faire du tri dans sa personnalité tout comme on range des choses encombrantes dans deux grosses boites ; il y eut Col, il y eut Loïc.

Ce fut son salut. Dire que si Loïc était Jekyll, Col aurait été son Hyde, serait caricatural. Col n'avait pas absorbé les excès de Loïc, une fracture brutale qui aurait cédé la lumière à l'ombre, au contraire ce fut harmonieux. Il y avait du Col dans Loïc et inversement, c'était un équilibre qui laissait Loïc libre pour vivre son quotidien,

sans tiraillement, sans luttes intestines, sans interférences. Libre aussi de céder pleinement à Col lorsqu'il voulait s'adonner à ses excès. À partir de ce jour-là, si nous nous disputions avec Loïc, ce ne fut que la conséquence de sa lutte intérieure quand Col et Loïc se disputaient encore une facette de sa vie non distribuée dans la grande donation initiale.

J'appartenais à deux hommes et les deux avaient leur charme. Col ou Loïc, au début le choix n'était pas évident. Loïc était plus doux, plus réservé quand Col devait avoir reçu une forte dose d'égo et dégageait une confiance qu'on ne pouvait qu'envier. Quand Loïc se rêvait auteur, Col se voyait déjà écrivain. Parfois je cédais pourtant à Col jouant le jeu de sa démesure. À la maison, pour peu qu'on ait picolé un peu, à sa demande je commençais sa tirade préférée à ce con mégalo :

— Bonsoir Monsieur Ravieri

— Je vous en prie, appelez-moi Col, répondait Loïc.

— Bien Col, vous sortez donc votre troisième roman, tout le monde vous annonce comme l'auteur incontournable de cette fin d'année, auriez-vous un conseil à donner à de jeunes auteurs, qu'est-ce qui fait un bon roman Col ?

Il continuait d'un ton devenu grotesque, affecté et suffisant :

— Écoutez, sans vouloir être prétentieux, je dirais une bonne accroche, une idée, une fin, le reste n'est que littérature et il s'agit de combler des

vides. Lire aussi évidemment et beaucoup apprendre.

Le jeu de l'interview ne dépassait rarement plus de trois questions avant que ça ne tourne à la baise. Ce jeu... çà l’excitait.

9

Le flic faisait peser sur moi une pression énorme. Toujours avec son air de ne pas y toucher, de grand seigneur. J'avais terriblement chaud, ma tête paraissait écrasée par toutes les insinuations qu'il lançait et qui semblaient stagner dans l'air. À plusieurs reprises, le flic usa du terme « écrivain » pour désigner Loïc. Je n'aimais pas la façon dont il prononçait ce mot. Je voyais bien qu'il prenait un malin plaisir à l'isoler dans ses phrases, à le faire résonner différemment. Cela faisait partie de sa stratégie pour me torturer l'esprit. Il l'exhibait devant moi comme si un simple mot pouvait m'impressionner, avec Loïc j'en avais appris d'autres.

« Ecrivain », comme si Loïc aurait pu faire quelque chose d'autre. Avant la consécration, il changeait tout le temps de travail. Il n'était jamais satisfait. Il disait que

c'était le travail, mais c'était toujours lui. Il trouvait toujours de bonnes raisons pour partir et ça se finissait la plupart du temps mal. Il claquait ses démissions sur des coups de tête. C'était le panache aux yeux de Loïc. Il avait une haute idée de l'honneur et un goût prononcé pour le mélodrame. Il y avait toujours un feu qui couvait en lui, capable de l'embraser en un instant.

Quand il m'annonçait la nouvelle, je ne trouvais même plus la force de l'engueuler. Son plus grand fantasme c'était ça : il voulait tout plaquer, foutre le camp et que ça sonne suffisamment. Il s'imaginait toujours quitter son travail avec fracas, dire merde à son boss, renverser les chaises et crier. Il était frustré. Généralement, après avoir filé sa démission, il délirait pas mal. Il me racontait notre vie future qu'il s'imaginait sculptée dans un bloc d'idéal : notre propriété et son parc ombragé, la bibliothèque

monumentale, les contraintes qu'il aurait et celles qu'il n'aurait plus quand enfin il serait sur le devant de la scène… Il déballait devant moi tout le contenu de son rêve, celui qu'il avait depuis si longtemps soigné et que je connaissais déjà par coeur. Il ne voulait qu'écrire. Il disait qu'il n'était pas fait pour bosser comme les autres.

« Tu verras, disait-il ». C'était sa phrase favorite. En attendant, il n'envoyait même pas ses manuscrits… Cela aurait pu passer pour un délire inoffensif, mais c'était tellement plus. Il vivait pour ce rêve. C'était la force de Loïc, il croyait tellement à sa réussite qu'il parvenait à en convaincre tout le monde. Comme si son couronnement était pour demain. Beaucoup, moi y compris, le voyait déjà comme un écrivain ; on se surprenait à rêver avec lui. Lui-même s'était laissé prendre à son jeu, comme plus d'un acteur s'est laissé

prendre par son rôle. En le côtoyant, par sa façon de parler, son intelligence, on lui prêtait de grandes œuvres sans jamais en avoir lu une seule. Il n'aurait pu être qu'un mystificateur s'il n'y avait eu tout ce talent à sa suite… Mais je devais le ramener dans la réalité, c'était mon rôle… Je le poussais au cul pour qu'il se remette en recherche d'un nouveau job. Il passait sa frustration en écrivant plus. Il avait les capacités de réaliser ses rêves, j'y croyais sincèrement, mais écrivain était un métier ingrat, difficile, incertain avec tant d'appelés et si peu d'élus... Tout le talent du monde était parfois insuffisant pour enfoncer les portes d'une maison d'édition. Il devrait continuer les tafs qu'il jugeait merdiques, on n'avait pas le choix. Je ne pouvais pas assumer seule.

Loïc feignait de ne pas comprendre ce que je disais. On s'engueulait. « Mais je m'en fous, hurlait-il, je serais au

chômage, au moins j'aurais du temps pour écrire ! ». « Tu n'as même pas assez cotisé, lui faisais-je remarquer… ». Il s'arrêtait et me regardait d'un air dédaigneux. Que tout cela semblait grotesque pour lui. « On vivra de quoi ? », enchaînais-je. Il n'avait pas la réponse, disait qu'il allait se lancer, qu'il fallait que je lui fasse confiance, mais rien ne venait. Le mieux qu'il réussit à faire, c'est travailler dans une usine auto pour rédiger des documentations techniques. Avec son DEUG de Lettres, il avait déchanté rapidement… Le public ne l'attendait pas, les employeurs ne se battaient pas non plus pour l'avoir. Loïc estimait que lorsqu'il n'écrivait pas de la littérature, il gaspillait son temps en choses futiles. C'était un employé lamentable. Il faisait rarement ce qu'on lui demandait. J'arrivais encore à la raisonner un peu. « Allez, arrête tes conneries, tu vas encore te faire virer »

Ce fut une mauvaise période pour nous et plus terrible encore pour Loïc. Les notes professionnelles et les modes d'emploi ne vinrent en rien flatter sa sensibilité littéraire, le travail devint le tombeau de sa créativité. Il se sentait prisonnier, trop à l'étroit, ne pouvant pas livrer tout son potentiel. Ses rêves littéraires furent durablement écornés, sa frustration devenait palpable. À la maison, il était infernal.

Au travail, il continuait à faire le pitre. Au moins, il était bon camarade… Ses collègues à l'occasion pouvaient se régaler d'une de ses nombreuses envolées poétiques, d'une logorrhée dont il avait le secret qui l'amenait toujours à parler de lui, donc à parler de littérature, la différence ? Malheureusement, la fantaisie dont il faisait

preuve devant un petit public d'aficionados à la machine à café perdurait tout au long de la journée, il était insouciant pour ne pas dire foutraque : il jouait au basket avec la corbeille sous son bureau, se servait de ses fournitures comme projectiles pour taquiner ses collègues, ou passait deux longues heures à flâner dans le parc lors de sa pause-déjeuner. Le contenu de ses journées parfois m'effarait. Il se comportait comme un gosse. Son âme devait rester juvénile, m'expliqua-t-il un soir avec force de détails, c'était la condition *sine qua non* de son inspiration qui par un émerveillement renouvelé doit être capable de saisir la beauté fugace du monde. Il s'était fait virer une nouvelle fois. Je ne savais plus quoi lui dire. Il était de toute façon trop tard pour que Loïc s'amende. « Vas-y écris, fais ce que tu veux », lui avais-je dit. J'abandonnais. C'est tout ce qu'il

attendait. J'aurais mieux fait de le quitter ce jour-là. Il croyait qu'acculé, il n'aurait pas le choix, qu'il allait se dépasser…

J'ai été faible. Loïc n'a pas recherché un nouvel emploi, et commença à écrire à plein temps. Ça nous mit financièrement dans une situation difficile. Je voulais attendre un peu, pour voir… De toute façon, il ne pouvait pas s'assagir, il avait trop de passion en lui, un genre de liquide qu'on ne peut pas diluer ; qu'importe la dose de réalité dans lequel on le plongeait, Loïc en ressortait sec, inchangé.

Loïc était un romantique comme le monde n'en produisait plus, avec sa passion chevillée au corps et des rêves trop énormes pour toute la sphère des hommes. Continuellement à contre-courant, irraisonné, il ne pouvait être qu'anticonformiste, s'il n'acceptait pas le

monde, le monde ne pouvait évidemment rien de plus pour lui.

L'écriture aurait dû le sauver. C'est ce que j'avais cru. Je m'étais trompé, c'est dire si j'avais encore beaucoup de choses à comprendre sur lui. Je ne suis pas persuadée qu'il eût tellement conscience de ce que cela avait exigé de moi, les sacrifices que j'avais faits pour lui à ce moment-là, pour la réalisation de son plus grand rêve.

10

Loïc écrivait du matin jusqu'au soir. Ses textes devenaient encore meilleurs. L'expérience, ou plutôt la vue de la ligne d'arrivée comme dans un sprint final, boostait sa créativité. Loïc croyait son rêve à portée de main, l'imaginait osciller légèrement vers le réel.

Lorsqu'il n'écrivait pas, il fréquentait les maisons d'édition parisiennes y déposant ses manuscrits comme on y dépose une bombe. De l'attentat, ça n'en avait que l'horreur qui se lisait parfois dans les lettres pleines de fiel que renvoyaient les éditeurs, mais jamais le bruit, celui qu'il attendait plus que tout, ce retentissement fait de murmures d'admiration qui aurait marqué son entrée dans le monde littéraire.

Je me souviens du premier retour qu'il avait reçu d'un éditeur. J'étais arrivée la première à la maison. En

ouvrant la boite aux lettres, j'avais identifié facilement au dos d'une des enveloppes le nom d'une maison d'édition prestigieuse, une des plus connues selon les dires de Loïc qui m'en avait tant parlée quelques mois plus tôt. J'avais hésité à l'ouvrir, mais je savais que Loïc ne me l'aurait jamais pardonné. J'attendis son retour, à peine moins excitée que lui. Ça aurait été peu dire que c'était important pour Loïc, il attendait cette réponse depuis des semaines, c'était toute sa vie.

Cela avait été une scène étrange, Loïc avait ouvert avec enthousiasme la lettre, je crois que dans la représentation qu'il avait des choses, il ne pouvait pas imaginer une seule seconde que la réponse pût être négative, il était gorgé de confiance et rayonnait. C'est la force de l'écriture que de réchauffer les egos même les plus tièdes. La publication de son premier livre, il en rêvait la nuit, le

rêve le suivait jusqu'au petit matin se transformant en rêveries solitaires. Une idée avait germé un jour dans sa tête, il l'avait depuis entretenue et chérie. L'idée s'était épanouie, répandue un peu partout en lui, allant jusqu'à envahir chaque pensée, chaque cellule de son corps ; elle grandissait encore l'emportant dans cet horizon incroyable où le possible et l'impossible se confondent. Le fantasme de Loïc avait déjà pris un raccourci qui n'existait nulle part dans la réalité où la route parait toujours longue. Ce fut incroyablement dur pour Loïc.

J'avais pu voir son visage se décomposer lorsqu'il lut le contenu de l'enveloppe. Il ne s'agissait pas de colère, non, il était abattu, blessé, l'attitude d'un homme qui patiemment construit un rêve et qu'un autre sans vergogne piétine. La soirée fut morose, quoi que je pus

lui dire, il ne m'écoutait plus, son esprit était ailleurs, resté quelque part empalé sur une critique acérée. On mangeait dans la cuisine. Je pouvais dire ce que je voulais, il ne m'écoutait pas. Il m'abandonna devant mon assiette, alors qu'on n'avait pas fini le repas.

Il partit s'isoler dans le bureau. Ce n'était pas la peine qu'il me dise quoi que ce soit, il ne pouvait rien retenir, cela transpirait par chaque pore de son corps. J'attendis un peu, finis tranquillement mon dessert… J'ai relu la lettre qu'il avait laissé traîner sur le bar. Il me l'avait lu, mais j'avais envie de me confronter à ces mots en face à face pour mesurer toute l'étendue des dégâts qu'ils avaient pu faire sur Loïc. Je vivais avec, sa santé, c'était le genre de choses qui m'inquiétait, Loïc était un être fragile. Le coup était rude. Écrire, c'est déposer tellement de soi sur le papier qu'un critique par ses mots avait tué

un homme, le mien. J'avais relu à plusieurs reprises les lignes assassines. Ce n'était pas qu'une critique, mais une démolition méthodique d'un être, quelqu'un s'était assuré que Loïc fût brisé et qu'il ne reste plus rien de lui, allant jusqu'à repasser sur les débris pour les écraser encore jusqu'à les transformer en cendres. Je soupirais. Une pensée odieuse me vint à l'esprit : « et si je m'étais trompée. »

Étais-je à ce point prisonnière de ses mots, prise dans un biais affectif qui me rendait incapable de le juger ? Toute objectivité était-elle perdue dès qu'on tombe amoureux d'un auteur ? Ses mots, c'était lui, comment aurais-je pu les détester ? N'ayant pas la connaissance de l'auteur, sur la seule connaissance du livre, le critique ne voyait-il qu'un ramassis de mauvaise prose ? Et puis la vraie question, la plus dure : « Est-ce que je continuerais à

aimer Loïc sans ses mots, sans qu'il soit écrivain »

J'ai attendu encore, je ne me sentais pas la force de le retrouver, alors qu'il avait besoin de moi. Loïc était si fier. Il n'aurait pas accepté que je le vois ainsi dépouillé de sa superbe, son talent. Je l'imaginais dans la pièce d'à côté en proie à des doutes similaires aux miens, sa confiance en lui fuyant dans les flots sales d'une blessure narcissique. Je l'imaginais penché sur son texte, le relisant inlassablement, cherchant ce qu'il ne pouvait voir : où avait-il été « creux », où ses dialogues étaient-ils « inintéressants » et ses phrases « ampoulées et longues » ? On a une propension à s'aimer et c'est encore plus vrai pour ce qu'on écrit. Son corps s'était trop longtemps penché sur ses textes, son esprit aussi, il était devenu raide, ne pouvant plus se relever de son autosatisfaction. Un auteur réussit un bon roman, quand il cesse de l'aimer

parce qu'il a mis du sien dedans…

J'étais rentrée dans le bureau que bien plus tard dans la soirée. Loïc était vidé ; le dernier espoir semblait avoir fui son corps. La balle du critique avait fini par atteindre son cœur. La balle avait creusé Loïc, lui avait laissé beaucoup de vide, créant cette déchirure béante par laquelle tous ses rêves avaient été aspirés.

Loïc, assis sur son fauteuil avait fait volte-face à mon arrivée, cela avait conféré un côté théâtral à la scène. Mais clairement, si c'était du théâtre, la scène serait à inscrire dans le registre pathétique : Loïc était fatigué, mais surtout vaincu, son regard noir était vide, son âme d'habitude au bord des yeux s'était enfuie vers une réalité inférieure. Il me regarda à peine quand il se décida à me parler :

« Je suis tellement ridicule, regarde-moi ? Je me rêvais au sommet alors que je n'avais même pas quitté le sol. Je ne suis qu'une merde. Je me prends pour un autre. Je crois que je n'aurais jamais dû commencer à écrire… Tout ça pour en arriver là ? Et toi, tu m'encourages encore ?»

Loïc, s'il en avait la possibilité, finissait toujours par s'en prendre aux autres plutôt qu'à soi. C'était plus facile. Il était bien trop dur avec lui-même, alors j'acceptais d'être là pour éponger une partie de sa rage. L'idée qu'il ne puisse pas devenir écrivain était insupportable pour Loïc. Il voulut me rentrer dedans, une rage d'enfant qui tape au hasard, qui ne sait plus qui détester, mais le cœur n'y était plus...

Col réagit le premier et releva l'échine. Il y eut un changement brutal. En moins d'une minute, la sombre

merde, était devenu un inégalable génie… « Comment ont-ils osé ? Comment a-t-il osé ce.... (Loïc se saisit à nouveau de la lettre que j'avais posée sur un coin du bureau en arrivant) Leblanc ; c'est bien un nom de petit bourgeois misérable ça. Un con de plus, coincé dans son monde convenu qui n'a jamais rien su comprendre à la littérature et à la passion… ». J'avais levé les yeux au ciel. Il m'avait pris à témoin :

« … Quoi ? Tu ne l'imagines pas toi, ce petit mec qui bande mou, bouffé par la rancœur qui n'a pas su devenir ce qu'il rêvait d'être par médiocrité et qui prend peur à l'idée qu'un autre puisse l'enterrer définitivement. … »

Loïc avait insulté encore le critique et s'était imaginé au passage quelques rêves sadiques où il devenait un tortionnaire et le pendait par les tripes dans sa maison en

flammes. Il se calma. C'était normal qu'il réagisse, son corps ne l'aurait pas laissé tomber, il s'agissait de sa survie.

Ravieri avait du talent, M. Leblanc n'avait aucun jugement. Cette idée le rassura et grâce à ce baume d'égo qu'il s'appliqua vigoureusement sur ses blessures il réussit à se persuader qu'il devait recommencer et mieux.

11

Le lendemain Loïc était redevenu superbe. Il avait ramassé tous les bouts de son égo en charpie. La lettre n'était plus qu'un mauvais souvenir. Elle avait été enfouie sous une liasse de papiers quelque part ; sa honte devait rester dans la tombe. Il m'avait interpellée dans la cuisine :

> « Je crois qu'il faut que je me donne les moyens de mes ambitions... Je suis un artisan là, il faut que je vise plus grand, je ne peux pas me contenter d'envoyer mes livres à quelques maison d'édition ciblées, il faut que j'en envoie à 10, 20, 100… Tu comprends, je ne veux pas être la victime d'un nombre réduit de mauvais critiques ? »

Je lui fis remarquer que tout cela devait coûter bien cher et qu'on ne roulait pas sur l'or, il avait réponse à tout :

> « Je vais les relier moi-même, je vais m'acheter une relieuse. Puis, des feuilles, des rabats et tu sais les trucs en plastique en forme de spirale… J'en copierai le maximum possible. Il faut que j'arrive à me faire connaître, et pas que par le petit cercle de Parisiens bien-pensants . Je pourrais en recopier plusieurs, faire des photocopies après... »

Il était résolu. Il mit donc tout en place pour réussir dans une course au rêve où la victoire n'avait jamais été une option.

Tous les soirs, il travailla inlassablement, reclus dans le bureau, comme le moine copiste dans sa cellule, avec cette même indifférence au temps, comme si tous deux

servaient des intérêts qui transcendaient le monde des hommes. Souvent, je m'étais dit que l'attitude de Loïc tenait aussi bien du rêve que du mysticisme. Il passait des heures interminables à taper ses textes, à les rectifier, à perforer des feuilles, à préparer des enveloppes. Plusieurs fois par mois, il les acheminait à la poste, il avait son rêve sous le bras et s'attira à terme la sympathie des employées reconnaissant un homme qui poursuivait inlassablement quelque chose quand tant d'autres s'arrêtent au seuil de l'audace.

Loïc en faisait trop, notre vie de couple en pâtissait. Je perdais Loïc lentement. Quand il travaillait, je n'étais jamais la bienvenue et il travaillait tout le temps… Nous n'avions pas fait l'amour depuis des mois.

Loïc ne quittait plus son bureau, il en avait fait le temple de son art, un territoire autonome sur lequel je n'avais

pas le droit de passage. Il remporta la guerre d'indépendance au bout de seulement trois semaines. Son bureau devînt définitivement une enclave au sein de la maison.

Nous habitions toujours ensemble, mais nous ne faisions seulement que nous croiser comme si tout à coup notre maison était devenue trop vaste pour nous deux. J'avais l'impression de vivre avec un ado. Loïc ne réapparaissait qu'aux repas. Il ne m'écoutait pas, mais lui m'abreuvait de ses avancées et projets. Il repartait, me laissant le soin de débarrasser son assiette sale. Je pouvais pleurer parfois. Le soir, on aurait pu passer pour des amoureux. Assez tardivement, il me rejoignait devant la télé. Il avait le plus souvent une tasse de café à la main. Je crois qu'il en buvait trop. Il ne se coucherait pas avec moi, il écrirait encore... Il s'asseyait à mes côtés, c'était

bien le seul moment de la journée où il se préoccupait de moi. Bien que ses préoccupations se résument à une unique question : « ça va ? », me demandait-il. Il avait un peu honte de son comportement, il se montrait tendre quelques instants… C'est pour ça que quand il me demandait d'écouter ses textes peu après, je cédais... Je devais l'écouter religieusement. Loïc, depuis l'épisode de la lettre éprouvait le besoin compulsif d'être rassuré sur son talent et était avide de jugements sur son œuvre. Il m'invitait à la critique en insistant sur le fait qu'elle devait rester « constructive », ce qui bien souvent dans sa bouche laissait entendre qu'elle devait prendre la forme d'un compliment…

Loïc trimbalait toujours son encombrant ego d'auteur, mais il finit tout de même par s'endurcir à la critique, à s'ouvrir au jugement des autres, c'est-à-dire qu'il devint

capable d'accepter un jugement autre que le sien et ça, ce n'était pas rien pour lui qui s'était laissé enfermer dans une vision préconçue et flatteuse de lui-même.

Loïc eut du mal à se ranger à cette idée : si ses écrits étaient parfois inspirés, ils n'avaient rien d'exceptionnel et pouvaient être améliorés. C'est une folie d'artiste de croire qu'un coup d'essai égale un coup de maître, si génie il y a, il ne réside que dans l'acharnement et dans cette recherche infatigable du beau, quand l'auteur fournit seulement une matière première confortable qui devra être tranchée, taillée, ciselée… Loïc ne lâcha rien pendant des semaines.

Ce fut un combat difficile pour lui que de sortir de l'amour qu'il se portait. Ma seule critique ne pesait pas lourd, il en fallait bien encore 15 autres de plus pour faire fléchir les certitudes égocentriques de Loïc et qu'il se

décide à revoir sa copie. Cela marcha. Cette démarche lui fut bénéfique, il peaufina encore son style et ses œuvres bénéficièrent d'un plus large lectorat qui n'était pas avare en conseils et encouragements. Le cercle de ses lecteurs était pourtant trop restreint. Il fallait qu'il voit plus large et qu'il puisse se faire lire de tous. C'est à ça qu'on mesure la maturité d'un auteur, lorsqu'il est prêt à dévoiler son œuvre au monde. L'écrivain n'écrit pas pour lui ou quelques proches.

Beaucoup de personnes soutinrent Loïc, les amis curieux qui découvraient un Loïc qu'ils soupçonnaient un peu, d'anciens collègues qui parfois tombaient des nues et une foule d'inconnus qui partageaient sa passion dévorante et étaient prêts à donner du temps à un jeune auteur. Tout cela fut très encourageant, c'est ce dont Loïc avait besoin pour lui permettre d'exprimer pleinement

son potentiel. Une seule bonne critique, un retour positif, un mot d'encouragement lui donnaient des ailes et le faisait écrire jusqu'à la fatigue psychique celle qui lui ôtait son sommeil lorsque ses neurones électrisés refusaient de se calmer une fois au lit.

Durant cette période, il fut d'une humeur maussade, c'était ce trait de caractère qui persistait le plus longtemps chez lui, ponctué çà et là de creux ou de bosses au moral. Je continuais à m'inquiéter pour lui. Je redoutais les manies et les phases dépressives de Loïc. Une question me hantait : qu'allait devenir Loïc, si jamais son rêve ne devenait pas réalité ? Et surtout, serais-je encore là pour tenir la charge.

Il n'y avait pas que du bon quand il écrivait, je ne pouvais plus feindre de l'ignorer. Bien sûr, il s'adonnait pleinement à sa passion et en tirait une joie

incommensurable, lorsqu'il était derrière sa machine à écrire, mais au-delà de ça il vivait complètement en décalage par rapport à moi, ne quittant plus la maison, travaillant trop, dépensant son énergie sans compter. C'était dangereux, surtout pour lui, qui avait une tendance récurrente à fuir les réalités.

Lorsque je rentrais du travail, je devais supplier son esprit de bien vouloir regagner les rails de notre quotidien. Il n'écoutait pas, il était toujours exalté, son enthousiasme galvanisé par la rédaction d'un ou plusieurs nouveaux chapitres dans ses romans.

Écrire, c'était son travail, il avait réussi à s'en persuader. Loïc ne sortait plus de la peau de l'écrivain et oubliait qu'une profession non rémunérée était difficilement envisageable au vu de notre situation et qu'il était un professionnel qui n'avait encore rien fait. Il

écrivait des livres, mais personne n'en avait encore vu la couleur, faute de savoir qu'il existait un auteur du nom de Col Ravieri. L'ironie de cette situation : lui qui ne voyait plus personne, trouvait le moyen le soir de m'entretenir de sa journée pendant des heures, pire que cela, il éclipsait mes vraies histoires et pouvait me parler de ses personnages comme s'ils s'étaient agis de véritables personnes. Loïc souvent arrivait à mélanger les évènements de la vie réelle avec ceux de ses livres. Son attitude m'exaspérait, je fus bien obligée de le lui dire :

— Écoute Lo, reconnais que tu es tranquille en ce moment, tu pourrais au moins faire à manger quand je rentre, avais-je commencé à lui dire un soir.

— Je suis désolé, je me suis laissé absorber par mon texte…

C'était son excuse favorite, lui faisait de la littérature, quelque chose de suffisamment intéressant pour qu'on puisse s'y laisser prendre, en revanche moi qui travaillais toute la journée et accessoirement ramenais l'argent du foyer, il n'en avait que faire et je devais encore penser à tout. Je n'avais pas voulu qu'il s'en sorte à si bon compte, j'avais renchéris :

— En même temps, ce n'est même pas que ça le problème, regarde ? Ça fait combien de temps que tu ne travailles plus, tu vas perdre tes aides, tu es allé à tes rendez-vous ?

— Non… m'avoua-t-il piteux comme un petit garçon pris en faute.

— Bien voilà, c'est exactement ce dont je parle, ça devient impossible, réaliser ton rêve oui, mais pas à n'importe quel prix, là on est dans le rouge Lo, je

ne pourrai pas supporter à moi seule tous les frais du quotidien.

— Ne t'inquiète pas, ce que tu dépenses aujourd'hui, je te le rendrai demain au centuple, c'est une sorte d'investissement que de m'entretenir…

C'est le genre de bêtise qu'il proférait lorsqu'il niait la situation et s'accrochait à son rêve qui cherchait à se dérober. Il n'y a pas de plus grande vitesse que celle qui rapproche un homme de son rêve. Loïc allait vite en pensée, la réalité s'essoufflait derrière lui. La réalité n'est jamais bien loin, mais je crois que j'étais bien la seule à m'en apercevoir. J'aurais aimé avoir l'insouciance de Loïc….

En fin de dispute, je lui avais posé un ultimatum.

Loïc avait réagi violemment à mes menaces :

—Ah ouais, et si je refuse ? Tu crois qu'on se fait publier en trois mois, tu sais le nombre de grands auteurs qui ont lutté pour une première publication et combien de temps ça a pu leur prendre ?

— Je ne sais pas, je m'en fous, lui avais-je répondu fatiguée, mais si tu refuses, je pars Lo… J'en ai marre…

Il m'avait regardé la mine renfrognée, le regard noir, se voulant fort et inébranlable, mais ses yeux embués accusaient le coup. Chez Loïc les yeux avaient toujours été son point faible, une lucarne ouverte sur ses sentiments, je pouvais tout y lire.

Il était resté silencieux encore un instant avant de lâcher :

— OK…

Sur cet unique mot, il était parti s'isoler dans le bureau, je crois me souvenir que nous ne nous sommes pas parlé jusqu'au surlendemain. Difficile de dire si j'avais bien agi à ce moment-là, il n'y a qu'une fois le puzzle terminé qu'on peut juger de la beauté de l'assemblage, avant on se contente de poser des pièces au hasard.

Dans notre couple il avait été de mon devoir de défendre nos intérêts de ce côté-ci de la réalité, car je savais pertinemment que je serais la seule à m'y engager.

Un rêve était sur le point de naître et plus d'un rêve a mené à la mort de son rêveur.

À la fin de l'été, Loïc reçut un appel. Rien qu'à sa tête, je sus qu'il s'était passé quelque chose d'important lorsqu'il raccrocha. Il resta silencieux quelques secondes

et me regarda, il expira longuement sa tête entre les mains… « Mais raconte ! dis-je, alors que je n'y tenais plus ». « Je viens de remporter le concours Jeune Plume, me dit-il tout simplement ». J'étais si heureuse pour lui. Je lui sautais dans les bras. Lui n'eut pas de réactions particulière. Je croyais que c'était parce qu'il était sous le choc, ou qu'il attendait mieux.

— Tu es déçu ? demandé-je

— Non, non, m'assura-t-il.

Il repartit écrire rapidement après l'annonce. Ce fut une journée comme une autre. Loïc avait des réactions très paradoxales parfois. Ou alors, c'était moi ? Est-ce que cela allait tout changer dans notre vie. Probablement que non…On aurait sûrement autant de factures à la fin du mois. Un premier roman, ça se tirait à quoi, quelques

milliers d'exemplaires tout au plus. Pas sûr qu'on vivrait mieux avec cela, mais ça prouvait une chose néanmoins : des professionnels avaient reconnu son talent, il allait être publié, je n'avais plus la force de lui cisailler les ailes… Plus tard, Loïc prendrait un malin plaisir à me rappeler mes supposés moments de faiblesse avec plus ou moins d'ironie et de tact, ces moments où je n'avais « pas cru en lui »

12

— J’aimerais me rendre aux toilettes, si cela m’est permis.

J’avais besoin de prendre l’air.

Le flic me toisa l’air maussade, fit une moue durant laquelle il semblait mener un calcul complexe faisant intervenir comme variable les débuts toussoteux de notre entretien, ma corpulence, la fraîcheur de la moquette, ou que sais-je encore, puis il lâcha :

— Bien sûr… je vais vous faire accompagner Madame Ravieri…

Il usa de l’interphone pour appeler un subordonné qui déboula dans la pièce quelques instants plus tard. C’était un bleu, il avait l’air ridicule dans son uniforme de flic tout comme il devait être ridicule étant gosse dans ses

panoplies de super héros.

La jeune recrue m'invita à le suivre dans un long corridor aux murs d'un vert amande que le temps avait rendu plus jaune lui conférant des teintes douteuses. Des portes closes, une fontaine à eau et des affiches de prévention sur les dangers de la route furent nos seuls compagnons sur la route des toilettes. Et le petit ne disait pas un mot.

Nous pénétrâmes dans une pièce qui avant qu'il n'en ouvre la porte n'en disait pas plus long que les autres sur son usage. Il y avait trois cabines de toilettes alignées dans le coin gauche de la pièce, un radiateur, un lavabo, un carrelage en damier noir et blanc… et une fenêtre mutilée dont on avait arraché la poignée permettant de l'ouvrir. Logique. Le petit flic me suivait encore, lorsque je fis mine de m'avancer, je l'interpellais :

— Je crois que nous ne rentrerons pas à deux ici…

— Oh oui bien sûr, excusez-moi, bafouilla-t-il en esquissant un geste flou pour me donner une drôle d'autorisation.

Légèrement rosissant, je le devinais reculer jusqu'à l'entrebâillement de la porte. Dos aux cabines naturellement. Dans l'intimité de ma cabine, j'écartais légèrement le tissu de ma jupe, non pas pour me préparer à l'ôter ou toute autre opération visant à faciliter un supposé besoin naturel. Non, juste pour me permettre d'enlever le morceau de papier qu'elle maintenait collé contre moi dans sa partie élastique. Je dépliais le bout de papier pour reformer la feuille qu'il avait été. Inutile de la relire, je la connaissais maintenant par cœur ; je le laissai tomber entre mes jambes pour qu'il finisse noyé dans la cuvette.

Je regardai avec satisfaction le papier se désagréger dans l'eau. J'attendis encore un peu, avant de tirer la chasse d'eau et laisser place nette. Je me dirigeai près du petit lavabo perché en hauteur et me lavai dans sa vasque arrondie. *Lavabo inter innocentes manus meas.* Mon gentil vigile m'attendait sagement lorsque je le rejoignis. Je lui souris, il détourna légèrement son regard. Une fois de retour devant le vieux flic, je marquai une pause, le regardai dans les yeux et lui dis :

— Je voudrais rajouter quelque chose à ma déclaration.

Le vieux flic soupira et se mit à tapoter rapidement sur le clavier de son ordinateur :

— Je vous écoute Madame Ravieri, me dit-il relevant les yeux vers moi.

— Ravier, Ravier seulement, Ravieri c’est le nom de mon mari…

13

Loïc était fébrile, intenable depuis la veille. Je venais juste de fermer la porte de la maison, il m'attendait déjà dans la voiture, avec l'attitude d'un enfant avant un départ en vacances. C'est moi qui conduisais, il n'avait jamais pris la peine de passer son permis. On roula près d'une heure pour nous rendre à l'ouest de Paris. On se gara devant ce qui était une grande propriété plantée au milieu d'un parc. La remise du prix Jeune Plume, c'était un petit évènement, deux jours y étaient consacrés ici. Le jury était déjà sur place et quelques lecteurs choisis avaient participé aux délibérations. L'arrivée des lauréats constituait le point d'orgue de la cérémonie. La région participait financièrement et avait mis à disposition cette superbe salle de réception. Depuis peu, j'en avais appris plus sur le concours. Loïc faisait tellement de choses… Il

ne me disait pas tout... Le prix récompensait des auteurs n'ayant jamais eu de publication. Loïc faisait partie des plus âgés. Il y avait une publication à la clé, mais ça ne serait pas en son nom propre. Un collectif serait publié, le texte de Loïc serait au milieu d'autres. C'était plus un coup de pub, pour la maison d'édition qu'autre chose… Je ne suis pas sûr que Loïc l'avait réalisé, il semblait un peu perdu, ce n'est que plus tard qu'il accuserait le coup .

On pénétra dans une salle bondée. Le président du jury avec qui Loïc avait déjà échangé vint à notre rencontre. Un homme affable, la cinquantaine avec une petite barbe taillée en pointe. Je n'avais jamais vu Loïc aussi mal à l'aise. Ce n'était pas vraiment un mondain… Pris dans une foule d'inconnus, il paniquait. Il se réfugia rapidement près du buffet, commença à s'enfiler du champagne, espérant que ça l'aide un peu… « Viens on

s'en va, me dit-il après deux flûtes ». « T'es con, lui dis-je, ils sont là pour toi ». Il était très nerveux. Les groupes étaient compacts, infrangibles, Loïc les regardait avec envie. Il y avait sûrement des éditeurs, des écrivains… Tout ce beau monde que Loïc avait toujours rêvé d'approcher. Il était comme fou, mais incapable de bouger, alors que c'était le moment de parler à des gens, distribuer sa carte, se faire voir… On resta dans notre coin, je lui servais de protection contre la foule. Loïc finit par engager la conversation avec une femme. Une femme de caractère sans aucun doute, ce qu'on devinait à son petit air pincé, son tailleur… Elle faisait très chic et semblait se trouver ici dans son élément. Elle était à la tête d'une maison d'édition. « Vous avez écrit d'autres choses ? lui demanda-t-elle ». Cette simple question déstabilisa Loïc. Parler de ses livres, c'était révéler

l'intime. « J'ai pas mal d'autres textes… ». « Quel genre ?le coupa presque l'éditrice ». Loïc continuait à vivre l'enfer, il n'était pas fait pour ça, n'avait probablement jamais réfléchi à ce que le métier d'écrivain puisse l'amener à mener ce genre de conversation. « Plutôt contemporain…, répondit-il un peu embarrassé ». L'éditrice le regarda comme si elle était tombée sur le simplet de la soirée : « oui, parce que vous n'êtes pas mort… ». C'était un genre de blague, mais Loïc ne le comprit pas comme cela. La conversation tourna court. Il me rappela souvent le souvenir de cette rencontre avortée avec une éditrice. La cérémonie commença à proprement parler. Les gens présents dans la salle firent silence. Un édile avait pris la parole. Ça ne bougeait qu'en microgestes dans l'assistance, la tension était palpable chez certains. Il y avait beaucoup de

familles qui étaient venues soutenir leur Hugo en puissance. Je ne faisais pas mieux. On se leurrait. Tout ceci n'était qu'une mascarade. Pourvu que Loïc ne s'en rende pas compte. Il avait le premier prix, c'était bien, non ? Je le regardais, je ne savais pas quoi déduire de son attitude. Il était très silencieux, concentré sur l'action en cours… Le jury se présenta, je ne connaissais aucun nom. Ils commencèrent à appeler les gagnants du concours, la troisième et deuxième place d'abord. Loïc trépignait à mes côtés. Chacun des lauréats recevait un sac sérigraphié au nom de l'évènement. Ils étaient tous un peu gênés, pas habitués à de tels honneurs… comme mon Loïc quand il entendit son nom sonner au micro. Même ses jambes tremblaient quand il trouva sa place parmi les autres. Il y eut une photo de groupe, ensuite tout le monde se retourna vers le buffet. Loïc était d'humeur

ombrageuse. Il insistait encore pour partir. Je lui demandais encore quelques minutes de patience. Là, je sus qu'il s'était fait tout un monde de cette cérémonie. Je redoutais les jours prochains. Juste après l'appel, il avait fait preuve de crises d'égo démesurées. C'était régulier chez lui, normalement fallait juste laisser passer, mais là… Je croyais que c'était un jeu dans les premiers temps, comme quand on simulait un interview. Il disait qu'il était un génie, que c'était incroyable quand il écrivait, est-ce qu'on avait déjà vu quelqu'un écrire autant et il énumérait ses textes par le menu. Au milieu de rien, il me sautait dessus et tenait absolument à savoir si je maîtrisais sa bibliographie. Il m'interrogeait sur la date où il avait écrit tel ou tel texte. « Tu seras mon exécuteur testamentaire, tu le sais ? disait-il. Tu vas gérer mes œuvres après ma mort » ? Loïc pensait souvent

à sa propre mort. Je rentrais un peu dans son jeu : « si tu meurs je me battrai pour qu'on fasse reconnaître ton génie, j'irai dans les maisons d'édition, ferai mon numéro de veuve éplorée, les écrivains morts c'est ce qui cartonne le plus… ». C'était une façon comme une autre de le faire redescendre.

Si on ne partait pas maintenant, il allait sombrer dans quelque chose de pire, je le savais… Il commençait à s'énerver et à tourner vinaigre. « Une pauvre publication avec tous les autres, tu y crois ça ? Ça servait à quoi d'être le premier ? Hein, c'est comme ça que je vais me faire connaître ? ». Il avait raison quelque part… ce n'était pas vraiment la célébrité. Il n'était pas très objectif non plus. Fallait bien un début. Loïc était incapable de voir le positif là-dedans. Il avait tout donné. Il trouvait les résultats minables, c'était la montagne qui accouchait

d’une souris. Sur le chemin du retour, il ne décrocha pas un mot.

14

Le lendemain de la cérémonie, Loïc n'avait rien écrit. Ce n'était pas normal. Je crois qu'il était sonné, il se comportait bizarrement, mais en même temps je le retrouvais. « Je pourrais faire autre chose, pas vrai ? Écrire ce n'est pas une fin en soi, le plus important c'est toi, non ? », me dit-il. Si seulement... C'était mignon, mais effrayant. Pendant quelque temps on fit ce qu'on ne faisait plus beaucoup ces derniers temps : l'amour, se balader, passer du temps ensemble... Je commençais à croire à d'autres choses. C'est comme ça que j'ai relâché ma vigilance. Je rêvais d'une vie normale, j'enviais les autres couples. L'image qu'ils renvoyaient. On a tous nos problèmes, mais moi mon problème, c'était le plus souvent Loïc. Qu'est-ce que j'étais pour lui en fin de compte : sa bonne à tout faire, sa garde-malade ?

Certaines de mes amies disaient qu'on n'avait pas l'air heureux ensemble. Je m'étais énervée. Qu'est-ce qu'elles y connaissaient au bonheur, à l'amour. Il n'y a pas plus de caméras dans les têtes que dans les chambres à coucher. Personne ne sait qui baise et comment, personne ne sait qui aime et comment... J'aimais être avec lui. Oui, il me plaisait quand il écrivait, mais c'est l'homme que j'aimais, pas l'écrivain… tentais-je de me persuader. Quand il n'écrivait pas, il pouvait se montrer formidable, drôle, touchant, tendre, surprenant… Il avait ses excès, sa part d'ombre, mais comme tout le monde. Quand il était un connard égoïste, ça ne pouvait qu'être sa part écrivain qui était aux commandes.

Un jour, j'ai fait un truc idiot. Loïc avait passé une matinée à taper à la machine. Satisfait de son travail, il avait posé les feuilles à côté de son bureau. Je les ai

prises, je les ai cachées. Il n'avait pas compris comment elles avaient disparu, il s'était énervé… J'avais feint l'incompréhension, je l'avais aidé à chercher. Il ne m'avait jamais soupçonné. J'étais la femme qui l'aimait, pourquoi j'aurais fait ça. Je ne voulais pas tout gâcher… J'ai déchiré les feuilles, les ai dissimulées sous des détritus dans une poubelle de notre rue…

Ça n'avait servi à rien. Si c'était le destin de Loïc et qu'il l'avait compris, j'étais qui pour lutter ? Les choses se sont emballées… Un soir, Loïc était rentré en trombe à la maison, je ne savais plus vraiment à quoi il occupait ses journées. Il avait écrit dehors dans un bar, il avait rencontré un gars, il était très excité... Il partit fouiller dans ses textes, il retourna tous les tiroirs de son bureau. Le gars s'appelait Jean-Christophe, il travaillait dans l'édition. Il lui avait laissé une carte. Pourquoi ne pas lui

envoyer quelques textes à l'occasion, avait-il fini par lui dire, lui promettant d'y jeter un œil. Ce fut fait dès le lendemain. Loïc croyait à une certaine forme de destin, il voyait des signes partout, surtout quand ceux-ci venaient conforter ses idées de gloire. Je ne comptais plus le nombre de fois où il m'avait assuré qu'on allait le rappeler ; parce qu'il avait lu un article qui traitait de la success story d'un jeune auteur ; parce qu'un livre au titre évocateur était tombé de sa bibliothèque alors qu'il y cherchait l'inspiration...

Loïc eut Jean-Christophe plusieurs fois au téléphone. Quelque chose était en train de se passer. Il avait jugé ses textes très bons. Quand j'ai vu Jean-Christophe pour la première fois, c'était le jour où Col Ravieri lançait son premier livre. Il y avait son nom en gros sur la couverture. Il était transformé. Je le voyais papoter avec

Jean-Christophe comme si c'était son ami de toujours. Il me présenta. Jean-Christophe avait une tête ovale et son crâne lisse me rappelait vaguement un œuf, il avait des lèvres charnues aux commissures relevées, ça donnait lieu à croire qu'il souriait tout le temps, des lunettes fines aux montures translucides et un regard pénétrant. Je n'arrivais pas dire, si le trouvais sympathique, mais je crois que je sus tout de suite ce qui impressionna Loïc ou ce qui le séduit chez cet homme, son charisme, son intelligence… Jean-Christophe, comme l'avait appris Loïc après son premier appel à la maison, était à la tête des éditions *Verba credo* et journaliste au sein d'un magazine littéraire de bonne réputation. Il allait lancer, Loïc, c'était ses mots. Il avait une nouvelle collection à mettre sur le marché dédié aux nouveaux romans uniquement. Il lui fallait des auteurs pour étoffer son

catalogue. Il avait jeté son dévolu sur Loïc. « Ça va cartonner, mon grand, avait dit Jean-Christophe un verre à la main ». Loïc buvait du petit lait. Il ne sut pas trop quoi répondre. « Mais si, je te jure, tu as l'étoffe d'un grand écrivain mon gars ». Qu'est-ce qu'il n'avait pas dit là… Des mots que Loïc n'aurait jamais dû entendre. Quand je lui disais la même chose, il supposait que je l'aimais d'une façon déraisonnable, que je le flattais, mais là…c'était trop et croire avec trop de force aux choses, c'est déjà un premier pas vers la folie.

15

La collaboration avec Jean-Christophe fut décisive pour Loïc. Jean-Christophe l'avait pris sur son aile, il défendait son poulain et l'investissement qu'il représentait. Avec Jean-Christophe il n'y avait jamais de paris perdus. Le succès du premier roman de Loïc fut tout relatif, on ne cria pas au génie, mais on salua le talent d'un jeune auteur en se disant qu'on avait pris plaisir à le lire et que si l'occasion se présentait, on le relirait, un peu comme on prend des nouvelles d'un cousin sympathique. C'était ça pour l'instant Col Ravieri dans la famille de la littérature, un jeune cousin éloigné, on disait cousin par commodité, mais finalement on ignorait sa filiation exacte.

Jean-Christophe avait suivi de près les ventes du premier livre de Col Ravieri et en voulait déjà un

deuxième. Il avait calculé que c'était le 3e qui allait le faire décoller. Il n'avait pas de soucis à se faire, Loïc avait du stock, des romans plein ses tiroirs. Ils avaient sympathisé. Jean-Christophe venait à la maison désormais. Ils s'étaient installés sur la table de la cuisine, une bière à la main. Loïc l'écoutait distraitement déballer ses chiffres. Pour qui le connaissait vraiment, la récompense était atteinte pour Loïc, ce n'était pas l'argent ou le succès. Ce que lui avait permis de faire Jean-Christophe était mille fois plus précieux que ses 5% de droits d'auteur… Jean-Christophe, lui, en parfait homme d'affaires, adorait les chiffres, davantage attaché aux mathématiques qu'à la littérature finalement… Il savait le coût qu'entraînait le lancement d'un nouvel auteur et ne comptait pas lâcher son protégé de sitôt. Loïc écrivit bon nombre de livres inutiles par la suite... Il s'en

foutait, il écrivait. Je suis même sûr qu'il se faisait gruger parfois… Il avait confiance en Jean-Christophe. Le public crut découvrir un nouvel écrivain cette année-là, mais Loïc était un écrivain depuis bien longtemps déjà, il n'avait qu'à piocher dans les textes que son talent lui avait offerts en masse telle une manne inépuisable.

Les lecteurs avaient manifesté une curiosité pour ce jeune auteur, Jean-Christophe comptait bien exploiter cet intérêt pour vendre encore davantage à la prochaine publication de Col Ravieri. Les deux étaient finalement satisfaits. Cet accord fragile ne perdura pourtant pas plus loin que le sixième ouvrage signé Ravieri. La sympathie de Jean-Christophe n'était qu'une cire coulée dans un masque de naissance… Le personnage ne m'avait jamais plu, il était fourbe, c'était se tromper que de croire qu'il

partageait les mêmes vues que Loïc sur ce que devait être la littérature...

Loïc avec son premier chèque m'avait emmenée au restaurant et avait dilapidé l'intégralité de la somme en quelques semaines. Ce n'est pas qu'il était un panier percé ni qu'il méprisait l'argent, c'était une forme d'ennui, il trouvait toujours ça vaguement encombrant d'avoir les poches pleines. On lui avait enseigné que l'argent servait à acheter, il achetait, parce que c'était encore le moyen le plus commode de s'en défaire.

Au cours du dîner, Loïc, plus prolixe que jamais, monopolisait la conversation, il me parla de littérature naturellement et pendant une grande partie du repas m'avait tenu un long exposé sur la postérité, débitant le nom de ces auteurs qu'un siècle avait vu naître et qu'un autre avait fait disparaître de la mémoire collective : « On

est le prisonnier d'une époque, m'avait-il dit, le présent donne des œillères et le temps est un dur tribunal. Féval, Sue, Arène, Mery, Bataille… et je ne te parle que des siècles derniers, disparus ! Tu peux me croire, ils sont peu nombreux à écrire pour la postérité et pourtant on rêve tous d'une place sous l'éternel soleil, alors que pour la plupart on sera condamnée à vivre dans l'ombre d'un autre. »

J'avais écouté Loïc sans l'interrompre lui qui semblait mettre un point d'honneur à rendre ses conversations originales et baroques. J'aimais son emphase, son engouement, son air grandiloquent et grandguignolesque. J'aimais tous ses excès ce soir-là...

À la fin de son exposée, Loïc avait laissé passer un silence, il avait l'air tout à coup plus pensif, il continua d'un ton plus calme :

— Tu crois que Col Ravieri fera encore parler de lui dans 10, dans 100 ans ? m'avait-il dit avec un sourire qui prenait la forme d'une boutade

— Je ne sais pas… lui avais-je répondu amusée.

Encore l'idée de la mort, qui le tiraillait, j'imagine…

La faible inspiration de ma réponse n'avait pas semblé le perturber outre mesure, il reprit la conversation bientôt. Il était un peu ivre. C'était un des arrangements de notre couple, je lui accordais le droit de poser les questions et de trouver immédiatement les réponses adéquates... surtout quand celles-ci étaient dictées par une passion soudaine qui m'effleurait à peine.

— Je crois que je peux me satisfaire d'écrire pour quelques familiers et proches contemporains, me

dit-il... Notre temps est limité, pourquoi serait-ce différent pour la portée de nos œuvres ?…

Ce fut une soirée mémorable. Loïc, hissé sur un sommet de la vie, incapable de savoir si l'ascension se poursuivrait, ou s'il serait précipité instantanément dans le vide...

16

Loïc ne fut pas le seul à vouloir fêter les succès de ses livres. Jean-Christophe tint un jour à ce qu'on participe à une grande soirée donnée à Paris. Il dut en faire une description qui ne nous emballa guère, car nous fûmes plutôt réticents à l'idée d'accepter son invitation. Loïc en tête rechignait toujours à se rendre dans la capitale et fuyait la plupart du temps tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une soirée mondaine.

Loïc finit par céder quand Jean-Christophe insista et qu'il ajouta qu'il y aurait des figures émérites du monde littéraire. « On parlera de toi aussi, mon gars, avait-il ajouté d'un air canaille ». Des arguments auquel Loïc ne pouvait rester insensible, Jean-Christophe en tant qu'éditeur chevronné, savait qu'il n'existe rien de plus chatouilleux que l'égo d'un auteur. Nous nous y rendîmes

donc. Loïc attiré par la promesse de rencontrer quelques personnalités du monde littéraire parisien et moi, son soutien indéfectible, ne quittant plus le bras de mon écrivain prodige. Faute de davantage de précisions, nous nous présentâmes au lieudit « Le Caveau » peu avant 22 h.

Vu de l'extérieur, c'était un endroit curieux caché dans un coin de rue, une devanture en bois à l'ancienne, prisonnière d'une maçonnerie de pierres brutes. Un peu décontenancés, nous nous engageâmes dans ce qui ressemblait plus à une échoppe qu'à un lieu de fête prisé par le Tout-Paris. C'était étrangement calme à l'intérieur, désert et mal éclairé. Un large comptoir en zinc occupait une grande partie de la pièce derrière lequel était suspendu un imposant miroir dont l'encadrement semblait avoir été artificiellement vieilli. Cela

agrandissait la pièce, ce qui au vu de ses dimensions n'était pas un luxe. Nous étions en train de continuer notre observation des lieux, légèrement mal à l'aise, lorsqu'une brune aux lèvres rouges surgit de derrière le comptoir et nous fit sursauter. Elle nous salua et après s'être renseignée sur notre identité, nous invita à poursuivre vers le fond de la salle.

La direction qu'elle nous avait indiquée, nous mena tout droit sur une impasse. Nous n'osâmes plus faire demi-tour pour nous assurer que nous avions bien compris les instructions de notre hôtesse. On tomba sur un type, genre gorille mutique, qui d'un mouvement de tête nous indiqua la voie à suivre. Nous avions avancé de plusieurs mètres dans un étroit couloir dont les murs présentaient à intervalles réguliers des photographies d'art en noir et blanc qui ne suscitèrent que peu d'émotions. Ce n'est

qu'au bout d'un instant que nous remarquâmes l'épais rideau qui traînait au sol et couvrait une partie du mur face à nous. Nous l'écartâmes, pour découvrir, amusés, une volée de marches éclairées par des lanternes dans leur cage en fer forgé qui semblait se perdre dans les ténèbres. On pouvait entendre une musique lointaine à présent. « Toi qui pénètres ici, abandonne toute espérance, me glissa Loïc à l'oreille », en m'invitant à descendre. Il semblait être de bonne humeur à présent, lui qui jusqu'à ce qu'on gare la voiture, m'avait suppliée de faire demi-tour… Il déchanta un peu par la suite. Après quelques mètres à tourner dans les cercles de l'enfer, guidés non plus par Virgile, mais une entêtante musique, nous arrivâmes à un espace plus vaste. C'était grandiose. Le nom de l'établissement prenait ici tout son sens... Au-dessus de nous se trouvait une impressionnante voûte.

Les murs quant à eux laissaient place à intervalles réguliers à des renfoncements suffisamment larges pour accueillir des banquettes et une table rectangulaire. Il y avait un autre bar ici, l'endroit était tout aussi sombre qu'en haut, mais un peu plus enfumé… Les convives, peu nombreux et dispersés, formaient de petits groupes çà et là. La musique du fait de la configuration particulière de l'endroit n'avait pas besoin de monter en volume pour nous envahir. Une blonde en robe rouge se déhanchait déjà sur un rythme énergique bien au-delà du tempo donné par la sono.

Nous étions un peu intimidés et nous ne voulions nous perdre en évoluant dans ce drôle d'univers qui n'était pas le nôtre ; Loïc me serrait par la main, le lien magique qui nous amarrait à la seule chose connue ici. Le DJ dans son coin semblait s'échauffer et s'amusait à tester quelques

effets de lumières et de lasers qu'il avait à sa disposition. Heureusement, Jean-Christophe vint rapidement à notre rencontre. Nous accueillîmes sa venue avec soulagement. Il avait l'air surexcité et parlait vite et fort. Ici, il semblait enfin pouvoir se débarrasser de son intelligence si encombrante pour devenir enfin le sombre crétin auquel il semblait avoir toujours aspiré. Je m'aperçus rapidement de la duplicité du personnage, Loïc mit plus de temps à le détester. On s'assit dans une des alcôves :

— Vous êtes arrivés en avance les enfants ? nous questionna Jean-Christophe.

— C'est-à-dire qu'on ne savait pas trop… voulut répondre Loïc maladroitement…

— Non, mais ça va, c'est très bien, c'est super ! nous coupa-t-il, enthousiaste comme si notre présence était réellement la chose le plus

incroyable qu'on lui ait donné l'occasion de voir de toute sa vie.

— Tu veux un verre Loïc ? Tu veux un verre Laure ? enchaîna Jean-Christophe.

Jean-Christophe avait décidément envie de parler ce soir, mais visiblement pas de littérature. Il commença par parler de l'histoire des lieux, nous racontant que dans ces anciennes caves on pouvait il n'y a pas si longtemps de ça accéder aux souterrains de Paris et pénétrer les étranges et lugubres catacombes. Loïc, un peu déçu, parvint tout de même à se passionner pour ce sujet. Un exercice facile, Loïc éternel curieux, pouvait se trouver captivé par n'importe quel sujet de conversation pourvu que l'interlocuteur en face de lui y mette un peu du sien. Loïc avait un respect inné pour tous les passionnés, les passionnés d'art en tête.

La passion, il comprenait ça mieux que quiconque. Quelques détails architecturaux sur la configuration des lieux semblèrent véritablement l'intéresser. Pour ma part, je trouvais le discours un peu creux ; Loïc si attaché à la passion des autres, aurait dû s'apercevoir que les mots de Jean-Christophe étaient sans saveur, un peu mous et mal digérés…

Jean-Christophe semblait régner en maître ici. Les invités se succédaient à notre table pour se presser de le saluer et mettaient le même zèle à nous ignorer. Une nouvelle fois, notre conversation fut interrompue par un salut tonitruant, il s'agissait cette fois d'une femme entre deux âges au décolleté abyssal. Effet du décolleté ou pas, cette fois Jean-Christophe perdit définitivement le fil de son histoire… Il toisa les petits groupes qui commençaient à se trémousser avec un regard qui

trahissait l'envie, mais empêtré maintenant dans son rôle d'hôte, il semblait se sentir bloqué, il tenta alors une échappatoire :

— Bon assez parlé, on va faire bouger notre corps, hein ?

Question de rhétorique a priori, puisqu'il quitta la banquette d'un bond… Coup dur pour Loïc dont ce fut pratiquement le seul échange, dans une soirée qui pourtant avait été décorée de son nom. Nous nous regardâmes éberlués ne sachant plus très bien ce qui était attendu de nous et nous étions tous deux de piètres danseurs.

Beaucoup de personnes étaient maintenant présentes. Nous n'avions toujours pas bougé de nos sièges et tuions le temps à dévisager la foule de danseurs, Jean-Christophe y compris, qui se trémoussait et se biturait

dans ce monde souterrain où l'on pouvait faire étalage de ses vices à l'aise.

Tout à coup, il se rapprocha de Loïc, l'agrippa presque pour le faire rejoindre la piste de danse. Tout ça dans un encouragement stupide dont il fit traîner la dernière syllabe sur trois secondes.

> — Place, place ! on accueille notre jeune auteur du jour, le brillant et talentueux M. Ravier ! s'époumona Jean-Christophe écartant la foule pour mettre Loïc en bonne place.

Je n'osais imaginer ce que pouvait ressentir Loïc mis ainsi sur la grille d'un barbecue plein de gras. Je le perdis du regard. Plus personne ne faisait attention à moi à présent. Pour me donner une certaine contenance et ne pas rester comme une idiote, je m'étais dirigée vers le

bar. Je voulais surtout bouger, quitter l'espace confiné dans lequel je me trouvais, pour tout dire, un peu oppressée, dans cette cave à l'air vicié. Je longeai les murs pour éviter les danseurs en transe, mais je pus quand même atteindre le bar. J'y sirotais un mojito lorsqu'on m'interpella :

— Eh bien qu'avez-vous fait de votre compagnon ? me demanda une femme me prenant par surprise.

Je rougis légèrement…

— Il doit être perdu dans la foule, j'imagine…

— Et les âmes esseulées finissent toujours au bar … me dit-elle pleine d'esprit.

Je souris et voulus reprendre un peu d'assurance :

— Vous êtes ? lui demandais-je

— Isabelle

« Isabelle ». Je m'attendais à un peu plus de précisions. Son absence de patronyme, de rôle… C'était un peu équivoque.

— Comment s'appelle la jolie compagne de Loïc ? s'enquit l'inconnue.

— Laure

Isabelle. Une belle et grande femme, fascinante, à la féminité exacerbée, élégante avec une assurance qui émanait de tout son être. Elle me déstabilisait un peu. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Son nez grec semblait ne pas être le seul emprunt au monde hellénistique, elle avait un corps aux proportions parfaites d'un temple grec, cette déesse à mi-chemin entre Aphrodite et Athéna.

— Dîtes-moi, Laure, passez-vous une bonne soirée ? me questionna Isabelle avec douceur.

Pour je ne sais quelle raison, je me laissai aller à la franchise :

— Pas vraiment… je ne me sens pas tout à fait à l'aise ici… Je m'attendais à autre chose… Pas à ça, en tout cas, continuai-je presque avec dégoût en voyant un vieux satyre, la main plongée sous la jupe d'une jeune fille de vingt-ans sa cadette.

J'en étais carrément à me demander, si le lieu ne se transformait pas en une espèce de boîte à partouze passée une certaine heure.

Isabelle avait dû suivre mon regard et sembla amusée par ma franchise :

— Je vois ce que vous voulez dire… Pourtant, Monsieur Main-Dans-La- Culotte là- bas est un grand érudit et son dernier essai sur l'amour libre s'est très bien vendu. À croire qu'il avait encore quelques sujets à approfondir sur la question... Vous savez, les esprits brillants, il ne faut pas croire, enrubannent le laid de beaux mots, mais font les mêmes choses sordides ; leur coït se croit plus esthétique, mais grattez un peu la façade de leurs bonnes manières et vous trouverez les êtres les plus dégoûtants qui soient... Ils aiment citer des phrases de leurs livres pendant leurs ébats, ça les fait bander plus …

— Mais vous…

Je m'arrêtais, m'apercevant de l'énormité que j'allais dire.

Elle saisit ma phrase au bond :

— Pourquoi je ne me farcis pas le nez à la coke, ou me fais prendre dans un coin par quatre artistes de renom ? Hum… La crise de la quarantaine, la lassitude, la révolte ou la punition. Je vous laisse choisir la version qui vous plaira.

Je ne pus m'empêcher cette fois de sourire.

Nous discutâmes encore un peu avant qu'elle ne finisse par me dire avec simplicité :

— Bon, et bien, bonne soirée Laure, je crois apercevoir votre compagnon là-bas, me dit-elle en tendant son bras délicat. En passant, sachez que votre ami a beaucoup de talent. Elle partit, me

laissant légèrement perplexe. Je rejoignis Loïc à notre table quelques instants plus tard enfin libéré des griffes de Jean-Christophe. L'occasion enfin de partager mes impressions avec lui. Loïc était davantage amer que moi…Lui, qui rêvait d'alcôves, mais pas du genre de celles qui nous entouraient, plutôt salons littéraires…

Loïc avait peine à croire que les génies littéraires décrits par Jean-Christophe, cette grande famille si savante, venaient se réunir ici. À cette heure, il ne semblait plus y avoir une lumière d'intelligence dans la salle. S'il y avait des littéraires décadents ici, ils devaient avoir gardé la décadence et abandonné la littérature depuis bien longtemps…comme si d'un coup l'érotisme passait au pornographique ; la finesse _étant la

marque de l'intelligence._Le grossier avait pris l'ascendant sur la foule. Cela ne correspondait en rien à l'image si longtemps polie par Loïc. Il me pressa de partir peu avant une heure du matin, j'acceptais, je n'avais pas de raisons de vouloir rester non plus. Jean-Christophe avait disparu, probablement dans les bras d'une de ces créatures de nuit qui peuplaient l'endroit…Loïc avait détesté la soirée, mais qu'en était-il de Col ?…

Col était l'incarnation des envies littéraires de Loïc qui avait pris la forme d'un écrivain orgueilleux et cynique, était-il si différent de tous les snobs qu'on venait de quitter, ceux qui du haut de leur pyramide minuscule pensent déjà avoir bâti des œuvres monumentales.

Col était fier, au commencement il n'était d'ailleurs

qu'une boule d'espoirs d'envies préservées et de rêves à conserver pour plus tard. Col était né dans la chambre d'hôpital de Loïc alors qu'il se débattait avec la dépression et ses idées suicidaires. Col avait été le dernier rempart de Loïc. Quand Loïc réussit enfin à guérir, il en oublia les promesses dissimulées en lui, la force qui lui manquait à sa sortie de l'hôpital. Elles avaient subsisté. C'est lorsque Loïc longtemps si fatigué retrouva le goût de l'écriture qu'il retrouva la clé de ce compartiment secret qui débordait de rêve de littérature. Les idées qu'il contenait étaient restées trop longtemps seules, elles avaient muté, changeant leur teneur originelle. Loïc avait donné un nom à cette part de lui-même restée si longtemps cachée, qu'il pensait être lui, mais qui ne l'était plus vraiment…

C'était ça le secret des écrits de Loïc. Col était une

invocation, Loïc pouvait faire appel à lui à tout moment. Le point crucial étant de savoir jusqu'à quand le mauvais génie était-il capable de rester sagement dans sa lampe si on continuait à la frotter sa lampe, comme tant de caresses propres à le flatter.

C'est pourtant bien la main d'un Loïc désabusé que je serrais lorsque nous franchîmes les portes du Caveau, mais il ne fallut pas longtemps avant que les étreintes de Col remplacent celles de Loïc.

Une fois à la maison j'avais plus qu'une question qui me tracassait. Durant le trajet en voiture, nous avions eu tout le loisir de disserter sur cette soirée catastrophique, mais un point cependant m'interpellait toujours : Isabelle, la femme rencontrée au bar. Avant de nous mettre au lit, j'interrogeais Loïc à son sujet :

— À la soirée, il y avait une femme, une certaine Isabelle, tu la connais ? Elle m'a parlé de toi...

— Pas vraiment, enfin, je sais qu'elle a travaillé avec Jean-Christophe il y a quelques années, il se pourrait même qu'ils aient eu une histoire en tout cas, c'est ce qui se dit. Ils doivent encore travailler sur certains projets, car je l'ai déjà vue dans les locaux. Ils ont de drôle de rapports, c'est bien une des rares personnes qui arrive à lui tenir tête…

— Ah bon ? Ce ne serait pas étonnant, le peu que j'en ai vu, elle a l'air d'avoir du caractère… C'est une belle femme en tout cas….

— Tu n'as pas de soucis à te faire si tu t'inquiètes pour l'immense tentation qu'elle représente et tout le charme incroyable que je dégage.

Je lui jetais un regard perplexe ne sachant plus très bien s'il jouait la comédie moi qui arrivais de moins en moins à démêler le vrai du faux dans l'attitude de Loïc un peu à la façon dont je me perdais entre lui et Col.

— C'est une gouine… très engagée dans le milieu féministe, qui à force d'épouser la cause des femmes a fini par n'épouser que les femmes…

Il était bête et fier de ses bêtises.

Loïc, d'une façon générale n'était pas très porté sur le cul. Il finit par devenir célèbre, il ne m'avait jamais trompé, c'est dire.

Je ne le savais pas encore, mais on allait devenir amies avec Isabelle. Une amitié qui durerait longtemps. Elle a

souvent été là pour moi, m'a aidé parfois, en me protégeant de Loïc surtout.

17

Je priais chaque jour pour que la situation de Loïc perdure. Son statut d'écrivain m'avait ramené pour un temps, l'être tout entier tel que je l'aimais. Col semblait enfin se tenir tranquille. Quelque chose était sur le point de s'amorcer, la métamorphose d'un rêve en réalité. Loïc en était persuadé, c'était maintenant concret, plus une fantaisie de son esprit, un énième fantasme. Son truc préféré du moment, c'était se rendre dans la librairie non loin de chez nous. « Je sais ce que tu vas faire et c'est puéril, lui disais-je alors qu'il était sur le pas de la porte ». Il avait repéré son livre dans la vitrine. Il allait s'assurer qu'il était encore là… Quand il rentrait il était tout guilleret, un vrai gosse.

Cette tension qui l'avait animé pendant des années pour la première fois s'apaisait. Son rêve avait trouvé une voie

de sortie vers le réel et cessait enfin de le tyranniser. Il y a eu trop d'affamés qui faute de n'avoir pu se nourrir ont fini par se dévorer eux-mêmes... Loïc serait sauvé, du moins c'est ce à quoi je croyais fermement.

Le début de la carrière de Loïc fut sans conteste l'un de nos plus beaux moments de vie. Il s'était vidé de toute frustration. Je repensais à avant, où chaque journée de travail l'amenait devant son bureau à déverser des mots avec la force d'un désespéré qui s'accroche à la vie… Pendant des années ; il avait fait usage d'incantations dérisoires contre le mauvais sort, cette vie qui l'avait fait naître sous une forme avilissante. Un palliatif qui lui avait tout juste permis de remettre un jour de plus au compteur et d'affronter le lendemain dans un monde où il n'était pas cet artiste qu'il rêvait d'être.

Le soir, s'il revenait à sa place pour écrire, c'était pour poser une brique supplémentaire sur des bases fragiles, mais réelles, il ne rêvait plus d'un château impossible, il avait un rêve à couver. Il pouvait prendre son temps. Il pouvait souffler, redécouvrir le monde. Cela voulait dire aussi me redécouvrir moi ; Loïc était mien quand la littérature voulait bien me l'abandonner.

Parfois, il avait une façon incroyable de me regarder pratiquant un amour amnésique qui avait cette capacité inouïe de se renouveler sans cesse, comme s'il semblait véritablement surpris de me retrouver à chaque fois et qu'il voulait me séduire encore. J'étais rassurée, Loïc regardait enfin le monde en face, nos deux regards conjugués semblaient voir loin.

Jean-Christophe lui versait des avances sur ses

prochains livres, les ventes rentraient. Ce n'était pas encore la folie, mais on vivait convenablement. Des fois Loïc avait des moments de doutes, mais Jean-Christophe était là pour le remettre en selle. Jean-Christophe avait su lui faire oublier la désastreuse soirée du Caveau et ne mêlait plus Loïc à ce genre d'évènements, il avait cerné le personnage et s'attachait à brosser convenablement ses rêves.

Loïc écrivait, et si son talent ne faiblissait pas, il y avait cette promesse incroyable à la clé, il pourrait vivre de sa passion, ce qu'il avait toujours voulu...

Loïc raccrochait avec le réel. Pour la première fois, je le sentais prêt à construire quelque chose à deux. Il voulait y croire, me le prouver maintenant qu'il était apaisé et à l'abri de ses rêves.

18

Avec Loïc nous avions un lieu particulier qui resterait à jamais associer à notre amour. Il se trouvait non loin de chez les parents de Loïc. Plus jeunes, nous l'avions découvert en nous baladant derrière la demeure familiale. On partait des fois tous les deux après les repas en famille, toujours trop copieux. C'est comme ça que nous sommes tombés sur « l'observatoire », en réalité un affût qui avait dû servir aux chasseurs pour guetter le gibier. C'était une structure simple, ouverte au vent, faite de longs morceaux de bois cylindrique, on y accédait par une échelle d'un ou deux mètres qui menait à une petite plateforme protégée par un garde-corps à deux niveaux. On y avait fait l'amour quelques fois c'était une façon agréable de digérer. La nature inspirait toujours Loïc. Il me disait que le grand air facilitait l'inspiration. Loïc

disait pas mal de conneries, mais ce jour-là, il m'avait fait la plus belle des déclarations. Il m'avait dit qu'il m'aimait, que pour le reste, quand il était un sale con, c'était malgré lui... Je lui avais répondu que je l'aimais comme il était, que j'étais prête à faire n'importe quoi pour lui…

Loïc, un soir, m'avait ramenée au perchoir. Je croyais qu'on allait dîner chez ses parents. Il me dit en chemin qu'ils n'étaient pas à la maison... Au lieu de ça, il me prit la main et on s'enfonça sur le chemin qui partait juste derrière chez eux. Loïc adorait revenir dans ce petit coin de campagne perdue qui sonnerait à jamais comme la nostalgie de son enfance. Il s'y ressourçait, c'est là qu'il avait ses racines, là qu'il puisait des forces nouvelles et de l'inspiration pour ses livres. Je ne comprenais rien à ce qu'il faisait, mais je le suivis sans me poser davantage de

questions. On ne mit pas longtemps à retrouver le perchoir. Ça faisait drôle d'être là. C'était comme si le lieu appartenait à un lointain passé, qu'on croyait inaccessible. On a tout fait pour le faire revenir. Loïc m'a prise contre les barreaux de l'abri. Il ne faisait pas ça sérieusement, il parlait, disait des conneries, imitant ce qu'il croyait être l'accent d'un gars du coin… On était plus tout à fait un jeune couple.. Après ça, on s'est assis sur la plateforme, on a regardé le soleil disparaître. Loïc avait prévu son coup… Du sac à dos, qu'il avait tant insisté pour prendre, il sortit une couverture et du champagne. On trinqua, à lui, à sa carrière, à nous… Loïc était à côté de moi, il avait passé sa main par-dessus mon épaule. Les jambes dans le vide, nous scrutions les alentours, mais déjà au loin nous ne distinguions plus que des ombres. Tout à coup Loïc se tourna vers moi :

— Tu fais quoi durant ces prochaines années ?

Il tenait une bague dans sa main.

Je restais interdite, incapable de réaliser, tandis que l'émotion montait se répandant dans tout mon corps et débordait. Il continua :

— Tu sais, quand je t'ai connue, pour te rassurer, je t'ai dit que je ne te promettrais pas le mariage… ben je crois que j'ai changé d'avis, veux-tu bien être ma femme ?

Loïc qui semblait pourtant avoir rodé sa demande se laissa à son tour gagner par l'émotion et je ne suis pas sûre d'avoir compris la suite de son discours ni que lui ait

entendu ma réponse. Ce n'était pas nécessaire. Le côté romantique de l'instant prit fin avec ses dernières paroles « On ne va quand même pas rester ici à se geler les couilles, non… ». Il avait réservé une table dans un super restaurant, on passa la nuit dans son hôtel de luxe. Sous la grosse couette de la chambre, Loïc déjà endormi, j'eus du mal à trouver le sommeil cette nuit-là. Pour le meilleur et pour le pire donc, ce que j'ignorais c'est que nous étions déjà presque au bout du meilleur, il ne me réservait plus que le pire. 7 mois plus tard, nous étions mariés.

19

Jeunes mariés avec Loïc, nous aimions nous balader main dans la main dans les rues de notre ville. Loïc en connaissait chaque recoin. À présent, il consacrait tout son temps à écrire, rasséréné, pour ne pas dire enorgueilli de ses premiers succès, il était persuadé maintenant qu'écrire ce n'était pas travailler et qu'il n'avait qu'à laisser courir sa plume libre et sans entraves sur le papier, que c'était tout ce qu'en attendait de lui. Je lui rappelais ses engagements, ses rendez-vous…

Je le regardais, évidemment qu'il était heureux …dans la proximité de l'être aimé le bonheur est contagieux, nous étions heureux. Loïc avait l'attitude d'un homme quitté par le doute, qui avançait enfin sur la bonne route.

Dans ces moments à deux, le temps comme nous le connaissions n'avait plus cours, le monde nous

prodiguait des heures élastiques. Loïc était léger et facétieux, grimpait sur une borne sur le bord de la route, improvisait une ode en mon honneur… Loïc me devançait maintenant de quelques pas. On s'assit sur un banc. Loïc rattrapait le temps perdu qu'il passait sans moi. Il me parla de cette vie d'une semaine que je connaissais à peine, de ses déambulations, de son travail, de ses rencontres et me décrivit comment les lieux que nous avions traversés l'inspiraient quotidiennement. Le Loïc que j'écoutais maintenant, me rappelait un Loïc que je n'avais plus vu depuis des années. C'était le Loïc des premières années, d'avant sa dépression, détendu, presque nonchalant, tranquille, qui aimait avoir des discussions que le monde seul n'aurait pu contenir. Je le retrouvais comme autrefois, à ceci près, que je le sentais plus fort, avec plus d'épaisseur au corps, peut-être enfin

capable de vaincre ses démons intérieurs. On poursuivit notre chemin.

Les scènes usuelles et pourtant si uniques qu'accueillait notre ville, toutes ses vies multiples et protéiformes, Loïc les avait croquées, le vivier de son imaginaire, des instants volés, fugaces et imprécis, qu'il complétait de son imagination. C'était une petite ville qui se faisant lentement envahir par un Paris conquérant, mais qui résistait encore et avait su préserver le charme d'une bourgade provinciale. Son centre-ville regorgeait de petits commerces où les gérants pour peu qu'ils vous aient vu plus d'une fois vous apostrophaient par votre nom. Loïc s'était tout de suite plu ici, lui qui avait horreur de la capitale et supportait à peine de s'y rendre pour le travail. Il avait besoin de nature et de grands espaces et notre petite ville de Brenet offrait tout cela,

permettant facilement de s'évader, comme nous en avions fait l'expérience en marchant jusqu'ici. La mairie de Brenet, par laquelle nous étions passés ce matin, se dressait fièrement aux abords de la place principale, dans un style bourgeois. Plus d'une fois, Loïc s'était arrêté pour la contempler : ses balconnets garnis de fleurs à la belle saison, ses encadrements de fenêtre à la Gibs, ses arcs plats et leur clé sculptée, les consoles en doubles volutes... Le beau parlait à Loïc. Parfois, me racontait-il encore, il s'asseyait dans un bar attenant à la place, le Palladas, et observait pendant des heures les passants qui nourrissaient sa littérature. Il s'en enorgueillissait auprès de moi de tous ces mots qu'il créait, inspirés par une réalité où tous les autres ne semblaient faire que passer, mais dans laquelle lui était capable de révéler chacun de ses petits détails et d'y trouver le beau dans ses replis

secrets. Loïc aimait me raconter par le menu ses endroits préférés, propices à libérer sa substance créative, ses idées, ses romans en cours, toute sa vie d'auteur en somme. On poursuivait notre promenade jusque sur les berges de la rivière tranquille qui coulait au pied de la ville cachée dans son cocon de nature

En me remémorant ces souvenirs, je me demande parfois si je ne me mens pas à moi-même, succombant à nouveau à l'idéalisme qui avait tant secoué Loïc. Avais-je eu tort de me l'imaginer seulement au travers de ses mots ; Loïc est et resterait un faiseur d'histoire après tout. Peut-être, ne faisait-il que se saouler au Palladas et marcher le nez au vent l'esprit vide alors que moi je le pensais Baudelaire...

On finit par remonter lentement vers notre pavillon. Avant d'arriver à la maison, nous passâmes devant le

théâtre de la ville, une statue d'une gloire locale trônait au milieu de sa petite esplanade. « Un jour, ce sera moi, qui trônerai ici, me dit Loïc en riant ». J'avais 35 ans, je rêvais à ma vie de femme, Loïc toujours à sa vie d'auteur.

20

La carrière d'écrivain de Loïc décolla véritablement avec son troisième livre, dès lors il se tint à un rythme soutenu d'écriture, habituant le public à son nom. Loïc commençait à avoir ses fans. Il ne se lassait pas de relire les coupures de presse mentionnant son nom.

En 1999, il participait pour la première fois au Salon du livre assurant les dédicaces de son dernier roman. Je l'accompagnais ce jour-là, avec l'habitude, il finit par s'y rendre seul. Je parcourais les allées bondées le long desquelles de part et d'autre s'alignaient des stands plus ou moins grands ; la foule devant celui de Loïc ne diminuait jamais. Je le regardais encore du coin de l'œil en train de jouer les jolis cœurs auprès des mamans et des jeunes femmes qui s'enthousiasmaient sur son travail. Il changeait. Il avait pris confiance, trop confiance.

Des femmes lui faisaient les yeux doux soulignant combien elles avaient adoré son dernier livre. Cette scène était lamentable, pour lui comme pour elles, c'est peut-être ça qui m'avait poussé à avancer dans les allées adjacentes pour m'éloigner. Je regrettais presque les premières années d'auteur de Loïc, où l'écriture était notre secret partagé à deux et non un talent vulgaire qu'il prostituait devant toute une foule.

Je ruminais des pensées amères tout en marchant sans réel but. C'était facile pour ces filles de s'émerveiller devant l'écrivain, elle ne partageait pas la vie de l'homme ; elle disait qu'il était sensible, je le connaissais si dur, elle vantait son humilité alors que je côtoyais si souvent son égocentrisme. Toute l'intelligence dont il pouvait faire preuve, ses réflexions profondes qui plaisaient à tant, devaient n'avoir pour seul terrain de jeu

que ses fichus bouquins, car à la maison il aimait faire l'imbécile ce qu'il continuait encore à faire ici en compagnie de ces filles... Je le soupçonnais d'aimer vraiment ça. Ce devait être un vieux fantasme d'écrivain que de faire triquer par écrits interposés son lectorat. Son personnage public était tellement différent du Loïc que je connaissais, plus Col que Loïc en somme.

Était-ce une nécessité pour Loïc de se dissimuler derrière l'écrivain pour se protéger qui il_était vraiment. Pouvais-je lui pardonner, sous prétexte de vendre ses livres, de piller notre vie privée en exhumant nos histoires de leur écrin pour mieux vendre les siennes. Cela avait été un sujet de dispute récurrent tout au long de l'été. Loïc avait pour règle de ne jamais faire lire ses romans avant leur fin, cela voulait dire bien sûr avant qu'ils ne soient terminés, mais aussi, et surtout, parfaits à

ses yeux. Quoi qu'il dise par la suite, Loïc n'était jamais pleinement satisfait de son travail, c'était un perfectionniste acharné, il retravaillait tous ses livres avec la patience d'un orfèvre. Ce n'est qu'une fois cette étape terminé, qu'il m'autorisait moi et moi seule, première lectrice attitrée à lire son roman. En lisant son dernier roman, les emprunts à notre vie personnelle ne m'avaient évidemment pas échappé. L'idée qu'il puisse parler de moi dans ses textes, même de façon cachée, me mettait mal à l'aise. Ce dernier roman était de loin le plus intimiste qu'il avait pu écrire jusqu'alors. Il eut beau m'expliquer que pour qu'un texte sonne « vrai », il fallait qu'il soit juste. Cela ne parvint pas à me convaincre. Le devoir de véracité auquel il s'astreignait pour ses lecteurs était une de ses inventions d'auteur, pas une règle d'écriture. Les éléments autobiographiques qu'il glissait

dans ses textes et qui prétendument en faisaient leur force n'avaient pas de sens pour moi ; c'était notre histoire qu'il volait. Ravieri était-il donc si peu imaginatif ? Bien sûr, il changeait des noms, transformait les évènements pour satisfaire une trame romanesque, mais moi je pouvais lire entre les lignes. C'était déroutant de voir sa vie exposée ainsi. Ce n'était qu'une infâme curée, voilà tout. Loïc n'avait rien voulu savoir. Le livre avait été envoyé à Jean-Christophe et dès le début ça avait été un vrai succès. En septembre, on avait vu Loïc sur tous les plateaux télé. Jean-Christophe n'avait pas lésiné sur la promo. Je n'aimais pas le voir à la télé, je trouvais qu'il ne se ressemblait jamais. Il donnait trop aussi. C'était là le vrai problème pour moi, il se livrait à ses lecteurs sans retenue… J'avais mis longtemps à gagner sa confiance, j'avais lutté pour percer sa coquille, ses secrets, mais

maintenant qu'il était tout à son aise et à sa gloire, il semblait être prêt à les faire partager à n'importe qui pour moins de 100 balles... Je me sentais trahie… Sa littérature qui était si fragile, qu'il avait réservée si longtemps à ma seule attention, devenait quelque chose de grossier que tout le monde pouvait empoigner et arracher.

J'étais jalouse, encore plus à la vue de ces filles qui prétendaient le connaître… Au quotidien, je supportais l'artiste et ses frasques ; il était facile pour elles de l'aimer dans son habit de lumière. Ce n'étaient pas elles qui supportaient ses phases mégalos, quand il arrivait à se persuader qu'il était le seul être capable d'aligner des phrases pour en faire des bouquins. Il travaillait tout le temps pour pondre avec une telle régularité ses livres. Elles savaient ce que je faisais moi pendant ce temps-là ?

Je subissais. La machine littéraire Col Ravieri était lancée à pleine vitesse, cela faisait la joie de son éditeur, mais c'est notre couple qui en pâtissait.

J'aurais voulu qu'il écrive moins… Suite à mes insistantes critiques, il tentait, mais avec veulerie, d'encadrer la pratique de son art. Ce n'était que peine perdue. Selon Loïc, c'était la définition même du génie artistique que d'être sans entraves, « le vrai talent jaillit aux confins de l'excès », me répétait-il souvent.

J'étais pourtant plus que complaisante, j'aimais ce qu'il produisait. Je lui laissais librement allouer le temps qu'il pensait nécessaire à sa grande œuvre. Si seulement notre couple avait pu briller du même lustre. Loïc aurait dû comprendre que les moments passés à deux sont inaliénables et que notre histoire pouvait valoir les siennes…

Je le voyais quitter la pièce où nous nous trouvions, il enclenchait un chronomètre pour compter le temps passé à écrire. Il pensait que cela me faisait plaisir... C'était ignorer qu'en amour pas plus qu'on ne badine, on ne doit pinailler. Loïc s'astreignait à une régularité d'écriture qu'il n'avait jamais eue avant, se forçant à écrire chaque jour un certain temps, comme s'il s'entraînait pour une course un peu folle. Il grattait du temps partout où il en trouvait, même sur ces moments qui auraient dû nous être réservés. Tout cela en devenait mécanique, il n'était plus porté par sa passion, mais par une raison froide et brute qui pressait son talent dans un carcan. Endoctriné par de tristes rituels, il suffisait à Loïc d'entendre quelques accords surgit d'une liste de lecture sur son ordinateur pour commencer à écrire et s'arrêter docilement sur les trois notes de fin du chronomètre. Il avait lâché sa vieille

machine à écrire. L'ordinateur lui permettait d'écrire plus. « J'ai écrit dans la fouge, maintenant je dois me soumettre à la rigueur de la volonté, me disait-il ». Passé le générique de fin du journal télévisé, Loïc comme électrisé me quittait :

— On se retrouve vers 22 h 30, me disait-il en prenant la direction du bureau de la maison promu gardien de ses rêves et de ses nuits agitées. Allez, fais pas cette tête…

Combien de rendez-vous manqués ? Où me relevant d'un lit vide, je le retrouvais en pleine nuit en caleçon dans la cuisine, un bol de céréales à la main. Il travaillait beaucoup. Lorsqu'il ne planchait pas sur un nouveau projet littéraire, il continuait ses ateliers d'écriture ou ses balades inlassables dans les environs en quête d'une inspiration nouvelle. Tout ça devait se faire évidemment

seul. « J'ai besoin d'être seul », c'était sa phase fétiche. Il fallait que je lui en donne plus encore de la solitude... Ravieri était une diva. Comparée à mon boulot, à ma hiérarchie pesante et mesquine, à mes pauses limitées, à mes deux heures de transport quotidien, je trouvais ça facile, sa vie, pour ne pas dire oisive. Son sourire béat d'homme perché au sommet d'un rêve m'énervait,.Comment cela pouvait-il en être autrement, on dit la vie ingrate mais tout lui réussissait, C'était l'homme que j'aimais cela rendait les choses encore plus difficiles … Le pire, c'est que je ne pouvais rien lui reprocher, il avait un travail, il s'épanouissait, il gagnait de belles sommes et avait même la délicatesse de m'épargner des comparaisons qui auraient été forcément odieuses. Son statut de nouvel écrivain devenait sa meilleure ligne de défense et semblait le rendre

intouchable. C'est bien cette absence de reproches qui m'énervait le plus. C'est que le problème venait de moi, ce qui était le plus difficile à admettre...

Les sales butineuses ne décollaient toujours pas de leur écrivain en sucre. La scène me rendait mauvaise je n'en pouvais plus. Lorsque je rejoignis Loïc à l'entrée principale du bâtiment pour sa pause, ma rancœur avait atteint un stock maximum, elle s'est mise à dégueuler :

— Bon alors, tu t'amuses bien à ce que je vois ?

Il vit venir la menace et tenta de désamorcer la situation.

— De quoi parles-tu ? J'ai juste signé quelques autographes ; je suis fatigué, je n'ai pas envie qu'on s'énerve, répondit-il d'un ton las.

Peine perdue. Je continuais sur ma lancée, la colère sous pression s'échappant toujours :

— Tu as tes groupies, ton nom sur un bouquin, j'imagine que tu es heureux maintenant ?

— Quoi ? me dit-il écarquillant les yeux, comme si d'un coup mon discours devenait totalement incompréhensible et que je commençais à proférer d'improbables paroles.

Ce n'était peut-être pas si éloigné de la vérité, mon ressentiment remplissait des vides de non-dit et liait par des itinéraires mentaux connus de moi seule, de lointaines idées. Je ne pouvais plus m'arrêter :

— Monsieur avait de beaux rêves de littérature, ils n'ont pas duré longtemps, finis les beaux discours quand on peut emballer deux ou trois

pétasses avec quelques bons mots et une pauvre histoire…

Sans m'en apercevoir, j'étais déjà allée trop loin. Je ne sais plus ce que j'avais pu dire de plus par la suite, mais ça ne pouvait être que pire. Loïc qui pourtant était attaché à obtenir le dernier mot d'une dispute préféra ce jour-là ne rien dire. Il me dévisagea d'un air mauvais, son visage était fermé. Il fit tourner lentement sa tête comme pour marquer du sceau du rejet ce que je venais de dire. Il condamnait mes mots, et pour une part, ce que j'étais.

Il tourna les talons.

— Tu pourrais rester quand je te parle ? finis-je par dire en lui criant presque dessus n'ayant plus d'arguments valables.

C’était stupide, je ne savais plus vraiment ce que je disais. Mes pensées passées au shaker de la haine sortaient sens dessus dessous.

Il fit volte-face :

— Ma chérie, je suis un écrivain raté, mais un écrivain quand même, je dois vendre ma soupe, non ? Alors, j’y retourne…

Il franchit les portes du bâtiment sans se retourner me laissant totalement désemparée avec la culpabilité pour seule compagnie.

Était-ce ma faute s’ils avaient tronqué ses idéaux contre des rêves merdiques. Je m’en voulais, mais tout ça était tellement soudain, je veux dire, sa notoriété… J’étais perdue.

21

J'aurais voulu que ma dispute avec Loïc à la sortie du Salon du livre ne soit qu'une chose insignifiante, mais sous son apparente légèreté, cette prise de bec cachait un malaise plus profond. En temps normal, je ne me serai pas inquiétée, la dispute était presque un art de vive pour Loïc et moi, quelque chose d'anodin, un léger réajustement dans le cours des choses, des frictions localisées lorsque le débat coince et qu'on cherche à se battre pour des parcelles de libertés non encore attribuées. Il me reprochait de revenir à trois reprises passer l'aspirateur sous ses jambes, d'avoir acheté une cafetière sans lui en parler ; je l'engueulais pour ses chaussons sur le canapé, sa veste qui traînait dans l'entrée... Évidemment c'était sûrement prosaïque au regard des choses qui occupait les journées de Loïc, mais

ça, c'était aussi la banale littérature de notre quotidien. Nos disputes allaient rarement plus loin. Ces derniers temps il s'agissait d'autre chose : des miniséismes, qui ébranlaient la structure même de notre couple. Peut-être qu'on n'était tout simplement plus un couple habituel, j'étais la compagne de Col Ravieri, ça faisait une sacrée différence... J'étais jalouse, c'était incontestable, mais le problème ce n'était pas les autres femmes, ma jalousie était plus profonde et allait bien au-delà de ce qu'aurait pu être une querelle au gynécée. Loïc était à moi. Il avait bien une maîtresse qui contrairement aux autres existaient ailleurs que dans mes songes amers, c'était une grande catin dévergondée : la littérature. C'est elle qui nous éloignait l'un de l'autre, elle qui lui avait apporté le succès et grossi la tête de rêves, depuis si longtemps déjà. Les livres de Col m'arracheraient Loïc bien avant sa

horde d'aficionados en furie. Je me mentais à moi-même pour faciliter la mesure de mes sentiments, mais Col et Loïc était bien la même personne. En vouloir à l'un, c'était en vouloir à l'autre. Je ne pouvais me faire la complice de ce jeu schizophrénique. Je n'étais pas jalouse de Loïc, mais maintenant, du fait de cette reconnaissance que lui avait accordée le public, je sentais insidieusement une barrière s'installer entre nous ; je le voyais lui aussi changer, je n'aimais pas ça. Il y avait eu trop de sorties creuses, de sourires factices et de champagne.… Je voyais bien qu'il commençait à y prendre goût. Peut-être qu'il subissait de trop près l'influence d'un Jean-Christophe toujours dans la duplicité et que son rêve en devenait aigre ; mes goûts à moi n'avaient pas changé. Est-ce que Loïc en avait lui-même conscience ? Ou bien est-ce son rêve qui dans une

mise en abyme complexe s'était enchâssé dans un autre qui n'était pas le sien. Écrire, c'était important pour lui, j'aurais voulu que ça prenne tout autant d'importance dans ma vie. Je voulais comprendre ce qui pénétrait son cerveau, avoir la capacité de m'émerveiller pour ce qui le faisait rêver pour saisir enfin le cheminement de son âme. J'étais risible, mais c'est bien de ça qu'il s'agissait : je voulais être capable d'éprouver et de vibrer pour les mêmes choses que lui. Avec Loïc, nous avions l'habitude de partager beaucoup, on se disait tout, c'était notre force. Mais son talent ainsi que sa célébrité restaient durs et infrangibles, se refusant à être prêtés ou partagés, tout était alors chamboulé… Je le regardais, sans bagages, s'embarquer sur un trajet qui n'était pas le mien.

Un soir, alors que Loïc s'était absenté, je me suis rendu sur l'ordinateur de la maison. J'ai ouvert un nouveau

document sur le traitement de texte. Je crois que je suis restée plantée là des heures… Qu'écrire, que raconter, ma vie paraissait si insignifiante et les mots pour en parler me fuyaient en hâte… Si j'étais la moitié de Col, je ne devais pas être sa meilleure partie, car rien ne vint ce soir-là, il gardait son talent pour lui… Que me restait-il ? Col, un écrivain, moi je n'étais personne, juste cette ombre aimable qui s'évertuait à fuir la lumière dans lequel il baignait. Lorsque j'entendis la porte s'ouvrir, je quittais mon poste précipitamment...

22

La situation avec Loïc s'enlisait. Il écrivait ses livres, j'occupais au mieux ma vie, ce peu d'espace qu'il m'avait laissé. C'était la première fois dans notre couple que je ressentais avec une telle force cette dure distance qui semblait s'être immiscée entre nous. J'avais accepté toutes ces toquades, ces excès par le passé, mais je n'étais pas préparée à ça. Je crois que je préférais son rêve quand il était irréalisable. Il était beau affamé, repu il suintait l'autosatisfaction crasseuse et dégoulinante…

Je continuais à accepter comme normale une situation qui ne l'était déjà plus vraiment. Le succès de Loïc grandissait et proportionnellement un fossé semblait se creuser entre nous. Je refusais de croire qu'il s'agissait d'une fatalité. Il était en train de me rendre dingue. Je continuais à faire des trucs qui n'étaient pas moi. Je

voulais savoir avec qui il passait son temps. J'étais allé jusqu'à fouiller son ordinateur pour voir ses mails. Je déconnais.

Dans pareille situation, j'avais le même réflexe à chaque fois : Isabelle. Je l'ai donc appelée pour qu'on puisse se rejoindre sur Paris. Elle était habituée de mes appels à la dernière minute qui trahissait toujours un quelconque bouleversement dans ma vie. Je ne sais pas comment une amitié aussi solide avait pu naître entre nous. L'amitié tout comme l'amour sont un des grands mystères de la vie… Un jour on se regarde, on se dit « oui, il est mon ami… » même si la genèse de cette affection nous échappe complètement. Il y a une chose que je savais, c'est qu'avec Isabelle tout devenait plus facile à dire et à faire. Lorsque Loïc était convié à un évènement public à la demande des éditions Verba credo, Isabelle, toujours

dans le giron de Jean-Christophe, s'y trouvait la plupart du temps. Nous étions souvent un peu en marge des conversations, en périphérie du cercle des attentions, on gravitait autour sans jamais y pénétrer. Moi par pudeur, elle peut-être par lassitude... Nous étions deux électrons qui avions fini par se percuter.

Isabelle était déjà sur place quand je la rejoignis à la terrasse d'une brasserie dans le 11e arrondissement. Il faut savoir que quand je voyais Isabelle, c'était souvent moi qui faisais le déplacement, Isabelle, comme toute bonne Parisienne qui se respecte avait une sainte horreur de la province… et ce terme dans sa bouche recouvrait tout ce qui n'était pas ceinturé par le périphérique. Je lui pardonnais, ce que certains auraient pu prendre pour une forme de mépris. Pour qui la connaissait mal, Isabelle était une femme froide et intimidante... Je lui adressai un

timide geste de la main, elle me sourit, comme à son habitude, elle était d'une grande élégance. Elle portait un trench à boutons nacrés. Quelques hommes en passant à proximité d'elle l'observèrent du coin de l'œil, rêvant de ce que pouvaient dissimuler ses jambes interminables, mais dès que leur regard s'aventurait plus haut que la cuisse, butant sur le bas de sa tunique Bordeaux, ils détournaient le regard… Isabelle est, et resterait une beauté à contempler, j'imaginais tous ces pauvres gus qui avaient renoncé à un numéro de séduction devant elle, s'imaginant peut-être devoir réinventer la drague pour elle tant elle semblait être d'exception. Même avec les années, qui semblent pourtant capables d'affadir les beautés les plus éthérées, elle me faisait toujours une grande impression. Toutes les femmes rêvaient à une amie comme Isabelle, son pouvoir magnétique qui

m’avait frappé la première fois que je l’avais vue, s’exerçait toujours. Elle ne m’intimidait plus, mais je continuais à l’admirer. Je m’assis à ses côtés partageant sa petite table ronde sur sa bande de trottoir minuscule. Le soleil était clément et brillait haut dans le ciel ce qui donnait à la ville une physionomie nouvelle, plus vivante ; les gens, petits globules, alimentaient en oxygène ce corps gigantesque jusque dans les plus petites venelles ; Paris respirait, vibrait, une animation produisant son ronron routinier de machine bien tranquille. J’étais bien décidée à profiter de cet après-midi en compagnie de mon amie, après le repas elle devait m’emmener faire les magasins dans le centre. Loïc m’avait dit qu’il prolongerait sa journée de travail par un restaurant, j’avais donc tout le temps pour m’occuper un peu de moi. Un couple, se doit de respirer. En ce moment, j’avais

besoin de m'essayer à un autre oxygène que Loïc. Isabelle m'accueillit chaleureusement et me prêta un « poulette » qui ne pouvait être qu'une marque d'affection. Elle prit rapidement de mes nouvelles, s'informant sur la raison de notre rencontre, mais elle n'était pas dupe. Pour la forme aussi, elle me demanda des nouvelles de Loïc, qu'elle ne nommait pas autrement que mon « écrivain de mari ». Isabelle n'aimait pas Loïc et Loïc lui faisait également savoir son antipathie. Je crois que l'origine de la brouille remontait à quelques réserves qu'elle avait émises sur son dernier bouquin. Ça ne lui avait pas plu, il avait fini par la dénigrer d'une façon dégueulasse. Si l'amitié arrive presque par hasard, ventre à terre, l'inimitié se forme brutalement et on en connaît toujours les causes…

Isabelle n'aimait pas Loïc. Ils étaient nombreux dans ce

cas, la célébrité lui avait offert la possibilité de se faire détester par un plus grand nombre de personnes. Son statut d'écrivain lui ouvrait une fenêtre médiatique derrière laquelle s'amassait un large auditoire et cette visibilité qui faisait généralement peur aurait dû l'inviter à la prudence, mais non, Loïc continuait à être de façon indécrottable lui-même… ; on pouvait taxer Loïc de nombreux défauts, mais de la liste, l'hypocrisie pouvait être rayée. C'est ainsi que, sans retenue, il était capable de dire tout et n'importe quoi sur un plateau télé. Les médias adoraient ça. Je n'étais même plus sûre que ce fut de la provocation. Il allait avoir 40 piges… c'était plus parce qu'il n'avait pas assez appris. Mes conseils, il les écoutait d'une oreille distraite… quant à ceux des autres si Ravieri était à la barre, il n'écoutait plus personne. Il était capricieux, écrire, c'était le plus gros de ses

caprices. Si on l'attaquait sur ses œuvres, il n'avait aucune limite. Il pouvait insulter, s'emporter tout de suite… et ensuite être incapable de s'excuser. Il allait trop loin la plupart du temps. Il ne s'excusait jamais directement envers moi, alors pourquoi le ferait-il davantage devant une bande d'inconnus allant croissant ? À la suite de ses passages mouvementés à la télévision si jamais quelques journaux relataient l'événement il feignait la nonchalance même si cela l'affectait toujours plus que ce qu'il laissait paraître. Il refermait le journal, me regardait en disant :

« Bon… Ils disent que je suis un connard, en même temps je préfère être un connard qu'un con, on est un vieux con, un sale con, un jeune con, mais on peut toujours être un beau connard. Ils sanctionnent un comportement, pas mon intelligence »

La classique bravade du connard affirmé ; souvent Loïc prenait des revanches ridicules dans les arrière-cours désertes des débats. Je lisais le journal après lui, je ne reconnaissais pas mon homme dans la description qu'en faisaient les journalistes ou si peu…. J'avais une connaissance poussée et complète de Loïc, une représentation intérieure de lui-même que personne ne pourrait plus atteindre à un si haut degré. La maladie qui avait retroussé l'être, m'avait fait voir Loïc dans toute sa complexité en le mettant à nu. Maintenant, comme en transparence, je devinais ses schémas secrets, ses mécanismes enfouis, ses connexions aussi compliquées soient-elles ne m'égaraient jamais. Lorsqu'un évènement extérieur le pressait comme on presse un bouton, je savais à l'avance, quel levier serait abaissé en lui. Il ne pouvait pas me tromper.

Isabelle comme à son habitude ne s'aventura pas plus loin sur le sujet de Loïc… J'étais persuadée qu'elle en disait toujours moins que ce qu'elle avait en tête en réalité : elle me ménageait toujours, mais je ne me leurrais pas sur son comportement. C'était étrange, notre situation aurait pu être mal vécue, mais nous avions pris le parti de l'ignorance. L'une comme l'autre, nous croyions à notre amitié. Pêle-mêle, je finis par tout lui raconter, mon sentiment de jalousie, mes remises en question, la peur qu'il me quitte, son changement de comportement, tout… Elle fut attentive, à aucun moment sa morale ne fléchit. Il aurait été pourtant si facile pour elle de profiter de la situation… de le salir davantage, alors que je l'éclaboussais. Après un moment de silence, une fois que j'eus fini de lui conter ma situation, elle prit la parole :

— Je vais te parler franchement ma chérie, j'ai l'impression que tu t'es oubliée, c'est ça le vrai problème. Tu as beaucoup sacrifié pour lui, maintenant qu'il bénéficie d'un relatif succès, laisse-le vivre son rêve sans entraves, il n'a plus besoin de toi pour l'épauler, il va bien ton homme. Là, ce qui te dérange, c'est que tu veux lui opposer quelque chose de similaire, mais ce n'est pas comme ça que ça marche. Tu n'as pas à partager son bonheur à tout prix, ni entrer en compétition avec lui, trouve ta voie, sois épanouie et tu cesseras de te focaliser sur sa réussite ; le bonheur individuel n'a pas ~~de point~~ d'équivalence… Pour le reste, crois-moi, les écrivains sont tous des cons narcissiques, le tien ne déroge pas à la règle, cela ne veut pas dire qu'il soit dangereux. Pour la

plupart, ils ne sont qu'un personnage de plus dans leur œuvre... Je vous ai vu ensemble, il t'aime, et si ce n'était pas le cas je ne le laisserais pas te faire du mal et je lui casserais la gueule à ton futur prix Goncourt.

Je souris. Pour tout ce qu'elle venait de dire préalablement, je lui donnais raison. Elle ne faisait que raviver en moi des pensées que j'avais déjà eues sans jamais avoir eu le courage de les transformer en actes. On se dit beaucoup de choses à soi, mais les grandes décisions sont souvent amorcées sur le conseil d'un autre.

— La question, c'est ce que tu as envie de faire, TOI, Laure ? continua-telle.

— Je ne sais pas, mais j'aspire à plus c'est certain…

— Genre quoi, sauver le monde ?

—Tu es bête… Tu vois ce que je veux dire, j'aimerais pouvoir offrir un vrai service, être vraiment utile à quelqu'un pour une fois. ..

— Je comprends… mais arrête de faire cette tête-là (elle me déposa un baiser sur la joue.) Tu es encore jeune et pleine de talents qui ne demandent qu'à s'exprimer. Tu trouveras à faire ce qu'il te plaît. Maintenant même si j'ai apprécié la confiance que tu me portes en me disant tout ça, tu vas faire l'effort de raconter tout à ça ton homme… Mais en attendant... viens, on va se prendre du bon temps, poulette….

Isabelle par un procédé dont elle seule semblait avoir le secret parvenait toujours à me faire retrouver le sourire. Mon ciel mental chassé de ses nuages revêtit l'apparence de cette chaude journée. La journée en sa

compagnie passa ainsi pleine de légèreté et d'allégresse. Le soir, les mains chargées de paquets, nous nous étions dégottées un restaurant mexicain aux alentours de Châtelet. Le garçon de salle nous avait installées à l'étage dans une mezzanine qui surplombait le bar et l'espace central qui commençait déjà à se transformer en piste de danse. C'était grand et chaleureux et apparemment au vu de l'immense cactus adossé contre un pilier à l'étage inférieur ce n'était pas le genre de la maison à lésiner sur la décoration.

À la fin du repas, quelques gars sûrement échauffés par la téquila vinrent revisiter de façon grotesque la sérénade de Roméo en interpellant Isabelle depuis le bas de la salle. Isabelle ignorait totalement les appels de ces mâles qui l'invitaient à les rejoindre en bas. Elle ne dit rien, non par gêne, mais par mépris. « Laisse donc les chiens baver

et faire les beaux on ne sera pas leur friandise ce soir, lâcha Isabelle ». Le gars penaud au bout de quelques instants voyant ses charmes inefficaces sur notre belle préféra rejoindre son groupe d'amis hilares. Plus tard, on le revit retenter sa chance auprès d'un groupe de filles asiatiques dont la table bordait la piste ce qui nous fit bien rire. D'ailleurs, la piste gagnait encore un peu plus sur les tables du restaurant. Les clients qui choisissaient de partir maintenant, auraient pu voir la seconde d'après leur table disparaître, habile tour de magie d'une armée de serveur sur le qui-vive. D'autres personnes vinrent grossir le rang des danseurs. Les nouveaux venus semblaient flattés lorsque nos regards venaient croiser les leurs, mais c'était sans savoir qu'Isabelle et moi du dessus comme supérieures nous toisions et tournions en ridicule les nouveaux danseurs, bien que certains y

parviennent très bien tout seuls._Notre perchoir nous conférant une vue imprenable, nous pouvions observer à loisir cette faune gesticulante : les timides et leurs gestes flous, les sans-gênes au look et à la chorégraphie improbable, les dragueurs invétérés comme notre séducteur de tout à l'heure qui sans se démonter allait d'un groupe de filles à un autre parfois conquérant, parfois en catimini. Nous rigolions beaucoup.

Un peu calmées de nos observations, nous dégustions notre café avec Isabelle et les mots se faisaient plus rares. Tout à coup, comme si ce fut le breuvage qui lui eut inspiré une idée nouvelle, Isabelle me regarda tout à coup excitée et me dit :

— Viens, on danse ?

— Maintenant ? T'es sûre, je n'ai pas trop envie et…

Elle écouta à peine mes réticences et m'entraîna par la main vers la piste.

— Allez viens !

Une fois en bas, Isabelle provoc, ne se contenta pas de danser à mes côtés, mais m'attrapa par les hanches pour une danse loufoque. La téquila qu'on avait ingurgitée m'avait fait oublier ma gêne et après quelques temps, ce fut à mon tour de fixer le pas. La tête me tournait un peu, j'accentuais ce phénomène par jeu en la laissant tomber en arrière et en la faisant tournoyer tout en étant solidement agrippée aux épaules d'Isabelle. On rigolait toujours. Tout à coup, la musique se fit plus calme, mais nous n'étions pas prêtes à relâcher notre emprise, Isabelle vint se coller un peu plus à moi, je pouvais sentir ses

cuisses glissées contre les miennes. On jouait encore…. Les gars excités autour de nous ne nous lâchaient plus du regard, imaginant mille scénarios torrides propres à prolonger leur fantasme. Je m'en moquais… Isabelle me passa la main dans les cheveux semblant vouloir ôter une mèche qui me volait dans les yeux et finalement me dit doucement :

— Tu es belle, Laure.

Et elle m'embrassa langoureusement, laissant sa langue batifoler dans ma bouche. Mes réflexes hétérosexuels amollis, il se passa plusieurs secondes avant que je la repousse, mais sans précipitation, ne sachant plus très bien si ce qui se passait était désagréable ou non… Mon cœur se mit à battre plus vite bien malgré moi.

— Arrête… lui dis-je doucement.

— Quoi, me répondit-elle faussement naïve, je voulais seulement pimenter le rêve de ces messieurs.

Isabelle était mon amie, une drôle d'amie en vérité. Il n'y a qu'avec elle que je réussissais à m'évader pleinement et à oublier parfois les tracas qui semblaient inévitables lorsqu'on choisissait de partager la vie de Col Ravieri.

23

Je ne parlais pas beaucoup de mes sentiments à Loïc, l'un comme l'autre nous n'étions pas doués pour les épanchements du cœur ; nous pensions naïvement que l'autre trouverait ses réponses dans nos gestes silencieux. Ce n'était pas vrai. Chaque jour, faute de dialogue où le cœur se porterait à la bouche nous accumulions des tensions minuscules formées de non-dits et de demi-mots, tout ce qu'on n'osait pas se confier pour préserver le couple toujours présenté comme supérieur à la somme des bonheurs individuels. Loïc si doué pour transcrire ses sentiments par écrit, s'étouffait avec les mots d'amour. Il était loin maintenant le temps où il prenait le temps de m'écrire des textes à mon unique attention.

Le couple est une construction fragile, c'est pour cela qu'il faut deux piliers solides pour le porter… Un jour, de

la somme de nos frustrations qui ont trop fermenté jusqu'à l'explosion, naît la violence. Un gaz délétère, qui se répand dans tout l'être jusqu'à faire tout sauter… Ce jour arriva avec Loïc, c'était un mardi, et nous étions dans la cuisine de notre nouvelle maison...

On avait ce qu'on pouvait appeler une vraie maison désormais. On s'était un peu rapprochés de Paris. Ça arrangeait Loïc. Moi j'y voyais surtout l'occasion de changer, d'avoir de nouveaux projets : un nouveau travail, l'arrivée d'un enfant. J'étais encore un peu réticente face à cette dernière idée, mon corps semblait y être beaucoup plus enclin. Je n'étais plus une gamine, je n'aurais pas encore dix ans pour en faire. La faute à tous ces chérubins aux joues rebondies et aux grands yeux rieurs qui ces dernières années avaient surgi de derrière les jambes de nos amies, leur maman. J'avais envie d'un

enfant. Mais qu'en pensait Loïc ? Parfois l'idée semblait le séduire, mais il s'emballait de manière grotesque ou alors il la récusait durement, comme si cela n'était même pas quelque chose d'envisageable. Je ne crois pas qu'on avait le luxe d'attendre. L'heure n'était pas au dialogue de couple. Jean-Christophe venait manger à la maison ce soir et nous vaquions aux préparatifs du dîner. Sur le plan de travail qui formait un L je finalisais un dessert maison, tandis que Loïc dans mon dos découpait des légumes sur la desserte. Si on avait arrêté la scène ici, à ce moment précis et pratiqué un zoom arrière pour obtenir une vision d'ensemble et analyser la situation à froid, rien n'aurait pu laisser percevoir le déferlement de violence qui allait suivre. Qu'est-ce qui avait mis le feu aux poudres, quelle rustine avions-nous bien pu enlever qui laissa échapper une foule de mots opprimés. Les légumes trop

grossièrement découpés ? La gélatine de la Panna cotta qui ne prenait pas ? Je ne sais plus. Tout ce que je sais, c'est qu'en l'espace d'un instant sans crier gare, tout ce que je gardais en moi fut déballé, mais brutalement, comme un déménageur sans délicatesse qui lâche le carton de vos sentiments fragiles à vos pieds. Mes mots portés par la colère étaient déformés, tout ce que j'aurais aimé lui dire, pris dans la bile noire, devenait amer, difforme et laid. J'étais lancée, la dispute n'avait plus aucun lien avec la préparation qui nous occupait. Je ne m'arrêtais plus.

Loïc instantanément changé répliquait tout aussi durement. C'était un déchaînement de violence que notre couple n'avait jamais éprouvé. Moi-même, je me faisais peur, me découvrant prendre un plaisir sadique à démolir celui que j'aimais_; une véritable escalade de violence

s'en suivit, c'était à celui qui arriverait à blesser le plus l'autre. Dans ce jeu mortel de l'amour, ni l'un ni l'autre n'étions décidés à abandonner la lutte, je vitupérais sa mégalomanie, son immaturité, lui rappelait ses errances psychologiques, il me traitait de médiocre, stupide, cœur sans passion incapable de comprendre son talent… Tous deux, nous appuyions là où ça faisait mal, la tâche rendue d'autant plus facile que nous avions cartographié les points douloureux de l'autre…Je bouillonnais, l'idée d'attraper un couteau parmi les six posés devant moi dans leur bloc pour l'estropier, ou de lui envoyer à la tête la coupe à dessert à moitié remplie , me traversa l'esprit l'espace d'une seconde. Je tremblais presque, la paume de mes mains se couvrait d'une fine pellicule d'eau, mon corps transformé en véritable cocotte-minute. C'est Loïc, au comble de l'exaspération qui mit fin brutalement à la

dispute. Il perdit tout à coup son sang-froid et commit le geste interdit : il me gifla. Instant de flottement, tous deux figés par l'horreur, nous ne dîmes plus rien. C'était allé tellement loin… il nous avait fallu ce mouvement de violence désespéré pour que nous en prenions conscience. La limite du supportable venait d'être atteinte, celle que deux êtres qui s'aiment savent inconsciemment qu'il ne faut pas franchir, car au-delà plus rien de bon ne peut exister_pour la survie d'un couple. Loïc était désemparé, sa violence avait fondu d'un bloc, laissant la place à la peur devant ce geste inconsidéré. J'étais sous le choc, stupéfiée, la douleur était anecdotique, mais c'était si blessant, si humiliant ce geste qu'on réservait aux enfants lorsqu'on veut les punir. Je quittai la pièce précipitamment, Loïc sur mes pas… Le reste fut pathétique, chacun de nous était pris au jeu des

émotions contraires subissant les tortures de la haine et de l'amour. Loïc patienta un moment derrière la porte de la chambre, puis me rejoignit sur le lit, là où j'avais trouvé refuge. L'homme que j'aimais approcha sa main, je le repoussais, ne reconnaissant plus cette main que j'avais condamnée… à la deuxième tentative mon amour avait repris possession de tout Loïc et nous nous serrâmes le plus fort possible, comme pour presser la colère de sortir de nos corps. Si on aime se répéter que l'amour est aveugle, on oublie souvent de dire qu'il est surtout amnésique, rien n'est plus rapide que le pardon que l'on accorde à celui qu'on aime. Nous n'échangeâmes que peu de paroles à ce moment-là, nous avions à faire. Quelques instants plus tard, nous reprîmes nos activités silencieusement, mais la gêne était palpable entre nous, même quand Jean-Christophe peu de temps après fit son

arrivée. Je revivais ces terribles évènements dans le secret de mon mental.

La présence de Jean-Christophe m'insupportait encore plus, lorsque lui, si balourd, débarquait dans une atmosphère tissée de choses si fragiles. Nous devions sauver les apparences, mettre nos rancœurs de côté pour que la comédie sociale puisse continuer à être jouée. Il y a des couples parfois qui ne s'aiment plus, mais qui continuent à aimer l'idée qu'ils représentent, trouvant encore séduisante la face sans aspérités qu'ils livrent aux autres. Costume noir, bouteille de vin rouge à la main, fleurs dans l'autre, l'attitude de Jean-Christophe paraissait si fausse et attendue. On s'installa sur la table basse du salon où avaient été disposés différents amuse-bouche. Entre deux tomates cerises, la conversation

peinant, Jean-Christophe prit les devants, car nous étions encore bloqués par nos récentes émotions

— Alors mon Lolo, ça avance ce dernier livre ? demanda-t-il à Loïc.

Loïc n'avait pas le cœur à répondre, ce dernier arraché, gisait quelque part sur le carrelage de la cuisine.

Jean-Christophe comprit rapidement qu'il y avait de l'eau dans le gaz et ne se fit pas prier pour le faire remarquer avec son absence de tact habituelle :

— Et alors vous en tirez une tête, nous dit-il qu'est-ce qui se passe les amoureux… Vous boudez ?

Ce fut Loïc qui se saisit de la réponse, mais éluda la question en bottant en touche, jugeant inutile d'ajouter de la vulgarité à la sienne. Nos disputes nous appartenaient,

cela aurait été mal placé de les lui faire partager, ~~surtout à lui.~~ Loïc connaissait la réserve que j'émettais à son égard :

> — Non rien, ne t'inquiète pas, une petite brouille de couple…

Jean-Christophe parut tranquillisé par cette réponse et ne revînt pas sur le sujet. Dans le fond, il s'en foutait… Il trouva là l'opportunité de revenir au sujet qui l'inquiétait vraiment :

> — Bien, je ne voudrais pas que mon écrivain préféré soit troublé par quoi que ce soit… Tu sais que ton public commence à se languir de toi, ajouta-t-il, frappant du poing Loïc sur l'épaule dans un geste supposé de grande camaraderie.

Loïc précisa les corrections qu'il voulait apporter sur le dernier texte qu'il venait d'envoyer. Des ajouts qui lui paraissaient essentiels. Il commença à expliquer chapitre par chapitre la nature de ceux-ci. Mais en parlant avec son éditeur, il sentit rapidement le malaise ce qui lui inspira sûrement sa question suivante.

— Rassure-moi, tu l'as lu le texte, je ne suis pas sûr que tu me suives là ?

D'habitude Loïc était moins frontal avec Jean-Christophe. Il était encore chargé émotionnellement à cause de notre dispute, je crois.

— Bon d'accord, allez j'avoue, non… Tu m'as piégé, mais je te fais confiance, c'est toi l'écrivain de nous deux, hein ?

Cette pirouette sur fond de flatterie ne convainquit pas Loïc. Je le savais rien qu'en le regardant qu'il était piqué au vif et je redoutais toujours les colères de Loïc…

— OK… Donc ça ne t'intéresse pas ce que je fais ? reprit Loïc.

Tout pouvait déraper à partir de maintenant, je voyais déjà notre dîner voler en éclats. Jean-Christophe s'empêtrait ce qui n'était pas pour rassurer l'écrivain :

— Attends Loïc , ce n'est pas si grave, si ? Allez, tu es un auteur qui peut se permettre de poser son nom sur n'importe quel texte et les gens achètent. Tu ne vas pas nous faire la ritournelle de l'écrivain drapé dans sa vertu. Il y a du business derrière, tu te souviens. Ce n'est pas que de la littérature…

— Moi, j'aime ça la littérature, répondit Loïc âcre.

— Non, mais allez, tu vois ce que je veux dire, merde tu me gênes là… Écoute… je me suis emporté…

Jean-Christophe se cacha derrière un rire qu'il maîtrisait finalement mal. À cet instant, je sus que le point de non-retour était consumé entre Loïc et Jean-Christophe, car s'il y avait bien une chose dont Loïc ne se fichait pas, c'était bien de la littérature. Il l'avait parfois mal pratiquée, mais dans le fond rien n'avait changé pour lui. Loïc était né et mourrait pour écrire des livres, il s'en était convaincu et n'avait voulu que ça, on parlait ici d'une résolution de toute une vie, d'une discipline pour laquelle il s'était donné corps et âme.

Loïc dévisagea brièvement Jean-Christophe avec mépris. Ce jour-là, il sembla prendre conscience d'une

chose : il avait trahi son rêve et s'était laissé trahir ; Loïc ne rêvait ni ~~à~~ l'argent, ni à la célébrité… tout cela était du bonus : il restait un idéaliste qui poursuivait toujours un songe et son rêve s'était laissé piégé dans une réalité grossière vendue à Col. Pas de variations, pas de concessions , il n'y avait finalement qu'une façon possible d'exercer son art, celle de l'idéal, le sien. Loïc comprit à quel point il avait été trompé. Il garda le silence et jeta à Jean-Christophe un regard noir que je lui connaissais bien.

— Allez Loïc, je suis un con, on oublie ? reprit cette fois Jean-Christophe mal à l'aise. On travaille tous beaucoup, on est tous un peu fatigués et sous tension ce soir. Détendons-nous. Tiens, ça fait combien de temps que vous n'avez pas pris de vacances les amoureux ; je vous fais partir au frais

de la maison, dites-moi où ? dit Jean-Christophe pathétiquement.

Loïc répondit peu de choses, préférant garder le plus gros des reproches pour lui... Une attitude qui permit d'éviter l'esclandre et que cette soirée finisse dans l'animosité la plus totale.

Loïc accepta l'idée des vacances, mais pas celles proposées par Jean-Christophe… Quelques semaines plus tard, la presse spécialisée relaterait la rupture de Col Ravieri avec son éditeur historique pour cause de différend artistique… Il ne s'agissait plus de jouer, mais d'écrire. Loïc forcerait Col à le faire encore mieux qu'avant, unifiant leurs forces si besoin.

Le dîner fut interrompu bizarrement tôt et Jean-Christophe ne se fit pas prier pour partir aux premiers signes de fatigue que nous donnâmes, ce qui compte tenu

de la situation, n'était pas du luxe. Il fallait mettre un terme à cette mascarade et ne pas la continuer au-delà du raisonnable, il le savait tout autant que nous le savions.

Jusqu'à ce que nous eûmes fini de débarrasser les restes du repas, nous n'échangeâmes pas un mot avec Loïc. Notre façon de faire traîner les choses laissait pourtant deviner que nous allions avoir une discussion, mais je crois qu'on cherchait tous deux à savoir comment l'amorcer. Finalement ce fut devant le canapé, la télé allumée que je risquais cette question :

— Tu veux qu'on parle ?

J'étais blottie contre lui, c'est sans le regarder que j'avais posé cette question toute rhétorique ; il fallait qu'on parle. À mon grand étonnement, Loïc se saisit de cette main tendue et commença à se délaisser de mots

difficiles. Ils les adressaient au mur ; dans mes yeux il y aurait eu bien trop d'émotions pour lui.

— Je crois que je me suis trompé, j'ai fait des erreurs avec tout le monde et surtout avec toi. Je suis conscient de t'avoir délaissée et je m'excuse. Parfois je ne me sentais pas à ma place, comme si j'avais usurpé le rêve d'un autre…

Je l'écoutais parler, troublée, en proie à l'émotion de mots que j'avais si rarement entendus dans sa bouche. J'étais soulagée, mais un peu apeurée, car son discours accueillait aussi d'autres mots, des mots connotés dans notre histoire personnelle qui avaient plus tôt servi à décrire la fragilité de Loïc. Je pris la parole à mon tour.

— Je ne te reproche rien, je suis heureuse pour toi bien évidemment. Mais parfois je me suis sentie si

insignifiante à côté de toi ; et puis ça a pris tellement de place dans ta vie, tout ça, qu'on dirait que c'est passé avant nous, avant moi…

Il acquiesça gravement de la tête, je ne voyais pas ses yeux, mais je les devinais pâles et humides. Un ange passa…

— Je t'aime…

— Moi aussi je t'aime…

Ces mots magiques, qu'on ne gaspillait jamais, rares et précieux, agirent comme la pommade pour nos plaies au cœur. La rancœur vieillie dans nos ventres fut instantanément balayée. Nous parlâmes encore un peu.

Nous avions ce soir-là décidé de reprendre nos destins en main, ensemble, pour vivre pleinement, même si nous

ne savions pas précisément ce que ça voulait dire, seulement que ça impliquait que tous deux devions regarder dans la même direction.

Depuis la déferlante Col Ravieri, nous n'avions pas pris réellement le temps de nous retrouver à deux. Nous devions calmer le jeu, penser à nous, si notre désir profond c'était de sauver notre couple. Dire que je me pensais indispensable à sa vie… Je voulais qu'on ajuste notre regard au monde, tandis que lui persistait à vouloir plier le monde à son regard.

Nous étions apaisés, mais chacun en avait gardé un peu pour soi, parce que même au sein d'un couple des choses doivent demeurer inavouables, ne serait-ce que pour que la magie opère, car on aime aimer.

24

Loïc était un homme qui avait toujours su vivre avec ses contradictions. Je l'aimais comme ça, c'était peut-être d'ailleurs la première de mes propres contradictions. Il n'avait pas le goût des voyages. Chose étonnante, alors que par ailleurs il faisait preuve d'une curiosité hors-norme, l'autre le laissait indifférent, il n'était pas curieux de rencontrer d'autres cultures, d'autres personnes... Je me plaisais à croire que c'était parce qu'il voyageait dans son esprit… La vérité était bien plus prosaïque… Loïc était toujours très mal à l'aise en dehors de sa zone de confort, toute sa vie il n'avait été qu'un enfant perdu dans un monde trop vaste. Il pouvait continuer à tricher, à montrer le contraire, c'était là sa vraie nature. Il avait créé son petit monde idéal. Une sphère sur mesure qu'il avait aménagée pour lui et quelques rares familiers.

Compatissant, généreux, il l'était avec tous ses amis, ses livres portaient aux nues toutes les vertus, tous les idéaux, mais une fois le livre fermé ne restait qu'un auteur désabusé qui avait perdu ses dernières illusions sur le genre humain… Loïc ne laissant qu'une simple bouteille à la mer, de belles idées prêtes à saisir… Loïc, ce n'était pas un homme d'action. Pour les grandes choses, comme pour les petites, il avait une force d'inertie terrible, il préférait disserter et écrire plutôt qu'agir, comme s'il avait à peine conscience de faire partie de ce monde.

Ce grand anxieux avait d'ailleurs peur de l'avion, ce qui compliqua grandement nos recherches lorsque nous voulûmes trouver une destination pour le voyage en amoureux qu'on espérait tant. C'était difficile, nombre de nos recherches manquèrent de finirent en batailles

rangées. Heureusement, peu avant le mois de mai, Loïc vint me trouver dans le salon dissimulant une pochette dans son dos, un sourire jusqu'aux oreilles ; elle contenait la description sur papier, brochures, réservations… de notre séjour à venir. Dès que je l'eus en main, ma première lecture suffit à balayer définitivement mes rêves d'exotisme… Notre petit week-end en amoureux allait se tenir à moins de deux heures de Paris, mais il paraissait si content. Il ne cessa de me répéter qu'il « s'occuperait de tout ». Il avait dégotté une location de charme en pleine campagne, on visiterait des caves, on se ferait de bons restos…. Le clou du séjour, était un baptême de saut parachute. J'en rêvais depuis des années. C'était simple, mais ça suffisait à me rendre heureuse.

Le flic m'avait écouté en silence tout au long de mon discours. Il continuait à m'étudier et comme un gros chat allait bientôt sortir les griffes. J'étais préparée à cela.

Je lui avais parlé longtemps de Loïc. Le flic avait pu se faire une idée du personnage, mais il passerait à côté de la personne. Les livres, il faut les lire, les personnes il faut vivre avec pour les connaître et encore plus pour les aimer. J'avais aimé Loïc, lui avait offert mes plus belles années.

La simple évocation du passé avait suffi à raviver en moi de profonds sentiments, de ceux que je croyais éteints depuis longtemps déjà. Ma volonté s'était affermie comme si elle avait durcie en plongeant dans de ce feu bouillonnant. L'histoire ne devait pas s'arrêter là.

Deuxième partie : rêve et réalité

1

La route se fit sans mal pour nous rendre dans l'Yonne, là où se trouvait notre location. Le village était tout simplement pittoresque, ce mot charmant qu'on utilise parfois avec ironie pour désigner les contrées ennuyeuses. Il avait un charme discret qu'il semblait vouloir à tout prix conserver tant son accès paraissait difficile. En quittant l'autoroute, les voies ne firent que se rétrécir tout comme le marquage au sol qui passé un dernier virage finit tout simplement par disparaître. Après 40 minutes à sillonner le bocage, à suivre ce gentil relief, la route devint étroite et donnait l'impression d'avoir forcé le passage dans un étau de végétation. J'admis rapidement que c'était justement un peu trop pittoresque

à mon goût ; les murs de pierre des bâtiments environnants semblaient se désagréger. L'enduit tombait ailleurs découvrant des chairs impudiques, ici un linteau gonflé et noir, partout du gris, l'haleine d'un_monde essoufflé qui aurait érodé les murs. On avança encore, on passa devant un vieux hangar dont la palissade qui le protégeait laissait entrevoir quelques machines agricoles qui semblaient lancer des SOS de leurs bras décharnés. Le ciel maintenant était couvert de nuages, procurant ce malaise inexplicable qui survient parfois dans les endroits isolés quand la pluie menace. Enfin la maison de notre séjour parut.

Elle tranchait dans le décor, elle était magnifique, un ancien corps de ferme massif et tout en longueur, d'une beauté brute avec ses bois roux aux portes et fenêtres et sa façade en pierre taillée. Même les mousses jaunes qui

recouvraient les chapiteaux des colonnes du portail apportaient leur contribution dans ce tableau de maître, l'alliance subtile du minéral et du végétal, renouvelée encore par la vigne vierge qui semblait faire des assouplissements autour de la porte. Le plus beau restait la porte charretière en chêne qui protégeait l'entrée de ce qui avait dû être l'ancienne grange. On gara la voiture au milieu de la cour parsemée de graviers. Excités comme des gosses, on exerça notre curiosité dans tous les coins et recoins de la maison. La bâtisse se savait superbe, vieille coquette, et accueillait non sans fierté nos cris d'enthousiasme. On allait de surprise en surprise : les meubles rustiques, la cheminée, la bibliothèque dont Loïc eut du mal à décoller, une niche creusée dans tout un pan de mur, aménagé d'épaisses planches qui donnaient pourtant l'impression de fléchir sous le poids

d’imposants volumes. Notre véritable coup de cœur, fut l’escalier en colimaçon dissimulé, dans ce que nous prîmes tout d'abord pour un placard : un passage secret. Voilà qui nous ramenait encore un peu plus dans le monde de l’enfance, c’est en pouffant de rire, accompagnés par les chants improvisés de Loïc aux sonorités vaguement guerrières que nous nous engouffrâmes par cette porte dérobée. L’étage supérieur, sous les combles, se voulait plus moderne, mais une partie de l’ancienne charpente avec été conservée, ce qui donnait beaucoup de charme à la pièce instaurant un joli contraste entre les murs couverts d’un enduit blanc et le bois laqué. Il y avait ici encore trois pièces : une salle de billard, une chambre, une salle de bain… et en faisant le tour de celle-ci nous découvrîmes bon nombre d’équipements que les premiers propriétaires des lieux

n’auraient pu soupçonner notamment cette superbe baignoire d’angle. Loïc y prêta moins d’attention qu’à la bibliothèque, mais moi j’étais aux anges.

Nous arrêtâmes la visite là et commençâmes à proprement parler notre installation tout en nous répétant à l'envi que nous ne manquerions pas de place dans ce château… C’était un parfait nid d’amour. Une fois notre installation terminée, n’étant ni l’un ni l’autre motivés à l’idée de reprendre la voiture, nous choisîmes un coin qui nous fut agréable dans cette maison qui en comptait tant. Nous passâmes la soirée emmitouflés et amoureux.

Le lendemain matin, je fus réveillée la première. J’avais laissé Loïc dans les limbes du sommeil, lorsque je lui avais demandé s’il descendait, je n’avais obtenu pour seule réponse de sa part qu’un vague grognement… Je m’étais rendue seule dans la cuisine. Je jetais un œil

dehors en passant : le temps semblait vouloir revenir au beau. Ce qui me décida quelques instants après à vouloir finir mon café dehors. Je m'installais sur un banc offert à un calme paysage. La sérénité des lieux comme par un phénomène d'assimilation semblait me gagner à mon tour comme si mes préoccupations avaient pu s'envoler, fuir mes pensées, aspirées dans ce paysage rectiligne et sans fin qui s'étendait devant moi.

Je quittai quelques minutes plus tard mon siège espérant y avoir déposé plus que mon ombre légère. En me relevant, je remarquai sur le pignon de la maison un petit appentis qui avait échappé à notre inspection lors de notre arrivée la veille. Sûrement un petit débarras, me dis-je en appréciant le caractère vétuste de la construction. Des caisses marquées au feutre, une patère d'outils, des pots remplis de liquides plus ou moins

suspects rien de bien intéressant, hormis peut-être ces vélos posés pêle-mêle sur le mur comme prisonniers d'un assemblage inextricable de métal. Je me penchai sur les bicyclettes pour mieux les observer lorsque je sentis un contact glacé au niveau de mes hanches, je hurlai et au vu du faible volume des lieux, manquai me fracturer le crâne contre le toit. Je fis volte-face pour me retrouver face à Loïc hilare… Ne m'ayant pas trouvé dans la cuisine, il était parti à ma recherche, m'expliqua-t-il entre deux salves de rires. Je le frappai sur l'épaule, lui dit qu'il n'était qu'un sombre idiot…

— J'ai manqué avoir une crise cardiaque ; lui dis-je

— Oh n'exagère pas…

Je voulais ma revanche :

— Tu pourrais t'habiller, ce que tu as montré n'est pas très impressionnant de toute façon. Il fait pas si froid il me semble.

Il était en caleçon.

Il ne s'avoua pas vaincu :

— Et ça t'en penses quoi ? dit-il en me montrant ses fesses…

Je rigolais tout en lui lançant de fausses invectives. Il revint à la charge en me demandant ce que je faisais dans ce petit coin perdu et isolé… Sa libido, comme ses envies d'écrire étaient toujours plus déchaînées le matin. Ce qui m'avait amené à penser que l'écriture c'était aussi une forme de sexualité pour lui…

« Arrête, tu veux ! », lui-dis alors qu'il avait cherché à m'agripper un sein.

Nous nous taquinâmes encore un peu… « Va prendre une douche froide et on ira faire du vélo ça va calmer tes ardeurs… ». Je trouvais la journée pas mal pour une excursion.

On sortit du local un vélo rouge et un cuivré qui semblaient en meilleur état que les autres. De vieux Peugeot qui nous parurent plus âgés que nous, mais aussi irrésistiblement élégants, apanage d'un charme désuet, avec leur grosse selle épaisse et leur guidon en cornes de vaches. On les avança sur l'herbe, on plaça sur la béquille ces honorables bicyclettes. Loïc regarda les freins, palpa les pneus et la chaîne faisant mine de s'y connaître ; rien de suspect ne sembla lui sauter aux yeux, en tous cas, rien qui aurait pu nous empêcher d'enfourcher les antiques bécanes, ce qui dut soulager quelque part Loïc. Loïc n'était pas un grand sportif,

encore moins un amateur de la petite reine, mais j'aimais bien ses tentatives… Il me faisait rire quand il faisait un peu d'esbroufe pour maintenir à flot et à moindres frais une virilité que les hommes croyaient trop souvent insultée. Dès qu'un domaine se voulait vaguement masculin, il déboulait plein de fierté répondant à cet appel antique du partage des tâches, voulant m'impressionner pour un résultat qui ne m'impressionnait pas toujours. J'aimais bien l'embêter à ce sujet. Il continuait son numéro pour lui et pour moi :

> — Bon ça me parait pas mal, j'imagine qu'après un petit coup de pompe, une bonne vidange, le changement de la tête de delco, on devrait pouvoir en faire quelque chose… Elle veut le récupérer pour quelle heure la petite dame ?

C’était à se demander si lui, parfois si sombre, n’avait pas trouvé dans le rire une sorte d’exutoire. Il en déployait des ruses pour évacuer les noirceurs de son âme, pour compenser cet air grave et cette mélancolie que je lui avais vus tant de fois arborer. Soit il avait 100 ans, soit il en avait 6…

Devant les gens, il n’était souvent qu’en représentation, il jouait un spectacle dans lequel il était drôle et brillant, mais une fois seul, une fois qu’il regagnait les coulisses, quittait le masque, il redevenait juste Loïc si triste, presque misérable… La joie n’occupait qu’une scène ou deux dans la tragi-comédie de sa vie… On décida de partir en balade en fin de matinée, une fois qu’on aurait acheté le pique-nique du midi.

Seulement deux heures venaient de passer, je me fustigeais déjà de lui avoir fait cette proposition. Moi qui pensais que tout était plat dans ce fichu pays ! Loïc n'était pas ce sportif aux muscles saillants auquel pouvaient rêver certaines femmes, mais si je m'étais si facilement accommodée de la situation, c'est que je n'étais pas exactement non plus Jeannie Longo! Je râlais et suais, gravissant une côte qui me paraissait interminable tandis que Loïc l'air de rien s'était déjà hissé à son sommet et venait maintenant de disparaître dans un bois. Il ne m'attendait même pas ! Je pédalais maintenant au ralenti, les mollets déjà rendus douloureux par l'effort. Quand je pénétrai enfin dans la forêt, j'avais déjà capitulé depuis plusieurs mètres et mon vélo, monture docile, crânait à mes côtés, content de m'avoir si facilement désarçonnée. Je le poussais et trouvais encore

l'exercice pénible… Je fis une halte et constatai déjà un peu agacée que Loïc n'était pas dans les parages, ce qui n'arrangea en rien mon ressentiment initial. Le bout de forêt semblait lugubre, la lumière paraissait à peine filtrer entre les arbres comme si de leurs branches tentaculaires ils cherchaient à protéger quelques terribles secrets… Les fourrées du bas-côté participaient à ce camouflage, des murs qui paraissaient infranchissables faits d'une végétation embrouillée. La route s'était tordue dans un long virage qui n'en finissait pas. Je ne distinguais toujours pas le sommet. Il faisait plus frais ici, je venais de passer de la lumière à l'ombre, mais outre la température, c'est l'environnement qui me paraissait glacial, j'eus alors comme un mauvais pressentiment sans pouvoir pour autant en deviner précisément la nature. Trop de mauvais films d'horreur assurément… Enfin, la

route reprit sa position initiale. Une épée longiligne prise dans son fourreau de verdure, elle semblait maintenant vouloir résister à cette nature omniprésente, qui la menaçait de chaque côté. Je passai devant un enclos en mauvais état. Ses piquets de bois s'affaissaient par endroits, le fil barbelé qui les entourait, déformé outre mesure, menaçait de s'écraser sur le sol. On aurait bien eu du mal à contenir des bêtes ici. L'enclos était vide, seul un abreuvoir occupait le grand espace dans lequel étaient venues pourrir des centaines de feuilles. Le fond de l'enclos, des centaines de mètres au loin, s'ouvrait sur une étendue de terre cultivable arrosée par un honnête soleil. Cette vision me rassura, j'oubliai rapidement la sensation de malaise qui m'avait envahie en pénétrant à l'orée du bois.

Je parcourai quelques mètres encore à cette allure

prudente quand je vis Loïc et la maison. Ce me fit l'effet d'une apparition fantomatique, j'en eus presque un sursaut. L'instant d'avant, alors que je regardais au loin, j'avais eu l'impression de ne rien avoir vu d'autre que l'interminable route.

Loïc était debout, son vélo couché sur le sol, il fixait le bâtiment avec attention. La scène me parut troublante, car déjà la maison était surprenante du seul fait de son existence en ce lieu où la nature semblait avoir fait reculer l'homme. Cette cohabitation en devenait suspecte. La maison tout comme la route avaient été recrachées par la nature gloutonne. Pourquoi ? Ici, on n'imaginait que des maisons de contes de fées, chaumières de sorcières ou huttes d'ogres... Je posai mon vélo sur le peu d'herbe du bas-côté et enjambai le petit fossé qui me séparait de Loïc. Il semblait fasciné par ce

qu'il voyait, ne se retourna même pas lorsque j'arrivai à sa hauteur. J'avais oublié ma rancœur contre lui, d'une manière assez bizarre, elle s'était mutée en une sorte de sourde inquiétude. Comme s'il y avait une menace ici. Je regardai à mon tour la maison. C'est son jardin qui attira en premier mon attention. Lui aussi semblait avoir cédé au chaos de la nature qui l'entourait. L'herbe avait atteint des proportions inquiétantes et d'autres espèces venues squatter les lieux atteignaient presque un mètre dans certains coins. Les arbustes qu'on imaginait autrefois si sages semblaient atteints de gigantisme, prenant leur aise en laissant courir leurs branches dans toutes les directions comme un interminable étirement. C'était un désordre végétal des plus confus. Au milieu du jardin, un arbuste, sorte de conifère très bas et très ramifié, semblait bien décidé à avaler tout le sol…

— Elle est belle, non ?

Loïc, sans vraiment se retourner, venait de m'adresser la parole.

— Oui, il faudrait faire un peu de jardinage peut-être… lui répondis-je narquoise.

— Je ne sais pas… moi je trouve ça joli… chaotique… mais joli. Le chaos c'est comme une forme particulière d'ordre… L'ordre c'est une forme précise, c'est triste et sans imagination, alors que le chaos il y a tellement de potentiel…

Plutôt effronté, Loïc s'était approché jusqu'à monter sur un petit muret qui fournissait un socle à une barrière à claire-voie. Au vu de l'état d'abandon du jardin, je me dis que nous ne risquions pas d'offusquer le propriétaire. Je rejoignis Loïc sur son perchoir. La maison semblait avoir

son histoire. Elle avait dû être ce genre de maison qu'on habitait deux trois fois dans l'année pour se mettre au vert avec toute sa petite famille. Mais les enfants avaient grandi et sûrement trouvé l'idée moins séduisante de s'enterrer dans ce coin isolé ; le père et la mère continuèrent à y aller alors coûte que coûte. L'âge arrivant, ils ne parvinrent plus à s'occuper seuls de leur bien, de tout cet espace… À leur décès, les gosses devenus adultes, ne se battirent pas pour en hériter et perpétuer cette longue tradition familiale… Il y avait quelque chose de profondément triste entre ces murs, mais on pouvait y lire ou imaginer en filigrane tant de belles choses… Je la regardais et comprenais ceux qui avaient pu aimer cette bâtisse tendrement. On devinait les efforts tout au long des années qui avaient été entrepris pour faire vivre et évoluer cette maison qui n'avait dû

être au commencement qu'un refuge de paysan. Les ruptures de style étaient là pour en témoigner. L'unité semblait venir d'ailleurs, d'une manière transcendante, comme une sorte d'hommage que se seraient rendu les générations. Je la scrutais maintenant en détail : il y avait une rangée de thuyas sur la gauche qui débordait sur une allée de graviers blancs menant à une porte de garage. C'était une maison de plain-pied solide et fière, c'est à peine si elle acceptait que ses pierres soient envahies par de folles plantes grimpantes. Il y avait un long porche, sur lequel était accrochée une vieille lanterne, celui-ci constituait une belle avancée dont toute une partie était partiellement fermée par d'imposantes pièces de bois placées à la verticale. Dans le jardin, on devinait un petit réverbère, sa cage de verre était jaunie, mais son chapeau de métal demeurait étonnamment brillant, ça me rappelait

l'image de vieux faubourgs parisiens par une nuit de crime… Au bord de l'enceinte, à l'extrémité gauche, on devinait un imposant conifère véritable géant aux mille bras qui gardait la maison et semblait à lui seul tenir en respect l'ensemble de la végétation environnante.

Je ne sais pas si on peut sérieusement tomber amoureux d'une maison, mais je me rendis compte bien plus tard que Loïc était bel et bien tombé dans les filets de cette modeste bâtisse engoncée dans sa gaine de verdure. Elle résonnait d'un écho particulier en lui, s'accordant sur le diapason de ses sentiments intérieurs ; le sauvage comme l'exaltation d'une liberté bafouée, la solitude et l'obscurité comme le reflet de la turpitude de son âme… Sans partager la ferveur de Loïc, je la trouvais belle aussi, mais je me méfiais d'elle, elle avait la beauté du diable, belle, mais dangereuse.« Regarde !», me dit-Loïc,

avec tout à coup de l'excitation dans la voix, en me désignant une pancarte posée à cheval sur la barrière à l'extrémité gauche sous l'incroyable arbre. « À vendre », déchiffrai-je…

— On l'achète ? Proposa Loïc en rigolant.

— Allez ! lui répondis-je me hissant à la hauteur de son nouveau jeu.

Gentil délire de couple, nous passâmes quelques minutes à mener une surenchère de provocations loufoques à savoir qui de nous deux était le plus prêt à acheter cette maison. Le jeu s'essouffla de lui-même, nous finîmes par nous asseoir contre le petit muret pour pique-niquer. Le soleil, haut dans le ciel, s'était enfin décidé à arroser cette terre oubliée des astres. J'étais pleinement dans l'instant, aucun bruit ne venait parasiter la toile de mes pensées, l'angoisse m'avait définitivement

quittée. Loïc déballa les provisions qu'il avait entassées dans son sac à dos, nous nous mîmes à manger de bon appétit. Je regardai mon homme, lui aussi semblait sous l'influence d'une joie entière. J'ai souvent remarqué que la nature lui faisait beaucoup de bien, il paraissait toujours plus apaisé déambulant entre les arbres, comme s'ils parvenaient à rayer pour un temps les quelques mauvaises expériences qu'il avait accumulées sur son C.V. existentiel. Loïc restait, Col, l'écrivain antipathique centré sur son moi, était évacué….

Notre repas terminé, nous nous remîmes rapidement en selle. Avant de partir, Loïc jeta un dernier regard derrière lui, ses yeux exprimaient le regret, ce sentiment qui arrive quand on s'engage sur le chemin opposé à son destin dans un monde où la confusion règne. Au bout de cent mètres, nous croisâmes une autre habitation, une

sorte de chalet gardé par un portail à la peinture écaillée. Nous continuâmes sans nous arrêter, cette fois aucune magie particulière n'était sortie des lieux. Nous finîmes notre ballade un peu après 16 h, j'étais exténuée. Nous ne parlâmes plus de la mystérieuse maison jusqu'au lendemain…

2

Le lendemain, j'avais obtenu de Loïc qu'il m'accompagne dans une des villes à proximité de notre lieu de villégiature. C'était un jour de marché, j'étais toujours à l'affût de quelques pièces d'artisanat propres à embellir notre intérieur. Lorsque je rappelai à Loïc sa promesse, il maugréa un peu, mais résigné, s'exécuta finalement. Ce séjour avait été placé sous le signe de notre amour, rien n'aurait pu m'être refusé. Je dois avouer que j'en profitais un peu. On partit vers 10h du matin et arrivés sur place, faute de trouver une place convenable, on dut se garer à plusieurs centaines de mètres du centre où se tenaient les nombreux exposants. En fin de compte nous ne regrettâmes pas notre choix, en nous aventurant dans les rues étroites de la petite ville, nous eûmes la joie de découvrir quelques curiosités :

maisons aux murs roses, à colombages et une intrigante et minuscule fontaine écrasée entre deux murs. Lorsqu'on débarqua enfin au milieu des stands du marché, une foule compacte avait pris place dans les allées ce qui nous laissa penser que l'évènement avait une portée bien plus grande que ce qu'on avait pu croire, la manifestation gagnait toutes les rues avoisinantes et même les commerçants à demeure profitaient de cette manne pour étendre leurs vitrines sur les trottoirs. C'était charmant et nous trouvâmes rapidement notre place dans ce petit monde effervescent où les exposants mués en véritables bateleurs tentaient d'attirer le flot tumultueux de touristes sur leurs écueils. J'aimais le charme de la province, là où une foule ne semble jamais hostile_et où le temps semble moins préoccupé à courir et aime à badauder; la météo, j'en étais persuadée concourrait à

embellir ce tableau elle qui était devenue ce peintre habile pour donner les plus belles couleurs aux gens.

Je perdis Loïc au premier marchand qui faisait étalage de livres… Collectionneur impulsif, sa passion pour les livres ne s'était jamais démentie au fil des années, il en faisait accumulation, attaché à l'objet lui-même aussi bien qu'aux précieux savoirs qu'ils renfermaient. Les bibliothèques de la maison avaient l'allure de vitrine dans lequel Loïc aimait exposer ses trophées un peu à la manière d'un tableau de chasse. On en comptait 3 dans le seul bureau, Loïc y gardait religieusement des centaines de livres, toutes sortes de livres, mais on n'y trouvait pas d'incunables ni de livres à la reliure exagérée, mais des pièces diverses et variées qui par leur disparité, donnaient une vraie valeur à l'ensemble. Enfin, c'est ce que disait

Loïc, car pour ma part, je n'aurais rien eu contre l'idée de me séparer de quelques ouvrages : les minuscules, les jaunis, ceux qui n'avait plus rien à offrir, vidés de leur moelle et redevenus inutiles bouts de bois. Loïc disait que tous étaient importants, que chacun avait contribué à une avancée d'un pas sur le chemin de sa vie d'auteur. C'était un hommage qu'il leur rendait et les bibliothèques devenaient ce genre d'autel où étaient vénérés les os de vieux anciens. « Un livre est capable de nous bouleverser, disait Loïc » et c'est bien le seul critère qu'il retenait pour juger de la qualité d'un ouvrage ; cette charge émotionnelle que l'ouvrage laisse dans l'esprit de son lecteur une fois le livre refermé. J'avais observé le phénomène plus d'une fois s'opérer chez Loïc, cette secousse intellectuelle qui survient parfois lorsqu'on achève une lecture, lorsqu'on a encore le livre en main,

que notre regard plane au loin, qu'on est comme pétrifié. C'est l'instant où l'on savoure l'enseignement délivré, la pause devient un état nécessaire ; le traitement de l'information devient mécaniquement plus long, car on se trouve face à quelque chose de nouveau et d'unique. Parfois la baffe était si forte chez Loïc qu'il m'exprimait la sensation de passer à une réalité supérieure comme si son esprit s'élevait d'un cran et que tout à coup un nouvel univers s'ouvrait à lui. Une bonne lecture constituait un plaisir parfait pour Loïc.Il voulait des livres qui lui ressemblent… Je n'ai jamais trop compris ce qu'il voulait dire par là… Des fois je le voyais s'agiter frénétiquement devant sa bibliothèque et en sortir précipitamment des livres selon une logique qui m'échappait. Il les posait en tas. « Je peux les jeter, lui

demandais-je ». Il s'en offusquait, Loïc n'avait jamais jeté un seul livre. On les mit à la cave.

Il y en eut beaucoup de livres qui par bouleversement successif avaient amorcé la naissance de Col. Loïc avait un respect profond pour les livres. Il en voulait toujours plus. Je m'imaginais des fois le faire interdire de librairie comme certains se font interdire de casino…. Dans la maison, il n'y en avait que pour lui et ses livres et plus d'une fois on s'était engueulé pour l'ajout d'une énième bibliothèque… Il ne se disait pas matérialiste, les livres c'était l'exception. Parfois je me disais que ça devait bien le faire chier qu'on vive décemment et qu'il aurait sûrement préféré troquer son confort contre une vie décousue de bohème ou d'artiste. Il s'aimait crève-la-dalle, jouait l'original, jamais trop bien soigné, affichant un mépris pour les choses matérielles et puis insistait

pour s'acheter une télé plasma hors de prix…

Je partis flâner et retrouvai Loïc une demi-heure plus tard un sac plastique à la main. On se mit à comparer nos trouvailles. Le sac de Loïc comptait une dizaine de livres… Nous continuâmes ensemble, cette fois sur une grande rue pavée ornée de larges jardinières dans l'espoir de trouver de quoi nous restaurer pendant que Loïc me détaillait chaque ouvrage qu'il venait d'acheter. En chemin, nous fûmes accostés par un touriste ventripotent en short et chemise saumon qui crut reconnaître Loïc, mais qui malheureusement le confondait avec un candidat de jeu télé. Loïc, d'humeur badine, lui dit avoir loupé la finale de peu, mais surtout parce que la production avait triché… Le gars fit part de son indignation bruyamment.

Nous laissâmes finalement l'aficionado derrière nous et

continuâmes plus avant jusqu'à ce que Loïc s'arrête cette fois devant une agence immobilière. Je ne sais pas comment il réussit à me convaincre, mais moins de deux minutes plus tard nous pénétrions ensemble dans l'agence pour faire face à un jeune homme très soigné qui nous accueillit obséquieusement. Nous nous présentâmes à lui comme des acheteurs potentiels pour une maison que nous avions repérée le matin même... Une demi-heure après on ressortait de la boutique et la discussion qui avait commencé à trois si sobrement devenait bien plus animée dans l'intimité de notre couple.

La maison dans les bois qui nous avait tant impressionnés se trouvait dans la vitrine de l'agence, pour Loïc c'était un signe. Il avait insisté pour qu'on entre et avait insisté pour qu'on prenne ce rendez-vous.

Visiter des maisons avait été un jeu pour nous pendant des années, on aimait plus jeunes se présenter chez les gens en tant qu'acheteurs potentiels, regarder, toiser, fureter ; parce qu'au final on en est tous réduits à ça : la curiosité. Nous en sympathiques voyeurs on ne se lassait pas de ces instantanés volés dans l'intimité des autres. Loïc disait que ces moments volés l'inspiraient pour ses livres… On ne repartait jamais avec une promesse de vente, au mieux, des idées de déco, au pire, des fous rires qu'on gardait en poche jusqu'à ce que l'on quitte les lieux.

Loïc était manipulateur. Il m'avait laissé m'amollir et m'engluer dans une réminiscence nostalgique, comme s'il cherchait à faire tomber ma garde pour me laisser croire que tout ceci n'était qu'un jeu. À bientôt 40 ans, le jeu semble nous être interdit, on doit endosser pleinement

ce rôle d'adulte qu'on peine parfois à saisir. Notre relation avec Loïc avait préservé ce petit quelque chose de juvénile qui ne nous quittait plus, que nous couvions même. Nous pensions que cela rendait notre couple meilleur. En réalité on avait étouffé une part de nous-mêmes et à trop la protéger elle était restée petite et n'avait su grandir. Loïc était le principal responsable de notre vie restée à l'état de bonzaï, lui qui s'obstinait à en cisailler les branches. Je me rends compte avec le recul que rien n'avait changé avec Loïc et que cela aurait pu perdurer longtemps. Si j'avais eu la sensation d'avancer aux côtés de Loïc, c'était parce qu'il se trouvait sur une pente et qu'il cherchait à tout prix à m'entraîner à sa suite. Loïc me faisait peur, il n'était plus un auteur fauché. Il avait les moyens d'assurer sa démesure.

Le directeur de l'agence avait conservé son air pincé au

début, puis s'était montré méfiant lorsqu'il comprit que nous étions seulement en week-end ici. Mais lorsqu'au fil de la conversation, il apprit le métier de Loïc et se souvint finalement de l'avoir vu à la télé, il changea radicalement de ton en oubliant sa retenue et proposa de nous faire visiter l'après-midi même. Ce que Loïc s'empressa d'accepter.

— Toi je te connais, tu serais prêt à l'acheter… dis-je à Loïc

Il ne répondait rien, ce qui valait tout aussi bien un signe d'assentiment.

— Vraiment ? Tu l'envisages réellement, repris-je

— Non… Enfin la région est superbe… on pourrait avoir un petit pied-à-terre, je ne sais pas… Tu as vu les prix ? C'est plus qu'abordable.

—Justement Lo, c'est étrange, ton petit bijou dans son écrin de verdure, c'est un diamant noir, il y a peut-être eu un triple meurtre là-dedans ce qui expliquerait le prix…

— Tu es bête… et puis même si c'était le cas, ce serait un bon début de roman, je meurs d'envie de voir à quoi l'intérieur ressemble, pas toi ?

— Si, mais…

Je ne finis jamais ma phrase, Loïc m'avait interrompu et pointait du doigt un restaurant qui avait bonne allure. Nous avions convenu du rendez-vous avec le jeune de l'agence à 14 h.

3

Loïc peinait à contenir son enthousiasme, il regardait en l'air, à droite, à gauche, trottinant derrière notre guide qui débitait consciencieusement ses explications. Il attardait son regard sur chaque détail comme fasciné par ce qu'il voyait défiler sous ses yeux. Il me faisait penser à un jeune chien qui se serait trouvé sur le chemin de la plus chouette des promenades. Loïc semblait parfois agir avec une telle innocence, comme si le monde n'avait jamais eu d'emprise sur lui et le laissait évoluer libre et inchangé, jouir d'une nature première inviolée.

Je suivais Loïc à quelques pas de distance, parfois lui adressant des signes discrets afin qu'il freine son engouement, car contrairement à lui je savais que tout se monnaie dans ce bas monde, surtout l'enthousiasme des clients. Si l'extérieur de la maison avec son accumulation

de détails et sa tension dramatique m'évoquait plus une peinture baroque qui aurait été belle et légèrement angoissante, l'intérieur paraissait plus tranquille. Il y avait une cheminée de pierres blanches à l'extrémité gauche de la pièce principale, prise en étau entre deux canapés formant cette sympathique enclave où l'on s'imaginait facilement passer une soirée emmitouflé dans un plaid. Le coin opposé de la pièce était occupé par une cuisine ouverte, séparée de la pièce principale par un muret en pierre allant jusqu'à mi-hauteur. De la pierre, des poutres épaisses...il se dégageait de l'ensemble une rude jovialité, la maison était ce grand gaillard solide et un peu froid qui après seulement quelques paroles échangées, devenait un sympathique compagnon. L'élément le plus insolite de la pièce était cette plateforme nichée au plafond, une sorte de petite

mezzanine, qu'on pouvait atteindre uniquement à l'aide d'une pittoresque échelle de meunier. L'agent immobilier souligna avec malice qu'on pouvait en faire un parfait petit nid d'amour puis plus spécifiquement à l'attention de Loïc, qu'on pouvait tout aussi facilement s'imaginer en faire un vaste bureau. Loïc fut séduit immédiatement par cette suggestion lui qui avait toujours considéré que l'esprit avait besoin de hauteur. Nous quittâmes la pièce, empruntant un bout de couloir qui donnait accès à deux chambres et une salle de bain sur lesquels nous nous attardâmes que peu de temps. C'est que notre guide nous avait gardés le meilleur pour la fin. Nous descendîmes quelques marches et arrivâmes dans une vaste véranda sur laquelle couraient quelques plantes insoumises. La maison était décidément bien plus vaste que ce qu'elle laissait percevoir de l'extérieur. Les ajouts tardifs et

successifs qui la constituaient l'avaient grossie, la rendant plus vaste. Je ne pus m'empêcher cette fois de laisser échapper mon admiration. Là encore l'ossature en bois contribuait à une esthétique et un aspect chaleureux que nul autre matériau n'aurait su conférer. Parfaitement intégré à son environnement, l'appentis de pierre et de verre semblait nous rappeler que nul endroit pour l'homme n'était plus confortable que la nature. Le jardin de ce côté-ci n'avait rien à envier à celui de devant. Ici, même chaos, la nature avait repris ses droits et l'absence de clôture brouillait encore davantage les pistes et ajoutait plus de confusion à l'anarchie végétale environnante. Quelques dalles de béton parsemées de gravillons formaient une sorte de langue qui goûtait cette nature hostile sans oser aller plus loin. Au fond se tenait l'imposant chêne, gardien tranquille de l'ultime frontière.

Cet arbre majestueux aux épaisses branches, Loïc par je ne sais quelle facétie ne l'appellerait jamais autrement que Fédor... Il faut croire que dans l'esprit de Loïc, les grands arbres ont quelque chose de russe dans leur caractère, eux qui paraissent si forts et impassibles ; comme insensibles aux drames humains qui peuvent se jouer entre leurs gigantesques pieds.

La visite prit fin quelques minutes plus tard. Loïc ne pouvait contenir ses impressions plus longtemps. Je savais que dès que je prendrais place dans la voiture, j'aurais à subir une guerre psychologique menée par lui qui en maîtrisait si bien les codes, pour que je me range à son avis.

Je l'avais observé tout au long de la visite, nul doute qu'il désirait cette maison. Loïc était un éternel gamin déraisonnable quand il voulait quelque chose, il mettait

tout en œuvre pour l'obtenir quitte à arracher le consentement des autres aux forceps.

J'ai décidé de prendre les devants dès la fin de la visite. Je préparai ma défense. Quand Erwann notre aimable guide nous invita à le suivre à l'agence je lui répondis par la négative. Il parut un instant décontenancé et finalement me laissa sa carte tout en nous souhaitant une bonne fin de journée et nous rappelant qu'il ne fallait pas hésiter à le recontacter. Je soupirai sans vraiment regarder mon compagnon. En réalité c'est Loïc que je cherchais à protéger… Il n'avait pas eu le temps de réagir et pour les quelques pas qui nous séparaient maintenant de notre véhicule je sentais déjà son regard noir peser sur moi. Nous pénétrâmes ensemble dans la voiture et son habitacle ne me mit pas à l'abri de la pluie de ses reproches. Très vite le ton monta et Loïc finit par

exploser : «Comment as-tu pu bafouer mon avis comme ça ? C'est fou, tu ne sais pas saisir une opportunité, te lancer… Tu veux savoir la vérité ? Tu es apeurée, risible de médiocrité et tu ne feras jamais rien de ta vie, condamnée à ne jamais éprouver le frisson de la passion, le seul vraiment significatif celui qui te fait réaliser que les questions mesquines ne se posent même pas… »

Loïc était un salaud qui avait toujours utilisé mes faiblesses pour se constituer des forces et sous le coup de la colère prenait un plaisir sadique à passer du sel sur mes plaies ouvertes. Les coups portés par Loïc étaient doubles, car assénés de l'intérieur, ce qui rendait encore plus dévastatrices ses attaques félonnes.

Après 10 minutes, je finis par capituler de guerre lasse. Je cédais une fois de plus face à la démesure de Col

Ravieri. Je perdais de nouveau... « Fais ce que tu veux… lui dis-je, tu as écrit des livres, tu as du fric alors vas-y, c'est inconsidéré, tu nous mettras sur la paille, mais ça te ressemble tellement.. »

Loïc n'était pas un garçon sérieux, écrivain n'était pas un métier sérieux. J'aurais dû écouter mon père qui avait une idée bien arrêtée sur ce que devait être un homme et m'en dégotter un vrai et non pas un gamin qui continuait à vivre dans un rêve. Je gardais le silence pendant tout le reste du trajet ne faisant que ruminer de mauvaises pensées. Loïc avait touché un point sensible : sa démonstration était maladroite, mais était-elle juste ? Étais-je vraiment cette femme pleutre au cœur sec que l'action rebute qui préfère vivre dans un pli de la vie ? Ce jour-là, par bravade, palliatif pour mon égo blessé, je me fis la promesse de changer et de prouver à Loïc qu'il

n’avait pas l’apanage de la spontanéité. J’étais capable d’être stupide et même davantage que lui. Je pouvais être folle. Je le supportais encore n’était-ce pas ma folie et ma stupidité ?

4

— Mme Ravier, vous m'avez dit que votre mari avait quitté la maison le mardi, c'est-à-dire trois jours avant qu'on signale sa disparition ?

J'opinais de la tête devant ce que je considérais comme une évidence. Le jeu commençait vraiment.

— Quand vous va-t-il contacté pour la dernière fois ?

— Il ne l'a pas fait, je l'ai vu seulement au moment de partir…

— Vous êtes-vous inquiétée d'être sans nouvelles de lui ?

— Non, je ne me suis pas inquiétée, je savais où il se trouvait, je suis une grande fille, vous savez.

Le flic me regarda brièvement comme s'il voulait vérifier par lui-même cette assertion :

— Hum, continua-t-il. Et cette maison à… (il jeta un œil sur une feuille de papier qui traînait sur le bureau) Fontemalles dans l'Yonne. Qu'est-ce que c'était, une maison de vacances ?

— Plus que ça, Loïc y était très attaché et s'y rendait régulièrement. J'étais habituée à ses absences et je crois que finalement lui préférait s'y retrouver seul.

— Comment ça ? demanda le flic.

La réponse était que cette maison appartenait au rêve de Loïc. Un rêve qui était devenu au fil du temps toujours plus imposant, qui s'était immiscé dans notre vie, l'avait écrasée et un beau jour, était devenu le plus fort. Quand

cela arriva, je fus définitivement éjectée de la réalité de Loïc.

5

J'étais devenue propriétaire à Fontemalles, j'étais allée contre mon désir, cherchant une fois de plus à satisfaire mon exigeant compagnon. Un peu comme lorsqu'à une soirée costumée on enfile un déguisement ridicule pour faire bonne figure parmi la foule de convives. Pourtant, j'étais fatiguée de jouer un personnage à qui on n'offrait que de courtes lignes et de laisser les premiers rôles à Loïc. Lorsque j'avais annoncé la nouvelle à Isabelle par téléphone elle m'avait presque ri au nez et comme à son habitude avait bientôt fini par ironiser : « C'est quoi la prochaine étape, vous allez vous acheter une île dans le pacifique pour que ton écrivain de mari puisse rivaliser avec Daniel Defoe ? » Elle n'avait pas tort… Jusqu'où irait toute cette mascarade ? C'était ridicule, tout était ridicule chez Loïc qui continuellement se refusait à jouer

les règles du monde. Ce qui m'agaçait le plus c'est que cela semblait lui réussir, il était affranchi, quand on semblait tous si opprimés. J'en avais longtemps été inconsciente, aveuglée par mes sentiments, mais je m'étais laissée bercer d'illusions, j'avais pardonné au nom de son don artistique, lui avais trouvé des excuses, avais tant prêté à Col, ce qui revenait à Loïc…. Col était finalement davantage de mon invention que de celle de Loïc, il avait été plus commode pour moi de l'accabler de tous les défauts de Loïc comme s'il n'avait été qu'un exutoire absorbant ce détestable excédent de tout ce que finalement je ne supportais pas chez Loïc…. Isabelle qui maintenant ne s'embarrassait plus de faux-semblants avec moi avait éclairé un monde qui ne voyait plus la lumière car enchâssé dans la folie d'un autre. « Il te mène par le bout du nez, ajouta-t-elle ». C'était bien de ça qu'il

s'agissait, au moindre de ses caprices j'accourais servilement pour poser ma bénédiction sur ses blasphèmes. J'étais Laure Ravier femme de l'écrivain Col Ravieri qui avait épousé en première noce la littérature... La littérature, toujours. Pour de mystérieuses raisons qui n'appartenaient qu'à lui, Loïc était sous le charme de cette maison et c'est là-bas qu'il s'était imaginé prendre ce nouveau départ qu'il espérait tant et enfin écrire ses meilleures histoires.

Les excès de Loïc avaient toujours fini par se retourner contre lui, j'en souffrais, mais il était bien le premier à être rançonné par ses débordements. Il ne pouvait rien y faire, sa nature même était excessive et c'est ce qui le rendait sans doute si exceptionnel. Les sentiments avaient été trop fortement dosés en lui, ce qui en faisait un homme d'exception, mais aussi un parfait crétin. Loïc

toute sa vie avait fui les contingences matérielles et les conventions et en toutes circonstances avait préféré écrire… mais il ne fallait pas s'y tromper, c'était un acte salvateur qui lui permettait de réguler les tensions qui sévissaient en lui et de libérer cet excédent qui n'avait cessé de le ronger. Une part était nécessaire à sa survie, tandis que l'autre le détruisait. Quelques lignes de plus, le flot intérieur grossissait occasionnant son lot de dégâts, mais permettait aussi de générer cette force sauvage qui le maintenait en vie et un peu au-delà. Le génie des hommes d'exception confine souvent à la douleur, parfois à la folie. À Fontemalles, je vis Loïc se laisser de nouveau happer dans l'abîme…

Dans notre maison il avait suivi les conseils d'Erwann et s'était accaparé la mezzanine, son « perchoir » comme

il aimait l'appeler pour replonger dans ce qui était à la fois son vice et sa vertu. Cette maison, l'inspirait me disait-il : « il y a quelque chose de particulier, un matériau brut et rare qui flotte dans l'air et qu'il faut que j'arrive à saisir…». Plus solitaire que jamais il semblait maintenant se déplacer sur une orbite différente de la mienne et notre rencontre dans un coin de la maison le soir, passait pour une singularité.

Il n'avait qu'une idée fixe à présent : monter sa propre affaire, il ne parlait plus que de ça et de son prochain livre qui serait le meilleur de tous. Ce discours revenait souvent dans la bouche de Loïc qui croyait que chacun de ses nouveaux romans enterrait le précédent. L'idée l'emballait, de cette façon : il pensait ôter les liens qui l'entravaient et renouer avec l'authenticité perdue. Ecrire enfin ce qu'il aurait vraiment voulu et non plus se

délester de mots qui auraient été raccommodés par d'autres. Loïc possédait quelques contacts dans le milieu et cherchait des associés pour monter sa folle entreprise, mais peu nombreux étaient ceux à qui le nom de Ravieri faisait encore envie. Loïc avait su s'attirer quelques foudres et n'avait jamais été tendre, même avec ses semblables. Au début de notre emménagement, il signa tout de même quelques textes qui purent être édités, mais cela ne le satisfaisait toujours pas. Il travaillait toujours sur ce roman qui serait quelque chose de grandiose et de monstrueux, c'était ses mots. Aujourd'hui, dans ce futur veule qui laisse le pire se réaliser je ne peux que constater à quel point il avait raison.

Il passait de plus en plus de temps dans « notre maison du bout du monde », encore une de ses trouvailles une vraie manie chez Loïc qui passait son temps à baptiser le

monde de mots nouveaux. L'expression reflétait plutôt bien la réalité. Loïc aimait cette maison isolée et aurait pu y vivre reclus pendant des années, pour ma part, je ne la supportais qu'à intermittence et plus d'une fois, je l'ai laissé y venir seul pour y trouver cette atmosphère de calme et de solitude qui parait-il est si propice à faire naître l'inspiration.

Je n'ai compris que plus tard, l'attachement si particulier que Loïc avait pour cette maison. Pour lui, c'était une image de plus qui venait s'insérer dans le film qu'il avait fait de sa vie d'écrivain. Ils ont été nombreux les gens de plume à s'offrir leur maison « au bout du monde » en pleine campagne. Ça ne pouvait que plaire à Loïc qui était le tragique plagiaire d'un mythe…

Perché sur la mezzanine, comme pour mieux capter les subtiles idées qui peuplent les éthers, Loïc ne

redescendait plus. Le soir, alors que je trompais le temps devant la télévision je l'entendais d'en haut pester et s'agiter devant son ordinateur. Les feuilles de papier s'accumulaient dans la corbeille, un tombeau pour ses histoires mort-nées. Je n'avais jamais vu Loïc dans de pareils états, son travail s'était toujours accompagné d'une certaine agitation, mais intérieure, une tension qu'il dirigerait vers la feuille, l'exaltation de la création, mais là l'agitation gagnait tout son corps et il devenait mal à l'aise, pareil à celui qui se contorsionne en sueur lors d'une nuit de cauchemars. L'inspiration peinait à venir, c'était l'angoisse de l'errance qu'il éprouvait pour la première fois, lui qui n'avait que voyagé sur des routes sures et sans dangers. Tout son génie créatif se déchaînait sans retenue, il n'y avait plus rien de raisonnable et cela me faisait presque regretter la collaboration avec Jean-

Christophe qui avait au moins réussi à canaliser la fouge de Ravieri.

Loïc ne me parlait plus que rarement. Le soir, même s'il parvenait à toucher terre l'espace d'un instant, son esprit était encore tout accaparé par son œuvre. J'étais là, devant lui, comme une curiosité qui lui rappelait un vague souvenir. Il m'embrassait rapidement, « ça va, me disait-il ? » et poursuivait sa route. Dans la cuisine, il attrapait un fruit, un morceau de pain et repartait sans plus de formalités, une ombre qui se serait mélangée furtivement aux ténèbres. L'écriture était délétère et pourtant il ne pouvait s'en passer comme s'il se plaisait à respirer du méthane. Je voyais bien qu'une fois de plus il cherchait à fuir et j'ai tenté de le retenir. S'il fuyait le monde, je m'efforçais de faire venir le monde à lui, longtemps, j'ai encouragé la visite d'amis.

Entouré, son comportement changeait. Si moi-même j'avais su rester présente pour lui peut-être tout aurait été différent. Je peinais de plus en plus à le maintenir à flot dans le réel, mes efforts devenaient sans effet, il m'avait entièrement assimilée, j'étais devenue cette ombre qui pesait si peu… Des efforts, j'ai fini par en faire de moins en moins ; j'ai laissé aller Loïc à ses inclinations, contribuant ainsi à anesthésier un rêveur et ne fis que de faibles tentatives. Plus que jamais il croyait à son prochain roman qui serait parfait.

6

La plupart des personnes que Loïc côtoyait ne l'aidaient finalement guère et avaient depuis toujours participé à l'édification de son mythe, encourageant les frasques de Ravieri, s'accrochant à sa folle locomotive. Je ne peux pas leur en vouloir, le personnage était plaisant. Mais ils étaient devant la scène, moi je logeais en coulisses, cela faisait une sacrée différence. Lorsqu'ils profitaient allégrement de ses extravagances et que Loïc survitaminé assurait le spectacle pour une soirée, gorgé de confiance, conforté par leur regard, ce vernis qui venait parachever son œuvre, peu comprirent qu'il était déjà en danger.

Quand je luttais encore, ils furent nombreux à passer entre les murs de la maison de Fontemalles. Loïc fut le meilleur des hôtes pour eux ; léger, drôle, spirituel, le soir

sous la véranda il nous régalait de bons mots improvisant d'extravagants discours. Pour peu que certains des convives présents partagent ses inclinaisons littéraires, les soirées se prolongeaient en jeux littéraires et en écrits farfelus à quatre mains. Les soirées de Fontemalles n'avaient dans l'esprit de Loïc plus rien à envier à celles de Medan. Cela donnait toujours plus d'épaisseur à ses rêves, Loïc s'accrochait à des symboles et le rêve, avec cette adhérence si particulière, s'accaparait par pans entiers le réel. J'étais une convive de plus, invitée à partager son monde, j'étais là et riais de bon cœur, le spectacle me rendant à mon tour amnésique.

Tard dans la nuit, nous n'étions plus qu'une poignée autour de la table à refaire le monde. C'était des discussions bruyantes et interminables où l'on s'enivrait de mots et de vin. C'est au cours de l'une d'elles que

Loïc avait formé le vœu de se voir à la tête de sa propre maison d'édition. On en avait parlé pendant des heures, au paroxysme du délire alors que la discussion dérapait faute d'avoir trop trempée dans l'alcool je m'étais surprise à enfoncer moi-même le dernier clou qui viendrait finir d'usiner cette extravagante idée :

— Je pourrais travailler avec toi, avais-je dit à Loïc avec un peu trop d'enthousiasme, je pourrais quitter mon travail !

— Secrétaire de Col Ravieri voilà un métier d'avenir, s'exclama Xavier un de nos amis, voulant démontrer qu'à cette heure avancée il pouvait encore former des phrases intelligentes

— Avec des opportunités de promotions sur canapé innombrables rajouta un autre témoignant quant à lui son incapacité à le faire…

Naturellement moi j'aurais dit « collaboratrice », être sa secrétaire, c'est déjà ce que je faisais quand mon seul rôle était de noter la vie de Ravieri et que je n'y participais plus vraiment. Une fois de plus, j'étais prête à tout sacrifier et mon verre vide n'était pas une excuse suffisante.

Peu de temps après, l'aube nous surprit, comme peuvent être surpris des gosses en train de commettre une affreuse bêtise. La lumière mit fin à nos égarements, le soleil déjà fier et sérieux nous obligea à balayer de nos têtes nos sottes idées échangées au cours de la nuit. Seul Loïc n'oublia pas.

C'était le signal du départ, mais c'est sans hâte que nous rejoignîmes la cuisine sourire aux lèvres, partageant alors ce sentiment de fierté puéril, celui d'avoir bravé la nuit avec la certitude que cette soirée serait mémorable.

Même si notre comité déjà petit se réduisit davantage, certains succombant au sommeil, d'autres, irréductibles, s'y refusèrent : nous fûmes encore quelques-uns à traîner devant la cheminée un café à la main ; des êtres de la nuit échouée sur les plages du matin transformés en zombies par le jour naissant. Loïc, sensible aux contrastes agaçants de la vie devenait plus grave dans ces moments-là ; il se laissait embarquer par le spleen ; l'étau des autres se desserrait, toute une eau sombre ne demandait qu'à déborder de ses failles. Beaucoup auraient été surpris de cette transformation quand Loïc laissait tomber le masque du grotesque laissant voir son visage si sérieux. Les fins de soirées le tiraient davantage vers l'ombre et la mélancolie, plus personne ne pouvait l'ignorer. Il parla un moment, sa conversation était à l'image du café qu'il portait à intervalles réguliers à sa

bouche : sombre et amer. On ne vit jamais une conversation devenir euphorique par excès de café, le café reste la boisson de la raison et des soirées trop longtemps prolongées…

Nos corps alanguis n'offraient qu'une pauvre prison pour nos âmes naturellement mélancoliques. La table basse entre les canapés ne fut bientôt plus qu'entourée de quarantenaires fatigués et désabusés. Les pressions du monde n'étaient plus assez fortes pour laisser nos pensées les plus profondes au fond du bocal ; la déprime de fin de soirée nous gagna tous sans crier gare comme si d'un seul mouvement chacun d'entre nous s'était hissé au diapason de Loïc. C'était une sensation bizarre, comme se sentir vide et stupide à la fois, un peu comme quand on se retrouve seul un lendemain de fête à empiler les cadavres de bouteilles. Les constats filaient doux

tyrannisés par d'agressives réflexions, la faute à Loïc qui avait contaminé nos âmes et aiguillé la conversation jusqu'à nous faire pénétrer au travers de ce long tunnel de doutes métaphysiques qui nous privait du jour. La réponse était sans appel, 25, 30, 40 ans, il suffit d'y réfléchir suffisamment longtemps pour se laisser souffler que chaque année porte sa crise.

Notre ami Xavier qui avait entamé une fusion partielle avec l'un des canapés fut bientôt seul à manœuvrer la barre de la conversation face au déferlement verbal de Loïc qui ne faisait plus que haranguer le vide de notre cerveau. Xavier était grand et sec, calme et sérieux, c'était ce même sérieux qui volait en éclat en présence de Loïc. C'était ça, Xavier, un baril de poudre froide qui attendait l'étincelle qui saurait le faire déconner. J'ai connu beaucoup de personnes comme lui, des armes de

rire et de bonne humeur livrées sans détonateur. Loïc joua le rôle de catalyseur pour Xavier et ensemble ils se bâtirent un empire de rire dont les murailles n'avaient cessé de s'épaissir avec le poids des années qui avait renforcé cette amitié de 10 ans. Xavier travaillait dans l'informatique, cela faisait aussi 10 ans qu'il réfléchissait à une idée qui changerait à jamais sa vie et la rendrait suffisamment riche pour lui permettre d'abandonner son poste qui l'ennuyait toujours un peu plus chaque jour. Mais les bonnes idées semblaient toujours aux mains d'un autre… Année après année, il voyait défiler des histoires d'entrepreneurs de génie qui flairaient à l'avance les bons coups, alors que lui ne faisait que renifler une piste déjà couverte d'odeurs… Je suivais le débat d'un œil éteint, incapable d'aider Xavier à redresser la conversation qui s'enfonçait dans une

dangereuse obscurité alors que Loïc était le pilote fou qui la faisait chuter.

— Allons, Lo, tu ne vas tout de même pas te plaindre, tu as tout réussi ? disait-il .

— Ah bon ? Et quoi donc ? répliqua Loïc piqué au vif.

— La satisfaction d'avoir accompli ce que tu as toujours désiré…

— Crois-tu vraiment que ce soit une réelle satisfaction ? Tu sais, le rêve n'est pas inépuisable, la terreur du réveil est plus angoissante que l'attente du sommeil.

Xavier qui s'apprêtait à répondre avait retenu sa dernière réplique, car Loïc en se délaissant de la sienne avait laissé transparaître une telle douleur que ça avait littéralement figé Xavier de terreur comme si le sol s'était

tout à coup effondré devant lui laissant apparaître l'espace d'un instant tous les démons de l'enfer. L'enfer de Loïc était sur terre, mais il ne restait pas moins impressionnant. Sa voie s'était déformée, son visage aussi, c'était comme si quelque chose de trop gros venu de trop loin avait remonté son corps endommageant tout sur son passage. Même nos esprits, en marge de la réalité, du plus profond de leurs limbes, captèrent cette transformation dans la physionomie de Loïc, comme l'apparition d'un monstre antique et légendaire. Il y avait quelques personnes, comme ses amis de toujours qui avaient une connaissance sur Loïc aussi poussée que la mienne. Leur esprit fut tout à coup en état d'alerte et un mouvement imperceptible parcourut notre petit groupe. Chacun se redressa sur son siège, ajusta sa position, fixa son regard malgré lui sur Loïc. Les cerveaux étaient sur

le qui-vive, figés dans une attente anxieuse cherchant à savoir si cette situation avait atteint son point de rupture et allait maintenant réellement basculer vers un plan inférieur et instable qui ferait chuter Loïc si bas que la soirée s'engluerait définitivement dans la sinistrose. Loïc dut s'apercevoir de cette trop grande émotion qui l'avait submergé malgré lui et des mouvements des autres, ces petits battements d'ailes qui se déroulaient dans l'ombre. Il y eut un petit moment de gêne. Il déglutit, usa d'une pirouette pour se sortir de ce mauvais pas ; la transition fut difficile, mais nous étions prêts à pardonner les erreurs de styles. « Enfin, je ne me plains pas… nous dit-il, cette fois-ci paraissant extrêmement fatigué. » La pression se relâcha d'un coup dans le groupe et le lourd couvercle qui pesait sur nos têtes s'envola ; les nuages dispersés, le jour filtrait enfin. Les esprits retournèrent à

leur torpeur.

Après ces quelques mots de Loïc, plus rien ne vint briser le silence. Le temps perdait en élasticité, on ne put en tirer davantage. Chacun semblait paisible, l'absence de conversation ne fut une gêne pour personne. L'amitié même dans le dépouillement le plus total d'un instant sait se montrer agréable, c'est d'ailleurs à ça qu'on la reconnaît. Certains s'endormirent ce soir-là à même le canapé d'autres eurent encore la force de se traîner jusqu'à leur couchage. Cette fois, la soirée était bel et bien terminée.

7

Les années nous affermissent le caractère, l'expérience, surtout les mauvaises, nous tannent la peau et on finit bronzé aux coups de chaleur de l'existence. Je n'étais plus la personne qu'avait connue Loïc au tout début. Partager la vie de Ravieri n'avait pas été de tout repos. Pendant qu'il s'épanouissait dans un idéal constitué uniquement de littérature, j'avais évolué dans une réalité beaucoup moins romanesque. Il est courant de dire qu'un couple avec les années finit par se ressembler, que les petites différences s'estompent et qu'en résulte une surface bien lisse comme une préparation où chaque ingrédient doit donner ce qu'il a de mieux pour former quelque chose de nouveau, de bien plus bon, qui n'apparaît ni chez l'un ni chez l'autre. Entre Loïc et moi, il n'y avait rien de plus faux. Si Loïc est intervenu dans le

processus qui m'a vu changer, c'est que ça s'est fait plus à cause de lui, que grâce à lui, ce sont les défenses que j'ai levées contre Ravieri qui m'ont rendue plus dure. Quant à Loïc, jusqu'au bout il est resté ce bloc infrangible que rien ne bouge, trempé dans une solution mystérieuse qui avait pétrifié son âme.

Notre histoire avait été l'histoire d'une lutte. Il faut croire que j'avais déjà perdu, si chétive que j'étais à être restée dans l'ombre de Loïc. On m'aurait interrogée, sur l'amour, il y a 15 ans, j'aurais dit les amoureux sont des cèdres aux troncs épais, aux racines profondes, dont les branches s'entrelacent et montent vers la lumière. Loïc était d'un romantisme noir, j'étais adepte d'un romantisme con. Est-ce que seuls les écrivains méritent leur place au soleil ? En vérité, je m'étais trop intéressée au cas Ravieri, ce qui m'avait demandé des efforts et une

énergie incroyable. Alors que Loïc ne faisait aucun cas de mes propres envies, je pus m'en apercevoir un soir alors que nous étions tous deux allongés dans le lit. Loïc comme à son habitude était en train de lire, je regardais d'un œil discret la télévision.

J'avais commencé à lui parler, je dus m'y prendre à plusieurs reprises avant qu'il ne daigne poser son livre sur la table de chevet qui en était déjà couverte. C'était important, il s'agissait de moi pour une fois, j'avais l'occasion de changer de poste, de me rapprocher à mon tour d'un idéal, d'avoir plus de responsabilités plus de stress également et je voulais que Loïc soit là pour me rassurer. Quelques minutes d'écoute auraient suffi à me satisfaire. Seulement je compris bien vite que la question ne l'intéressait pas et qu'il se contentait de quelques platitudes si énormes et si ternes qu'on se demandait dans

quel recoin de ses phrases se dissimulait l'amour. Le fin connaisseur de mots n'en avait plus pour moi. Sa passion était sa catin et moi j'avais bien compris que j'étais encore moins que ça. Les écrivains se croient si exceptionnels qu'ils ne savent plus parler que d'eux, Loïc pendant notre conversation trouva même le culot de rapporter le sujet à son propre cas et remit sur le tapis le sujet de son roman qu'il voulait publier à son compte.

J'aurais voulu avoir son attention pour moi toute seule, ne serait-ce qu'une fois. Mais le triste constat était là : l'homme pour qui j'avais tout sacrifié était incapable de me fournir ne serait-ce qu'une minute de soutien. Comme je l'avais depuis longtemps soupçonné, Col-Loïc n'était qu'un bloc d'ingratitude et d'égoïsme. En fin de conversation, Loïc m'avait embrassée sur le bout de nez

en me disant que ça irait, puis il avait repris sa lecture.

Rien n'allait, sa couardise était une insulte. Toutes les batailles qui avaient ponctué mon existence, il s'en foutait. Quand Col sortait un livre, je devais crier à chaque fois au génie, pourtant quoi de plus normal pour un écrivain que de sortir des bouquins, c'était son métier. Ma vie n'était pas un métier, mais un sacerdoce, je ne comptais plus le nombre de fleurs déposées au pied de la statue de Ravieri, mais lui combien de fois m'avait-il aidée dans l'accomplissement de mon existence normale ?

J'avais fini par avoir le poste , ce fut une bouffée d'oxygène. Au fond de moi, je savais que Ravieri m'étouffait et que tôt ou tard je devrais continuer seule pour ne plus respirer ses miasmes.

8

Quelques années après notre achat à Fontemalles Loïc m'échappa définitivement. J'avais renoncé. J'étais devenu résignée comme seule peut l'être une personne profondément amoureuse lorsqu'elle accepte tout même le pire, j'avais abandonné cette lutte sans fin qui me forçait à être cet intermédiaire impossible entre un homme et son rêve. Un tiers indésirable, mais indispensable, j'étais le médiateur du réel, je partais et Loïc hors de mon orbite devenait cet astéroïde qui fonçait à toute allure vers une étoile trop chaude. Son soleil était devenu trop gros, son emprise irrésistible, je n'étais plus de taille. J'ai laissé mourir Loïc en le laissant partir. Je n'avais pu définitivement le retenir dans la réalité. Fontemalles avait été le coup de grâce, la cristallisation d'un rêve qui prenait une consistance sans pareil, qui le

rendait solide, une vraie forteresse qui voyait ses grilles se fermer devant moi.

Aujourd'hui, j'essaie toujours de lutter contre la culpabilité en me disant que j'ai agi de la meilleure manière possible pour lui. Je ne crois pas avoir eu la possibilité de tout arrêter, sinon quand alors ? M'opposer à l'achat de Fontemalles n'aurait rien changé, il aurait trouvé un autre outil pour donner la forme finale à son rêve. Son premier succès, son premier cachet, Jean-Christophe, sa première publication, ses premières lignes ? Je n'aurais jamais pu devenir ce monstre de cruauté, qu'aurais-je dû faire sinon ? Lui couper les doigts, déchirer ses premiers textes, lui hurler qu'il n'avait aucun talent, étouffer l'embryon de son génie ? Je n'en aurais pas eu la force… et si cela avait été à refaire j'aurais recommencé de manière identique ; il avait été tellement

heureux.

Cette machine avait été lancée depuis un point situé bien trop haut sur le cours de sa vie, elle avait pris une vitesse considérable et chaque succès n'avait fait qu'emballer davantage le monstre. Il était tout simplement trop tard et comme toute chose qui aurait pu se mettre maintenant sur son chemin, en m'opposant à lui, je prenais le risque trop grand d'être écrasée… Je me suis écartée du chemin tout tracé de Ravieri, celui qu'il avait toujours rêvé, j'ai lâché la bride de son existence, cela le satisfaisait et quelque part cela me sauvait. Longtemps j'ai pensé, que Loïc et moi marchions côte à côte sur la même route, mais c'était une illusion, nos itinéraires étaient au mieux parallèles, mais seulement jusqu'à cette dernière courbe qui viendrait infléchir sa destinée à jamais, car de toute évidence nos destinations

étaient différentes. Je l'aimais, mais le renoncement dont je parle lorsqu'il est dicté par l' amour oblige parfois à renoncer à aimer.

Ce n'était plus qu'une question de temps à présent, ma fuite ne passerait pas inaperçue, le rêve guettait et s'approchait déjà de mes anciennes positions ayant flairé mon absence. Il s'y installerait, Loïc serait totalement submergé et personne ne pourrait plus rien y faire. Il serait l'écrivain fou qu'il avait toujours voulu être.

La culpabilité se faisait ensuite chasser par le doute… L'amour faisait encore entendre sa voix du fond de son cachot, là où je l'avais relégué pour le punir. Il hurlait depuis cet espace lointain, le Tartare du cœur, là où l'on n'enferme plus les monstres, mais les amours difficiles, injures à la vie, qui créent des rêves secrets, mais impossibles. Ma volonté irradiée s'amollissait. J'étais

prête à tout pardonner refusant de voir Loïc autrement que sous la forme d'un pauvre corps ballotté par un océan de passions furieuses. Ces mêmes passions qui avaient vidé tout l'amour qu'il avait pour moi, dévoré son âme et crucifié son corps. Je lui cherchais des excuses… et lui inventais des dieux omnipotents, cruels et aveugles de ceux dont on se sert pour adoucir les crimes des hommes. Une erreur de plus, car l'excuser c'était lui pardonner. Loïc s'était laissé envoûter sans lutter, dès les premières notes, il avait été prêt à coucher avec les Sirènes alors qu'elles n'étaient que des formes lointaines, il ne pouvait que porter sa faute et tant pis pour lui si ses coucheries l'avait conduit à se retrouver coincé entre les cuisses musclées d'une Succube. Il ne me forcerait pas à cette collocation honteuse en m'obligeant à partager les alcôves de son cœur. Je devais

rassembler mes sentiments les plus noirs pour me forcer à le détester et ne pas fléchir… Plus d'excuses, pour tout ce que je n'avais pas eu et que je méritais. J'avais trop patienté, trop subi et je souhaitais mettre un terme à ma vie de recluse, de femme bafouée, celle qu'on privait d'enfant et d'amour véritable. Un jour Loïc m'avait dit « je n'aurai qu'une seule descendance ce seront mes livres… et de toute façon je ne suis pas sûr de vouloir perpétué mon espèce. » C'était terrible à entendre le dernier clou sur les restes pas tout à fait morts de notre amour. Loïc continuerait à avoir mon admiration, mon soutien, ma tendresse, mon amitié, mais je m'efforcerais de ne plus l'aimer pour que notre amour meure doucement comme une vieille plante dont les ramifications fanent, se dessèchent et tombent. Ainsi je

pourrais partir et les choses ne seraient plus aussi difficiles.

9

J'avais pris mes distances avec Loïc. Pire que ça, j'avais embarqué sur une autre vie qui était si éloignée de la sienne. Loïc ne travaillait pas et moi je me laissais emporter par les vagues du quotidien qui m'emmenaient inlassablement sur les mêmes écueils. Les écueils ne sont que des obstacles, au-delà, les plages, la sagesse, l'idée c'est de bien manœuvrer sa barque et de garder le cap.

Loïc m'avait appris que ce sont nos rêves qui nous abîment. Avant 30 ans, moi-même j'aurais été capable de tout lâcher pour quelques tocades. Maintenant je savais que ce monde trop sérieux exigeait constance et raison pour qu'on puisse y faire racine ; Loïc n'arrivait à se fixer nulle part. Le rêve doit être capable de se fondre dans la réalité, d'y apparaître sous une forme diluée qui

laisse l'âme au repos. Il ne peut pas exister entier dans le réel, le monde n'est jamais assez grand pour accueillir les rêves d'un homme. De toute façon, les rêves vieillissent mal et tournent à l'aigre, l'acidité naturelle du monde a tôt fait de les rendre stériles.

J'avais démarré un poste de DRH et pour une fois je m'y sentais utile, à ma place, bien sûr je ne sauvais pas des vies, mais donner un travail à quelqu'un, lui proposer de s'améliorer, l'aider à passer les drames de la vie est une satisfaction en soi, le monde et moi étions en quelque sorte en paix ; Loïc continuerait à lui faire la guerre lui qui voulait ne faire qu'écrire et seulement écrire. Il dévalait une pente dangereuse sans aucune possibilité de freiner sa course folle n'ayant pas le courage de se décharger du poids d'un rêve qui l'entraînait vers le bas. Sa vie n'était pas une ascension, mais une chute.

Loïc que rien n'assagissait était un éternel adolescent et ses luttes devenaient puériles ; il avait décidé de bouder le monde à jamais. Il ne quittait plus Fontemalles. Notre couple était devenu une simple image qu'on avait vidée de toute substance; il n'était plus qu'un bout de papier qu'on exhibait dans les soirées, un passeport ridicule qui maintenait nos privilèges de résident dans un pays qui n'existait plus. Nos cœurs semblaient déjà s'être expatriés et ceux qui aimaient notre couple ne se doutaient pas qu'ils n'avaient face à eux plus que deux automates ; trop attachés à l'idée de notre amour, nos proches se refusaient aussi à contempler les ruines de notre empire.

J'arrivais seulement le week-end, ou pendant les congés en raison de cette espèce de dignité qu'on porte à soi-même et qui nous empêche de trahir les vieilles

promesses. C'était ridicule et cruel à la fois, bien que placé sur l'échafaud, notre amour ne voyait jamais tomber la lame. Nous n'avions rien décidé encore. À chaque fois le même scénario se reproduisait avec pour seules variations la météo : je retrouvais Loïc sous la véranda ou dans le jardin s'arrachant les mots.

Quand j'arrivai ce jour-là, il avait choisi le jardin et avait posé son ordinateur sur une planche soutenue par deux tréteaux. Fédor, notre géant russe, l'avait accueilli sous ses branchages et le protégeait du soleil pourtant providentiel pour la saison. Loïc me vit arriver au loin et ne prit même pas la peine de quitter son siège, ce n'est qu'une fois que je fus parvenue à sa hauteur qu'il daigna enfin se lever pour déposer un baiser sur ma bouche plus amère que tous les océans réunis… Nous n'échangions que très peu et la plupart du temps j'étais forcée

d'attendre le soir si jamais je voulais lui arracher davantage que quelques mots. Il agissait en despote avec moi et si par malheur j'essayais de lui adresser la parole alors qu'il était en pleine séance d'écriture il me houspillait comme une gosse « Tu connais les règles, on ne me dérange pas pendant que j'écris ». C'était humiliant, le rêve me l'avait définitivement spolié.

Je ne lui disais plus rien à présent et préférais plutôt aller chercher un transat dans le garage et profiter des bienfaits du soleil. Nous ressemblions maintenant à ces vieux couples qui ne partagent plus rien si ce n'est que quelques mètres carrés d'espace…je m'étais saisie d'un livre et le feuilletais sans conviction, mais quand j'étais sûre que Loïc ne pouvait me voir, je le regardais avec ce même regard qu'a un trentenaire lorsqu'il passe devant une vitrine composée des jeux de son enfance. J'aurais

aimé être capable d'en dire plus sur Loïc, mais je ne le comprenais plus, ses yeux si volubiles n'avaient plus rien à me dire, un voile opaque les fermait à mon cœur. Les rares fois où l'on pouvait s'exprimer, il ne faisait que s'excuser, pleurait parfois… Deux jours après mon arrivée nous avions eu une de nos rares discussions.

Je me souviens m'être réveillée en pleine nuit et avoir quitté la chambre en chaussons, emmitouflée dans un t-shirt trop grand qui appartenait à Loïc. Dirigée par l'habitude je me déplaçais silencieusement dans l'obscurité guidée par la seule lumière des étoiles. Après des mois à arpenter les pièces de Fontemalles, j'en connaissais chaque recoin et je rejoignis la salle principale sans difficulté. Depuis plusieurs semaines je dormais assez mal, les cauchemars étendaient leurs griffes jusque dans la réalité ; une fois de plus je venais

de me réveiller dans un lit vide. Je continuais à pas feutrés en direction de la cuisine, derrière moi quelques points rouges, braises solitaires, attendaient une résurrection et plus haut, au-dessus de moi, un auteur espérait une renaissance. Une lumière blafarde émanait de la petite mezzanine, Loïc n'avait pas quitté son poste et le bruit de ses doigts sur le clavier semblable à une prose secrète psalmodiée à mi-voix emplissait insidieusement l'espace. J'essayais de ne pas y penser et me servis un verre d'eau que j'apportais sur la table basse devant la cheminée. Lorsque je fus assise, mon esprit se refusant à mes directives s'était déjà entiché de cette sourde musique et pensait y déchiffrer un message qui ne vint pourtant jamais. Loïc écrivait, il n'y avait pas d'appel à l'aide, ni de bouteille à la mer, l'océan qui faisait rage en lui avait déjà tout emporté et ne laissait

que des plages impeccables. Je soupirais, bus mon verre d'une traite comme s'il s'était agi d'un quelconque alcool suffisamment puissant pour me donner du cœur au ventre, le posai, et m'engageai dans l'étroit escalier. C'était une catabase, non une ascension, je me rapprochais des enfers de Loïc et mon guide n'était que ma seule appréhension. J'avais déjà posé le pied sur la plateforme que Loïc n'avait toujours pas sourcillé et continuait à s'acharner avec frénésie sur ses insaisissables idées. Je m'approchai encore en catimini et l'enlaçai, plaçant mes mains autour de son torse. Il sursauta :

— Tu m'as fait peur ! cria-t-il en se dégageant de mon étreinte, incrédule, pas tout à fait convaincu qu'il s'agissait de moi et non d'une chimère tout droit sortie de son imagination. Puis, passé un laps

de temps, lui qui semblait ne plus s'intéresser à rien, s'inquiéta de l'heure : « Quelle heure il est, demanda-t-il ? »

— 2h du matin, tu devrais venir te coucher, lui répondis-je avec compassion, mais sans en espérer grand-chose.

— Je ne suis pas fatigué… me dit-il un peu sèchement.

Puis il se reprit aussitôt : « Désolé, j'ai beaucoup écrit…, je vais faire une pause, prendre un café, tu veux quelque chose ? » J'acquiesçai d'un signe de tête.

Je le suivis dans l'escalier ce pont entre deux mondes. Dans le premier Loïc y subissait la géhenne et mettait son esprit au supplice, le deuxième était pour son corps et ne lui offrait pas plus de répit. Loïc accumulait la fatigue tel un bagage supplémentaire que l'on pense nécessaire

lorsqu'on veut voyager loin. Il oubliait que le sommeil est roi, que la nuit est son royaume et que chacun doit lui prêter allégeance.

Privé de sommeil, Loïc ne faisait que traîner son corps dans le réel ; cet horrible boulet pour l'âme. Même son esprit était las et ne luttait plus ; la fatigue avait tout brûlé, son âme était mise à nu. Un corps affaibli et un esprit éventré, le moi de Loïc torturé suait par tous les pores.

Nous apportâmes de la cuisine deux tasses de café brûlant et nous nous installâmes autour de la table de la véranda. L'atmosphère feutrée de la nuit se prêtait aux confidences ; un environnement calme et ouaté apte à accueillir les choses les plus fragiles. Nous n'allumâmes pas la lampe en forme de tube au-dessus de nos têtes, la lumière naturelle était suffisante et avait pour avantage de

laisser notre pudeur à l'ombre. Nous restâmes un moment dans l'obscurité, sans parler, sirotant silencieusement nos boissons, mais jouant avec le regard de l'autre qui cherchait à fuir dans les ténèbres. Nous savions tous deux que nous devions parler, mais la pensée empêtrée à quelques niveaux inférieurs peinait à se frayer un chemin jusqu'à la parole. Avant toute conversation traitant d'un sujet d'importance, on aime user de quelques facilitateurs, ces coups de pelle en surface qui permettent de commencer à dégager le sujet si profondément enfoui, mais là rien ne nous venait et rien que l'idée de la tâche à accomplir nous avait plongés dans un état proche de la fatigue. Le temps intensifiait sa pression et ma tasse était presque vide, attrapant le regard de Loïc à la faveur d'un éclat de lune plus intense, je me décidai enfin à commencer quelque chose :

— Ça avance tes écrits ?

Il soupira, me fit un maigre sourire. Il avait saisi les règles du jeu.

— Peut-être…

— Pas d'inspiration ? si c'est ça, tu sais que ça reviendra… lui répondis-je, mais j'aurais pu tout aussi bien lui dire autre chose, nous étions encore dans les échanges préparatoires, il le savait et je le savais tout autant.

Il reprit d'une voix un peu lasse :

— Si, j'en ai, mais tu ne pourrais pas comprendre, c'est pas un roman ordinaire que j'écris…

— Qu'est-ce qu'on fait pour nous deux Loïc, on ne vit même plus ensemble ? Est-ce que tu

t'intéresses encore à ce que je suis, le pris-je de cours.

— Je sais… Je sais que je ne suis pas à la hauteur, que tu mérites mieux… je sais que tu n'es pas heureuse avec moi et je ne peux rien y faire, tu devrais partir, je veux dire définitivement…

— Je ne peux pas…

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi…

L'amour. Qu'il n'en reste qu'une infime goutte, ça reste l'amour... Je me mis à pleurer. Il détourna les yeux.

La vérité ? C'est que si peu de choses avaient changé, nous étions encore amoureux alors que nous ne le devions plus. Nous nous étions nourris l'un de l'autre, de dangereux échanges ; j'avais goûté Loïc, c'était bon et

toxiques à la fois, il ne me quittait plus, j'étais empoisonnée.

10

Ça a continué comme ça encore des mois. Notre couple était devenu une construction improbable, cet affront à la gravité qui étonne les badauds un peu comme une tour de Pise qui jamais ne s'effondre. À chaque fois, je me jurais de ne plus revenir et pourtant chaque fin de semaine, je franchissais le portail de la maison au bout du monde pour le rejoindre, lui ne revenant que si peu dans ce qui avait été notre foyer.

J'ouvris la porte d'entrée, une odeur me piquait les narines, celle du renfermé, un agglomérat de senteurs mortes : bois consumé, poussière, stress et peine. L'air en était saturé. Loïc du haut de sa tour d'ivoire avait laissé des cadavres s'entasser au pied des murs. La maison par son état ne semblait laisser aucun doute sur la qualité de son occupant. Un homme à l'agonie, un homme qui a

tout délaissé et consacre ses dernières forces à une tâche qui lui semble si importante qu'elle en éclipse toutes les autres. Un homme abattu et tourmenté ; Loïc travaillait toujours à l'étage et n'avait que faire de la vaisselle qui débordait, de la poussière dans les coins, des taches de cafés sur le sol… Sa passion avait tout brûlé, il ne restait plus qu'un homme nu au milieu d'une terre dévastée. Je ne pouvais que constater les dégâts en naviguant au travers des immondices avec cette sensation étrange de marcher sur une terre sacrilège, une terre sur laquelle se seraient déroulés des pactes innommables ; Loïc avait livré son âme tout entière à Ravieri. Tout paraissait si sale et poisseux. Je ramassais un mégot de cigarette qui souillait le sol. Loïc ne semblait plus prendre la peine de fumer à l'extérieur. Il avait repris la cigarette ces derniers temps lui qui n'en avait plus touché depuis des années.

Isabelle soutenait qu'on restait à jamais fumeur, que le corps à sa mémoire et qu'un jour un seul évènement suffit pour que la cigarette nous fasse de nouveau envie. On n'oublie jamais rien. Il y a un poncif de la psychologie qui dit que la façon dont on traite notre intérieur est le reflet de notre psyché ; au vu du désordre qui régnait là-bas, j'aurais dû sentir à quel point Loïc était en détresse…

Je continuai mon inspection en direction du canapé et grattai du doigt ce qui devait être le reste d'une préparation à base de pâtes et qui maintenant s'était incrusté sur le sol. Je jetai la chose avec dégoût dans la poubelle de la cuisine.

Je soupirai à l'avance de la scène pathétique qui allait devoir se jouer plus haut. Cet acte où je devrais expliquer à un homme de bientôt de quarante ans passés toutes les

choses stupides que la vie attend de nous. À chaque fois c'était pire et à chaque fois je me retrouvais face à un mur. Tandis que je tentais de remettre un peu d'ordre dans la maison, un fait troublant attira mon attention et fit battre mon cœur plus rapidement. J'avais été occupée à examiner les lieux et les odeurs en avaient masqué les bruits… Le problème du bruit, c'est justement qu'il n'y en avait aucun. La pièce était comme je l'avais imaginée : totalement morte. Je jetai un regard vers le perchoir de Loïc, j'avais vu la lumière toujours nécessaire pour ce recoin qui fuyait le jour, mais j'avais été bien idiote de ne pas remarquer l'absence de bruit celui qui m'était presque routinier : Loïc frappant inlassablement son clavier. Loïc n'était pas devant son ordinateur et cela était inquiétant. Est-ce qu'Atlas prenait des pauses pour reposer ses épaules du poids du monde ? Loïc avait un

rêve, mieux, il se sentait investi d'une mission, d'une charge, quelque chose de si puissant qui cela n'autorisait aucun écart, aucun détour de l'objectif immuable qu'il s'était fixé. Et là il serait parti faire une balade? Ça ne collait pas…

Je sentais l'inquiétude monter d'un cran. Au vu des réserves dans les placards du bas de la cuisine il n'y avait rien qui aurait pu justifier son départ. Le manque de nourriture n'aurait même pas été une raison suffisante, lui que j'avais vu sauter plusieurs repas d'affilée dans l'unique but de pouvoir finir un bon chapitre. Et si cela avait été important ? Il m'aurait appelé… c'est en tout cas ce que j'espérais. C'était pathétique, ni l'un ni l'autre ne prenions le soin de signaler notre présence à l'autre en pénétrant dans cette maison que nous hantions à deux. C'était évident et je n'y pensais que maintenant : je me

mis à crier son nom, mais mes appels restèrent sans réponse. Je n'osais pas encore me rendre dans le perchoir, cette maudite lumière dans ma tête prenait des teintes lugubres voilà à quoi ça exposait de partager la vie d'un auteur, mon imagination était dopée. Ce n'est rien, essayai-je non sans mal de me persuader. Pris d'un dernier doute, je me hâtais vers la sortie pour vérifier que la voiture de Loïc était bien garée dans l'allée ainsi que je pensais l'avoir vue plus tôt. Sa voiture était bien là, c'était donc pire que ce que je pensais.

11

— Et le suicide, Mme Ravier, pensez-vous que votre mari aurait pu décider de mettre fin à ses jours ? me demanda le flic sans tact.

— Pourquoi aurait-il fait ça ? ripostai-je. Il venait de finir un nouveau roman, avait des projets, voulait monter sa propre maison d'édition… Il allait afin vivre son rêve comme il l'entendait… non, jamais il n'aurait pu faire une telle chose.

— Pourtant, monsieur Ravier n'a jamais caché ses antécédents psychiatriques, une dépression si je me souviens bien, continuait le flic comme un gros bouledogue s'acharnant sur un os pas encore suffisamment propre à son goût.

— Et alors c'est un artiste ? Une dépression, c'est le minimum, non ? Loïc a toujours été d'une

nature mélancolique c'est ce qui donnait toute la force à son œuvre.

Le flic bedonnant continuait à me tester, jouant avec mes nerfs, mais il n'obtiendrait rien de moi. De toute façon il n'en avait pas la capacité. Il n'y avait qu'à lire sur sa grosse tête pour comprendre qu'il manquait de finesse, qu'il l'avait troquée contre une intelligence pratique, mais un peu fruste. Que pouvait-il comprendre à la vraie passion, à l'amour ? Il n'envisageait que des choses grossières. Les gens grossiers génèrent une pensée grossière c'est ainsi. Mon histoire était bien trop subtile pour se trouver attrapée entre ses lourdes pattes. Le flic me regarda d'un regard qui se voulait scrutateur, mais restait sur le seuil de mon âme et de mes sentiments profonds :

— J’aimerais encore vous poser quelques questions…

12

Je savais ce qu'il me restait à faire. Je me mis à monter les marches qui menaient vers ce qui avait été finalement l'antre de Loïc. Il n'y avait qu'une vingtaine de marches, mais l'ascension me parut interminable, mes jambes lestées par de lugubres pressentiments ne semblaient plus pouvoir avancer. C'était comme si mon corps dans un élan de solidarité se refusait à avancer vers ce qui pourrait tuer mon esprit. Je posai le pied sur la dernière marche. Soulagement. Vide. La place était vide et le vide a bien un seul avantage c'est qu'il ne laisse nulle place aux doutes. Mes peurs, tel des oiseaux de nuit s'envolèrent ; elles ne firent pourtant que gagner les branches plus hautes d'un arbre sinistre pour y patienter. Je scrutai la pièce encore un peu incrédule, comme si nous étions revenus des années en arrière et que Loïc

hilare allait surgir tout à coup de sous le bureau content de me faire sursauter et ravi de sa mauvaise blague. Il n'y avait rien sous le bureau non plus, l'heure n'était évidemment plus à la rigolade. L'écran de l'ordinateur était resté allumé et la large chaise du bureau abandonnée au-delà d'une distance raisonnable laissait croire à un départ précipité. Je m'attardai un moment sur l'écran qui affichait un logiciel de traitement de texte. Il y avait un texte ouvert. Je le fis défiler et lus quelques lignes en diagonale. 527 pages, près de 450 0000 caractères puis-je lire dans la barre d'état du logiciel. Le grand œuvre de Col Ravieri. Son dernier roman enfin terminé ? Celui pour lequel il avait consacré tout ce temps et toute cette énergie… Je l'imaginais, mais rien ne me permettait de l'affirmer. L'esprit d'un auteur conserve à jamais une part de mystère et il ne revient qu'à lui de poser le point final

sur un récit. Je n'avais pas assez de temps pour creuser davantage la question. Je me baladai dans les menus de l'ordinateur et appris ainsi que la dernière sauvegarde remontait à moins de deux heures.

Ce dernier détail ne me laissa que davantage perplexe. J'imaginais Loïc seul face à son ordinateur terminant son texte, l'accomplissement d'années de travail acharné. Que ressent-il alors ? Il exulte, cela parait évident. Et puis quoi ? Il part faire un footing pour décompresser, va se balader en forêt, va rejoindre à pied le prochain village pour se faire un gueuleton, s'acheter des cigarettes ? Et ceci, malgré la cartouche sur la table, le sport pour lequel il n'a plus fait de tentative depuis des mois, le village avec commerces à 10 bons kilomètres... Ça ne tenait pas la route. Une sorte de bataille intérieure se déroulait dans ma tête où mon anxiété dialoguait avec l'espoir qui nous

anime tous.

Machinalement, tandis que mes pensées m'accaparaient, j'avais attrapé mon téléphone portable et le fixais maintenant bêtement. Qui appeler ? La police pour leur annoncer que mon mari avait disparu depuis maintenant une heure… Loïc ? Qui avait décrété il y a des années de cela que les portables ce n'était pas pour lui et qui ne l'allumait jamais… Avec n'importe qui d'autre, la situation pouvait passer pour moins grave qu'elle ne l'était en apparence, mais il s'agissait de Loïc. J'avais donc toutes les raisons de m'inquiéter. Loïc qui avait fait de sa personne un personnage de roman. Il était devenu cet être foutraque à l'intérieur duquel s'amassait dans un désordre monstre tout un lot de sentiments délétères. Loïc avait fait de sa vie une fresque romanesque pire que ça, un mélodrame. Mais avant toute chose, il restait Loïc,

juste Loïc, l'homme dont je n'arrivais pas à me défaire. Je remis le téléphone dans le fond de ma poche et verrouillai l'ordinateur.

La nature, tout comme le cerveau humain doit avoir horreur du vide, car dans l'instant qui suivit, mon cerveau s'empressa d'échafauder mille scénarios plus funestes les uns que les autres. L'angoisse souffle toujours le pire pour justifier une absence. J'étais pour la première fois seule dans cette maison et je n'étais pas rassurée. La peur que j'avais ressentie la première fois à la vue de cette bâtisse encerclée par les bois refit brièvement surface. Comme si régnait ici une force surnaturelle et que Loïc avait pu être englouti dans un de ces recoins de mystères qui peuplent l'existence. Je chassai cette idée d'un mouvement de tête. Afin d'empêcher d'autres divagations de mon cerveau, je me fixai pour objectif la

fouille méthodique des pièces de la maison, consciente qu'une pensée dirigée à cette capacité d'en effacer d'autres.

13

Je m'étais rendu jusqu'au fond du jardin, avais inspecté avec minutie la véranda, la cuisine, le garage, sans résultats. J'avais passé chaque pièce au peigne fin. J'étais à présent dans la chambre à coucher. Je n'étais plus vraiment sûre de ce que je cherchais. Loïc, des réponses, des indices ? Un peu comme si je me trouvais dans un mauvais polar. C'était me sachant pertinemment ridicule que j'ouvris les battants du placard de la chambre. Tout y était parfaitement normal, des piles de linges reposaient sur les étagères de droite et Loïc n'avait bien évidemment pas eu la fantaisie de se dissimuler derrière mes robes pendues sur leur tringle. Ce jeu de cache-cache était ridicule, mais j'étais désemparée. Au fond de moi, je ne pouvais m'empêcher de penser que tout ceci n'était pas normal, je sentais toujours

d'inexplicables menaces se mêler à l'air.

Bien évidemment que ce n'était pas normal, Loïc depuis bien longtemps s'était hissé bien au-dessus de la normalité. La réalité dans laquelle il évoluait lui, je la connaissais à peine, la frontière où nous nous retrouvions à l'intersection de nos deux mondes était maintenant bien mince. En réalité, c'est Loïc qui me faisait peur, j'avais peur qu'il se soit enfoncé trop loin et redoutais ce que pouvaient receler les confins de son univers. Si la maison m'effrayait tant, c'est que d'une certaine façon elle était ce dernier jalon visible sur le chemin de sa perdition. Elle appartenait à son cauchemar et m'inspirait cette même peur.

Tout à coup, je me sentis envahie d'une étrange fatigue. Comme si toute mon énergie venait d'être appliquée à un effort trop grand qui laissait mon corps littéralement

épuisé. Je devais m'allonger, ne serait-ce qu'un instant… Un léger malaise peut-être. Il fallait que je me repose. J'eus la sensation de m'enfoncer peu à peu dans le matelas du lit. J'étais bien. Ce lit qui pourtant fut pendant longtemps mon supplice ; là où Loïc ne me touchait plus, comme ayant renoncé à l'amour physique au profit d'une forme d'union spirituelle ou mystique.

14

Je me réveillai en sursaut. Mon corps encore sous le coup d'une émotion récente dans le temps, mais qui pourtant appartenait déjà à un autre monde. Je m'étais endormie, mais le sommeil, semblait-il, ne m'avait pas laissé de repos et des songes affreux avaient pris le relais des cauchemars diurnes. Les brumes du rêve se dissipaient peu à peu, mais la réalité demeurait suspecte lorsque je regardai tout autour de moi. Il me fallut encore quelques instants pour réaliser où je me trouvais. L'obscurité était maintenant quasi totale dans la chambre et je me pressai vers l'interrupteur de la pièce pour chasser l'ombre. En quittant la chambre pour rejoindre le salon, je m'assurai que la lumière précède chacun de mes pas, j'étais bien trop effrayée par l'obscurité. C'est là que le rêve me revînt.

Tandis que j'évoluais avec prudence dans la maison quelques-uns de ses fragments affleurèrent à la surface de ma conscience, les résidus d'un songe mort que l'éveil n'avait pas complètement tué. Je me revoyais à l'intérieur d'une pièce munie d'une seule fenêtre par laquelle je cherchais du regard à percer une nuit épaisse. Tout à coup, Loïc apparaissait sous une forme abjecte face à moi, il n'avait plus rien de l'homme que je connaissais, son visage était défiguré et pourrissant comme celui d'un mort. Seule la paroi de verre nous séparait, mais je ne me savais pas menacée. Il ne pouvait pénétrer cet espace. L'être qui me faisait face n'exprimait nulle intention hostile, c'était peut-être le plus terrifiant… il se contentait de plonger son regard vide dans le mien. Ce face-à-face était intenable, je n'arrivais pas à détourner les yeux, envahie par une onde glacée qui me paralysait

tout le corps. Je voulais le faire pénétrer dans la pièce, le réchauffer, lui rendre la vie pour lever la terrible malédiction qui semblait l'avoir frappé ; j'avais reconnu les traits de l'être aimé derrière les chairs racornies et corrompues, mais j'étais impuissante et le mal dont il souffrait semblait s'accélérer, je voyais son corps se putréfier à vue d'œil, ses tissus se déliter, ses chairs fondre laissant suinter ses fluides organiques transformés bientôt en une boue immonde. La terreur m'avait fait sortir du rêve…

Les images vinrent et disparurent dans la seconde où elles étaient nées, replongeant dans les eaux fangeuses de l'intellect, un ultime clapotis, un dernier tourment. Il en fut de même pour le sentiment d'horreur auquel elles étaient intimement liées. Le repos ne fut que de courte durée. Une angoisse, cette fois-ci bien réelle, ressurgit de

mon cerveau pour supplanter les derniers éclats du cauchemar : deux heures de plus venaient de s'écouler. Loïc n'était toujours pas rentré. J'étais trop inquiète à présent. Si plus tôt, j'avais pu contenir mon anxiété en me lançant dans une recherche désespérée qui avait fixé ma pensée sur les choses du réel, mon imaginaire maintenant exerçait une pression intolérable. J'étais arrivée à bout de moi-même, je ne pouvais continuer à agir seule. Assise sur le canapé près de la cheminée, je me saisis à nouveau de mon téléphone.

J'avais encore le téléphone entre les mains et manquai de le laisser tomber lorsque j'entendis un bruit derrière moi. Je me retournai d'un mouvement rapide. La porte d'entrée venait de s'ouvrir ; Loïc en franchissait le seuil. Une vision d'horreur se superposa sur le réel : ce n'était pas Loïc, mais l'être déchu aperçu dans mon rêve ! Je

réprimai un cri d'effroi. Loïc n'avançait pas et restait sur le seuil. Il quitta son manteau, toujours sans dire un mot. Je restai quelques secondes abasourdie. La peur qui m'avait paralysée le corps me quittait progressivement, mes mouvements rendus à leur liberté, je me levai précipitamment. Loïc effectuait ses gestes avec lenteur, il avait l'attitude d'un homme brisé, de celui qui croule sous le poids d'une douleur morale trop intense. Son visage était crasseux, je devinais dans la saleté les sillons laissés par des larmes maintenant envolées. Son œil gauche portait une écorchure qui gardait la trace du sang séché.

En arrivant plus près de lui, je fus à nouveau arrêtée, figée par la stupeur. Ses yeux avaient capté les miens. C'était des yeux fiévreux, fatigués, dans lesquels l'âme tout entière semblait reposer. J'y lisais une telle détresse

que j'en fus effrayée à mon tour. La peur qu'ils contenaient semblait sans fond. Loïc m'apparut ce jour-là plus vulnérable que jamais. Je compris que l'histoire n'était pas encore finie et que Ravieri me mettait une fois de plus à l'épreuve.

15

Une semaine après sa fuite, Loïc n'écrivit plus une ligne. Il ne s'en disait plus capable. « C'est fini », ne cessait-il de me répéter en proie à un désarroi des plus profonds. Je tentais de le rassurer, de lui faire entendre raison, de lui ouvrir les yeux sur le caractère délirant de cette pensée. Loïc n'entendait rien. Il était persuadé qu'il n'écrirait plus jamais. Comme si à force d'être trop utilisé, son talent s'était usé devenant cette chose minuscule et friable qui avait_disparu en poussière entre ses doigts alors qu'il écrivait son dernier roman, son grand œuvre comme il l'appelait…

« Je ne peux plus, cette fois tous mes efforts seront inutiles, j'ai tout donné, je suis vidé, tué ! », Loïc était agité par des sentiments de plus en plus violents. Il y avait de la colère en lui, un courroux féroce qu'il jetait à

la face de dieux connus de lui seul. Il se sentait spolié, dépossédé de son bien le plus précieux, comme si on lui avait arraché le talisman qui lui apportait la bénédiction des Cieux. Ce revirement du destin, ces Dieux cruels qui donnent et puis reprennent lui inspiraient un terrible sentiment d'injustice. J'avais beau souligner que tout ceci n'avait pas de sens, que ce n'était qu'une sensation qui se déroulait uniquement dans sa tête, il réfutait tout en bloc : « Tu ne peux pas comprendre, me disait-il ». Pour Loïc je restais l'éternel profane au pied du temple…

Sa colère et son incompréhension débouchaient sur une peur viscérale qui s'était emparée de lui quelques jours plus tôt quand avait émergé l'idée folle qu'il ne pourrait plus jamais écrire. Comment Loïc pourrait-il vivre sans l'écriture, comment arriverait-il à supporter le monde ? C'est cette même peur sortie sous la forme d'un démon

de son enfer personnel qui l'avait poussé à la fuite et provoqué son coup de folie. Loïc avait couru pour mettre le plus de distance entre lui et ce monstre dangereux. Sans s'arrêter, il avait mené un sprint fou à travers la forêt. Son visage fouetté par les branches basses, ses vêtements percés par des canines végétales, rien ne semblait pouvoir l'arrêter et cet environnement tout à coup perçu comme dangereux renforçait son sentiment de lutte et le faisait accélérer encore. Il se sentait comme une bête traquée, ce n'était plus des arbres pacifiques, mais des géants aux cent bras qui se dressaient en travers de sa route.

On ne peut pas s'échapper de sa prison mentale. Ses idées délirantes se déversaient dans un vacarme énorme qui résonnait partout en lui comme une musique trop forte qui mettait tout son corps à l'épreuve ; rien ne

semblait pouvoir l'assourdir. Il avait couru jusqu'à ce que ses poumons le brûlent, jusqu'à ce que ses muscles raidis, gorgés d'acide, deviennent douloureux et en plein cœur de la forêt, il avait chuté. Se retrouvant face contre terre, épuisé, haletant, il s'était retourné pour hurler sa douleur face au ciel. La musique s'était tue. Il était resté au sol un long moment pesant de tout son poids sur l'humus avec cette volonté de vouloir le pénétrer pour se mélanger à cette terre qui n'aurait jamais dû le voir naître. Peu de temps après, alors qu'il avait rejoint la maison complètement hagard, la méchante complainte était revenue.

En achevant son texte devant l'ordinateur, Loïc avait su que ce serait son dernier livre. Il l'avait senti au plus profond de lui, c'était instinctif, quelque chose qui ne s'explique pas, presque une prémonition. Cette chose qui

appartient au monde de la magie et de l'irrationnel. Ce n'était pas si illogique, les mots de Loïc venus d'ailleurs, sa fantastique capacité à écrire, tous les mystères qui entouraient son âme ne pouvaient trouver de réponse facile dans cette partie du monde qu'il fréquentait si peu. Il s'était adonné à une certaine forme de magie noire, avait profité d'une science qui l'avait magnifié, mais en pactisant avec l'ombre, Loïc avait vendu son âme. L'écriture était sa raison de vivre.

Au commencement, la passion, celle qui s'était emparée de tout un être jusqu'à le façonner, le soutenir, le faire vivre au-delà de la vie, jusqu'à ce point où les battements de son cœur se confondaient avec le tempo infernal qu'elle imposa bientôt. Sans elle, il n'était plus rien. Sa souffrance bien qu'imaginaire était réelle. Et pour moi, tout simplement impossible à supporter. On peut détester

l'être aimé, mais jamais au point de le voir souffrir.

J'étais décidée à l'aider, je ne comprenais pas ou n'avait pas voulu comprendre, mais Loïc avait besoin d'aide, de mon aide et c'était lâche de ma part d'avoir voulu l'abandonner. Et pourtant… Sa souffrance faisait de moi sa prisonnière et me rapprochait de l'être dangereux qu'était Ravieri. Celui qui avait fait perdre la raison à Loïc et qui me menaçait directement.

Il fallait que j'arrive à abattre Ravieri, mais était-ce seulement possible de le faire tout en épargnant Loïc ?

16

— Et le meurtre, madame Ravieri ? reprit l'inspecteur.

— C'est une accusation ? lui répondis-je narquoise.

— Une simple question, répliqua-t-il avec un drôle de sourire, quelqu'un aurait-il pu en vouloir à votre mari ?

— Je ne pense pas, Loïc se battait avec les mots pas avec les hommes. Et si ça peut, vous aider à ôter une idée ignoble de votre cerveau, jamais je n'aurais fait du mal à l'homme que j'aimais.

17

Pour aider Loïc, il était important que je ne cède pas moi-même à ses idées délirantes. Je l'avais déjà trop encouragé, malgré moi. Une passion aussi dévorante soit elle, ne peut engloutir un homme, essayais-je de me répéter pour tenter de me convaincre. C'est que l'explication devait se trouver ailleurs, elle était évidente : Loïc était malade. Toutes ces années avaient porté les signes annonciateurs d'une folie véritable que j'avais associée à tort au génie. Je m'étais laissée éblouir par sa force incroyable. Elle l'avait pressé jusqu'à son maximum, mais on ne peut étirer un homme à l'infini sur la roue du rêve, son supplice, sans en compter les fissures. Je n'avais pas réagi lorsque plus jeune il était tombé sous le joug de la dépression. Ensuite, j'avais accepté une folie douce qui était déjà maligne, car on

pardonne trop aux artistes et à leur bestiaire de maux.

Je pensais que la médecine pourrait le sauver. Cette science froide, sérieuse et pesante, l'exact opposé des multiples incarnations de Loïc. J'avais placé mes derniers espoirs en elle et espérait qu'elle puisse faire basculer Loïc du côté du réel. C'était mon ultime tentative, alors qu'une guerre est sur le point de se terminer, il n'est pas rare que les deux camps se réduisent à ses plus valeureux combattants. Dans un champ de bataille déjà parsemé de ruines, la raison allait devoir se confronter à la passion. J'avais réuni les meilleurs spécialistes autour de Loïc, des médecins, de fins stratèges de l'âme humaine et de ses méandres, des hommes de raison que le rêve n'avait jamais pénétrés, qui croyaient en des sciences dures tout aussi dures que pouvait l'être parfois la réalité. Loïc

accepta ces rendez-vous avec l'attitude d'un homme résigné et moqueur. Il était convaincu de la supériorité de ses idées et ne voyait défiler en face de lui qu'une assemblée de gueux qu'il prenait un malin plaisir à ridiculiser.

Loïc était intelligent, parfois d'une intelligence arrogante et avait toujours été sensible aux hommes d'esprit. S'il détectait une intelligence plaisante chez un interlocuteur il avait la volonté de s'y mesurer pour bien souvent la railler, s'il la jugeait indigne de la sienne. Les éminents psychiatres durent faire preuve de toute leur psychologie pour éviter les chausse-trappes intellectuelles que Loïc leur tendait, les manipulations, les jeux et les provocations puériles. Loïc était un patient qui décontenançait par son aplomb, ses idées trop bien structurées dans lesquelles les psys auraient préféré voir

quelques folies. Loïc avait toujours eu beaucoup de mépris pour les sciences, cette tentative d'art pour les gens sans délicatesse.

Lorsque je le conduisais en ville pour ces rendez-vous, il ne disait rien. Nous ne parlions plus. Il avait juste une sorte de sourire aux lèvres qui semblait dire « A quoi bon… » Il se soumettait pourtant aux entretiens que je le lui imposais, un peu comme l'adulte se soumet à des enfantillages plus de son âge, le genre d'amusement qu'on fait par complaisance pour satisfaire quelque gosse. À l'issue des entretiens, les psychiatres laissaient échapper quelques mots : délire, fantasme, mélancolie, décompensation, asthénie… Mots qui pourtant n'impressionnèrent pas Loïc. Loïc était passé maître dans l'art de manipuler les mots. Il savait mieux que quiconque que les mots ne sont que des mots, qu'ils sont

toujours trop étroits pour contenir les choses du réel.

Loïc leur riait au nez. Les médecins s'engagèrent pleinement dans ce combat pour le triomphe de la raison. Ils firent démonstration de leur force au travers de tout leur attirail médicamenteux. Loïc ne voulait pas les prendre. Loïc ne voulait pas se soigner, car il n'était pas malade. Loïc, face au reste des hommes que la grâce n'avait pas touché, évoluait sur des plans de la réalité qui étaient différents, ce qui rendait toute forme d'action impossible entre eux. Jamais un marteau n'a pu briser une idée. Loïc souriait davantage. Il savait par avance que la lutte était vaine, car la cible hors de leur portée. On ne peut venir au secours d'une étoile qui se meurt.

Au fil des entretiens, Loïc perdait en vigueur sans pour autant se détacher de ses élucubrations. Il

apparaissait plus détaché, plus lucide, comme s'il était parvenu à accepter sa situation nouvelle. Ce n'était pas pour me rassurer. Même en se détachant du rêve, il ne redeviendrait plus Loïc, il serait trop abîmé, le rêve lui ayant arraché une partie trop importante de lui-même en le quittant. Ce calme apparent était encore plus insupportable à vivre et en fin de compte, c'est moi qui craquais devant cette sérénité que j'assimilais à une guérison, mais qui ne le changerait pas et surtout qui ne me le ramènerait jamais. Hors de moi-même, je l'accusais parfois d'être un mystificateur, de prendre plaisir à me tourmenter, je devenais furieuse et perdais tous mes moyens : « Mais merde, tu en écriras d'autres des livres ! criais-je » C'est le plus calmement du monde qu'il me répondait : « Non. Ça fait des années que je n'écris plus vraiment. Le vent a cessé de souffler pour

moi il y a bien longtemps. Je me contentais de récolter les œuvres que l'inspiration avait charriées en abondance. J'ai tout ramassé, tu comprends ? Je n'ai plus rien. »

Pour Loïc après la peur, la lutte, vint l'acceptation. En tant que femme, sa femme malgré tout, je croyais qu'il fallait encore que je me batte pour lui, mais cela en valait-il la peine, si Loïc ne voulait pas être être sauvé ?

18

Les psychologues continuaient leur œuvre s'acharnant sur Loïc. Il faisait pitié à voir quand il acceptait de prendre les médicaments qu'ils prescrivaient. Tout ce qu'il trouvait à me dire, c'était d'arrêter. « Tu vois bien, que cela ne sert à rien… ». « Mais si tu vois bien que tu es malade, les docteurs vont te soigner, » lui disais-je presque en pleurant. Il ne répondait rien et préférait disparaître de la pièce où je me trouvais.

Les praticiens voulaient discuter seuls avec moi. Ils me disaient que l'état de Loïc était fragile, les médicaments l'aidaient juste à le maintenir sur un palier, pour le stabiliser et qu'il revienne de lui-même à plus de lucidité. Il fallait l'hospitaliser. Leur proposition m'effraya. « Réfléchissez-y madame Ravier, m'avait dit le professeur, quoi qu'il en coûte, restez avec lui, il a besoin

de votre soutien de calme et de repos… » Comme si Fontemalles était une foire permanente… L'agitation frénétique était dans sa tête, elle l'avait peut-être toujours été. J'étais tiraillé, l'aider, mais l'aider parfois ça me faisait horreur.

Près de la maison de Fontemalles, il y avait un lac, je me forçais à y aller accompagnée de Loïc bien que cette balade me paraisse avilissante pour lui comme pour moi. Il y avait eu trop de sacrifice pour moi et lui n'était plus qu'un homme vidé de sa substance. Je traînais une âme morte sur le chemin des limbes. J'offrais à Loïc le grand air et la sérénité que les médecins lui avaient recommandés, mais encore une fois, seul Loïc semblait savoir ce qui était nécessaire pour lui.

Nous nous baladions l'un à côté de l'autre en silence sur un étroit petit chemin de terre qui épousait les formes de

cette étendue d'eau paisible. La nature dans ces moments-là apparaissait sous un jour favorable comme si elle voulait faire oublier ses méfaits, elle qui portait l'hiver, la nuit, l'ombre qui accablent l'homme depuis la nuit des temps. Ici, belle et tranquille, je ne lui accordais pourtant aucune confiance. Avec le temps, elle aussi semblait avoir perdu la capacité de délivrer les âmes du mal. Il faisait froid, même les canards fuyant à notre approche semblaient rechigner à se jeter dans l'eau glacée et les arbres ayant perdu leurs belles frondaisons étendaient leurs bras affamés et décharnés, incapables de toucher cette eau qui restait le symbole de la vie.

Loïc posait son regard au loin sur cette nature morte qui lui apparaissait encore pleine de vie. Je ne sais pas ce qu'il y voyait, mais sa respiration se faisait plus profonde, il inspirait cette vie parfois si belle, mais si

difficile à saisir. Et tout à coup il posait un regard étrange sur moi, un regard plus lucide qu'un autre : « ça va aller », semblait-il dire.

Je n'y croyais pourtant plus. Pour moi l'histoire était terminée et c'était définitivement une tragédie. Loïc était perdu. Il fallait maintenant avoir le courage d'en finir et clore la dernière page du livre.

19

— Bien madame Ravier, j'imagine que vous ne pourrez rien me dire de plus ?

Mon silence valut approbation.

Le flic reprit :

— Je ne saurais que trop vous conseiller de ne pas quitter la ville, il se pourrait qu'on soit amené à vous recontacter.

— N'ayez crainte, je n'ai pas l'attention de déménager.

Un nouveau silence s'installa. Le flic plongea une dernière fois son regard dans le mien à la recherche d'un détail qui aurait pu lui échapper, mais il ne put rien voir de plus, mon regard était plus noir que la mort. Il reprit :

« Je vais vous faire raccompagner. Au revoir Madame Ravier. »

Le flic me tendit une grosse main froide, j'épongeai discrètement la mienne qui était brûlante. Il héla un subordonné qui passait dans le couloir. Une fois dehors, je pus respirer. Cela faisait presque deux heures que j'étais entrée au commissariat. Le soleil couchant rasait le haut des immeubles. Je mis mes lunettes de soleil et me surpris à avoir un étrange sourire… Je repensais à tout ce que je n'avais pas dit au flic.

20

Les derniers temps passés avec Loïc s'étaient déroulés à Fontemalles. Ce lieu qui représentait tant pour lui. Les médecins désiraient mon accord pour le faire hospitaliser. J'avais toujours refusé. Ce n'était pas ce que voulait Loïc. Quand il se sentait mieux, il disait que je ne pouvais pas lui faire ça, il n'était pas fou, je devais l'entendre. « Laisse moi libre, m'avait-il dit ». Il avait déjà tant d'entraves internes, est-ce que c'était à moi de l'enfermer encore. Et si il avait raison ? Loïc avait fait un choix. Il y a longtemps, en amont de la vie, il avait décidé que son existence serait celle du rêve, de la passion, de la liberté. Qui étais-je pour m'opposer à lui à présent ? Le libre arbitre d'un homme est cette pierre sur laquelle

viennent à terme achopper toutes les bonnes volontés du monde ; Loïc était libre. Sa situation actuelle avait été établie d'avance, le pacte qu'il avait initialement contracté, celui qui avait scellé sa vie d'auteur, stipulait en toutes lettres que les destins d'exception ne sont pas exempts de cruels revers. Tout ceci était terriblement consenti. Il avait joui d'un talent diabolique. Le démon de l'écriture avait exigé son âme.

Je ne pouvais rester éternellement auprès de lui. J'avais ma vie, je l'ai laissé vivre la sienne. Il a arrêté les médicaments, arrêté les rendez-vous… Il n'avait pas l'air malheureux. La seule chose qu'il faisait désormais c'est aller dans le jardin, s'asseoir sur une chaise et contempler Fédor, l'immense chêne. Dieu seul savait à quoi il pouvait penser.

On ne se mentait plus. Je reviendrais à Fontemalles seulement s'il voulait bien m'appeler.

C'est ainsi que j'ai abandonné Loïc définitivement, le livrant en pâture à ses derniers démons. Il ne pouvait en être autrement…. Je ne pouvais pas sauver Loïc, je m'étais fait une raison. En revanche, je pouvais encore me sauver moi.

Un soir, j'avais trouvé refuge chez Isabelle. Ma présence auprès de Loïc avait un peu distendu le fil de notre amitié, jusqu'à présent nous avions pu nous parler seulement par téléphone lors de furtives conversations. Vivant seule dans un appartement cossu, c'est elle qui m'ouvrit la porte. Elle était plus belle que jamais, elle était Hestia la déesse de ce foyer, mais sans en porter les virginaux attributs, car elle n'était que sensualité. Le temps ne semblait toujours pas avoir de prise sur elle et

les quelques années qui nous séparaient ne pesaient pas lourd ; les années n'avaient fait que donner plus d'assurance à sa beauté déjà insolente. Je la retrouvai avec un vrai plaisir.

Elle m'accueillit avec simplicité dans un vaste salon décoré avec goût. La pièce était magnifique, remplie de choses belles et raffinées, comme ce grand vase en cristal de baccarat débordant de fleurs rouges et blanches, ces niches dans les murs blancs accueillant des objets exotiques ou ce tableau d'Ingres couvrant toute une partie de mur et représentant cette belle odalisque au sourire mutin. Isabelle se déplaçait avec grâce, faisant claquer ses talons sur le parquet acajou. Elle dénotait à peine dans cet univers fastueux. J'aimais me retrouver ici, ce luxe, ce calme, cette volupté, réconciliaient quiconque avec les beautés terrestres et par comparaison

rendaient l'esprit tellement triste…

Isabelle était l'exact opposé de Loïc, réfléchie, forte, lucide, c'est peut-être ce que j'aimais le plus chez elle. Elle m'invita à m'asseoir, tandis qu'elle refermait la fenêtre face à nous restée entrouverte. Les immenses rideaux qui s'étendaient du sol au plafond se mirent à frissonner. Il n'y avait rien d'anodin si parmi mes amies, c'est Isabelle que j'avais décidé de voir ce soir, je voulais sortir de la zone d'influence de Loïc, cet être dévasté dont les vents violents sévissaient bien au large de lui. Loïc semblait prendre réellement fin ici. Je me sentais si libre et agréablement bien.

Nous nous installâmes sur de confortables canapés de cuir et Isabelle déboucha une bouteille de vin rouge qui rappelait un peu la couleur de ses lèvres ce soir-là. Le rouge, c'était la vie, la volupté ; les plaisirs du monde pas

si détestables ? Nous trinquâmes, nous rîmes, nous parlâmes beaucoup. Je m'abandonnai peu à peu à cette délicieuse chaleur qui remplissait les lieux, j'en oubliai toutes les heures tristes des jours précédents. Isabelle m'écoutait sans que jamais son regard ne trahisse le mien. Son attention sans faille faisait de moi une personne importante ; je n'étais pas extraordinaire, à peine tourmentée, mais pourquoi n'aurais-je pas le droit d'être écoutée, d'avoir une histoire ?

La soirée se prolongea jusqu'à des heures indues, le repas ne fut constitué que de petites choses servies directement sur la table basse que nous picorâmes joyeusement et sans-façon. Nous avions fini une bouteille, puis une autre, ma joie n'en devenait que plus grande. Néanmoins, dans un moment fait de plus de lucidité qu'un autre je remarquai l'heure ; je m'étais que

trop attardée… J'en informai mon hôte qui n'en fut pas davantage troublée, Isabelle cette montagne de glace au cœur chaud ne se départait jamais de sa grande maîtrise des choses et des évènements du monde.

J'approchai de la sortie, j'avais remis ma veste qui m'attendait près de la porte sur un portemanteau mural, Isabelle me précédait de quelques pas. Je me retournai pour lui dire au revoir. C'est le moment précis qu'elle attendit pour se saisir de ma bouche et y déposer un baiser unique. « Bonne nuit alors », me dit-elle. Elle me laissa interdite devant la porte qu'elle n'avait toujours pas ouverte… elle repartait déjà sans se retourner traversant tranquillement le salon pour franchir la porte de sa chambre. Je la regardai s'éloigner sans comprendre, mais je ne franchis pas la porte d'entrée ce soir-là… Je fis marche arrière, déposai ma veste rapidement sur le

canapé et suivit Isabelle définitivement libre et ivre de plaisir.

Je m'étais réveillée heureuse. Isabelle me regarda et sourit. J'attrapai mes lunettes sur la table de chevet et me saisis de mon portable qui se trouvait juste à côté. Loïc m'avait appelée. J'en informai aussitôt Isabelle. « vas-y, me dit-elle, je t'attendrai le temps qu'il faudra.. ». J'ai pris la voiture pour me rendre à Fontemalles dans une confusion de sentiments.

21

Je fis mon apparition à Fontemalles en début d'après-midi. J'ouvris la porte d'entrée avec appréhension. Loïc ne se trouvait pas dans son « perchoir », il l'avait déserté depuis longtemps. Tombé du nid ou parti se dissimuler pour mieux mourir. Le mélodrame qui s'était tenu il y a des mois n'eut pourtant pas besoin de se reproduire, j'entendis immédiatement des bruits étouffés dans la direction de notre chambre à coucher. Je me précipitai et le localisai rapidement. Loïc était en pleurs recroquevillé dans un coin de notre chambre et avait laissé choir près de lui une boite de médicaments.

« Je suis désolé, je ne peux pas continuer pas comme ça… ». M'avait-il tout simplement dit avec les yeux embués porteurs d'une souffrance qui retournait le cœur.

Voilà à quoi en était réduit Col Ravieri, l'écrivain adulé par son public, couronné de prix et encensé, il n'était plus qu'un gosse apeuré ayant tenté de se supprimer avec une boite d'aspirine à moitié vide. S'il ne s'agissait pas de Loïc ça n'aurait pas été si sérieux, mais ça l'était tellement… Le drame était sans échappatoire, il n'y avait plus d'alternative possible pour Loïc ; ni dans l'irréel pas plus que dans la vie. Loïc avait raison. Je ne le compris véritablement que ce jour-là. Un peu comme dans ces vieilles légendes venues d'orient, si on lui avait accordé la capacité d'accomplir son rêve, c'est que son don était limité. Là il avait épuisé son dernier vœu. Il l'avait accepté, comme je devais l'accepter. Toutes les choses qui composent le monde, même les rêves, ont leurs limites. Je devais le laisser partir pour moi, comme pour lui.

La tentative de Loïc n'était pas un appel à l'aide, mais une prière, une supplication. Il savait tout autant que moi ce qui devait être fait. Nous sommes restés ensemble après que je l'ai relevé. Je n'ai mentionné son suicide raté à quiconque. Loïc un peu patraque réussit tout de même à s'allonger sur le lit où j'essayais tant bien que mal de lui faire rendre les médicaments qu'il avait ingurgités ce qu'il réussit partiellement. Il sombra après dans un sommeil lourd. Je restai à ses côtés à le regarder dormir. Il se réveilla seulement quelques heures plus tard avec pour seule séquelle qu'un mal de tête persistant. À son réveil, nous avons beaucoup parlé et notre conversation s'étira sur toute une partie de la nuit. Nous avions pu tout nous dire… Lorsque les mots devinrent dérisoires nous fîmes l'amour. Ce fut bien. La journée fatidique ne vint que le lendemain. L'épilogue d'un

roman aurait dit Loïc…

Loïc et moi nous trouvions sur le canapé du salon à Fontemalles. Loïc m'avait embrassée puis se levant avec une expression indescriptible sur le visage s'était encore un peu attardé pour me regarder et m'avait dit : « Salut toi .»

Je ne répondis rien et il se leva pour se rendre dans le jardin. J'attendis plusieurs heures sur ce canapé fixant un point incertain dans l'air, je demeurai silencieuse, pensant à Loïc, à Isabelle, à l'amour, au sacrifice, au rêve et à la passion. La nuit était presque sur le point de tomber. Lorsque je décidai enfin de m'approcher de la véranda. Dans la pénombre je distinguais la silhouette de Loïc inerte suspendu à plusieurs dizaines de centimètres du sol en-dessous d'une branche forte de l'arbre Fédor là où il adorait écrire…

Je regardais la lettre sur la table de la véranda que Loïc avait écrite. Celle qui expliquait tout. Le rêve devait se prolonger encore un peu… Je l'ai mise dans mon sac. J'avais accepté de laisser partir Loïc. Il n'y a pas de bon jour pour mourir, alors il vaut mieux parfois savoir partir au sommet d'un rêve qu'au creux d'une réalité où l'on ne se sent plus à sa place. Loïc l'avait compris, j'avais mis plus de temps à saisir cette vérité à la fois juste et difficilement pénétrable. Il voulait être heureux, paradoxalement, je crois que je l'y ai aidé. C'est triste, mais je crois que malheureusement ça faisait aussi partie du rêve de Loïc. « Les héros romantiques meurent jeunes », m'avait-il dit un jour. J'ose croire qu'il était enfin en paix avec lui-même, qu'il avait pu trouver le calme qu'il n'avait jamais eu. La veille, lové contre mon corps, il m'avait dit encore : « Je suis désolé pour tout, tu m'as

rendu heureux, mais je n'étais pas fait pour le bonheur»

Le rêve, la vie de Loïc, tout cela étaient terminés, mais peut-être qu'il existait encore la possibilité de prolonger l'un ou l'autre. Après tout, un écrivain de sa trempe ne meurt pas, il disparaît dans un nuage de mystères. J'avais son dernier livre aussi… mais ce n'était pas le plus important : on avait commencé ensemble une histoire écrite à quatre mains, je devais la finir seule, et cela du mieux que je pouvais, d'une façon romanesque. Ça aurait plu à Loïc, c'est certain. Je me rendis dans le garage pour attraper un grand sécateur et une pelle. J'espérais me montrer digne de lui, lui rendre un dernier hommage…Après tout, je suis Laure Ravieri, la femme de ce célèbre écrivain…